111 **BERNIS** (de). Œuvres complètes de M. le C. de B***. Dern. édit. A Londres, 1767, 2 tomes en 1 vol. in-8, rel. bas. marbr. anc., dos orné. (Eraillure sur un plat et à un coin). 16 fr.

Universitas
BIBLIOTHECA

Coll. spec.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. LE C. DE B***

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

DER NIEREEDITION.

Nascuntur Poëtæ . . . . . Cic.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXVII.

Universitas
BIBLIOTHEC

PQ
1957
.B45
1778

bell. afic.

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR.

LES Éditions réitérées des Œuvres de Mr le C. de B **** qui ont paru depuis plusieurs années, tant en France qu'en Hollande, ont été jusqu'à présent si incorrectes & si tronquées, que nous avons cru devoir en publier une nouvelle, aussi fidèle que complette, & faire tous nos efforts pour la rendre digne de son illustre Auteur, & la présenter au Public qui la desiroit depuis longtemps. Persuadés que cette Edition sera bien accueillie en France, où régne*

le meilleur goût pour la Littérature ; nous en avons fait passer un grand nombre d'exemplaires à nos Libraires correspondans, qui indubitablement seront flattés de débiter un Ouvrage déja marque du sceau de l'immortalité.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce premier Volume.

DISCOURS sur la Poésie ; page j
I. Epitre sur le Goût, Page 1
II. —— Sur les Mœurs, 9
III. —— Contre le Libertinage, 17
IV. —— Sur l'Indépendance, 25.
V. —— Sur l'amour de la Patrie, 33.
VI. —— Sur l'Ambition, 36.
VII. —— A mes Dieux Pénates, 39.
VIII. —— A M. Duclos, 48.
IX. —— A M. le Comte de Forcalquier, 53.
X. —— Sur la Pareſſe, 59.
XI. —— Sur l'Hiver, 62.
XII. —— Aux Grâces, 66.
XIII. —— A M. de Fontenelle ; 75.

POESIES DIVERSES.

Sur la Cour, 78.
—— la Superſtition, 79.
—— l'Orgueil, 80.
—— la Mode, 82.

Sur la Vertu ; 84.
—— l'Homme ; 86.
—— la Volupté, 88.
LES ROIS, *Ode* ; 90.
Vers sur la traduction du Traité de la Mort, par Sherlock, 94.
Description poëtique du matin, 95.
Le Monde poëtique, 99.
Impromptu à une Dame de 80 ans ; 104.
Fragment d'une Epitre à Uranie, 105.
Réponse à une Dame qui demandoit qu'on corrigeât ses vers, 106.
L'Amour & les Nymphes, *Ode Anacréontique* 108.
L'Amour papillon, *Ode Anacréontique*, 110.
Les Poëtes Lyriques, *Ode*, 112.
Vers à Madame la Marquise de P**** 120.
Madrigal, 121.
Les petits Trous, *Conte* ; 122.
Chanson, 123.
LES QUATRE PARTIES DU JOUR ; 124.
LES QUATRE SAISONS. *Poëme*, 140.
Invitation à Céphise, 207.
Les Amours infortunées de Mysis & de Zara, *Romance.* 209

FIN DE LA TABLE.

DISCOURS

DISCOURS

SUR LA POE'SIE.

BREBEUF, en embelliſſant l'idée de Lucain ſur l'écriture, à donné, ſans y penſer, une définition bien juſte de la Poéſie.

Phœnices primi famæ ſi creditur, auſi
Manſuram rudibus vocem ſignare figuris.

(*a*) C'eſt de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux;
Et par des traits divers, de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

(*a*) Il n'eſt peut-être pas aiſé de citer quatre vers François où l'on ne puiſſe reprendre quelque défaut, ou deſirer quelque beauté. Les Vers de Brebeuf ſur l'écriture ſont fort eſtimés: cependant le troiſiéme de ces Vers eſt très-foible, & les régles exactes de la Langue ne ſont point obſervées dans

Ce dernier trait si heureux & si expressif auroit encore plus de force & de finesse, s'il étoit appliqué à l'art des Vers. On a éclairci, on a fixé tous les principes de la Poésie, en disant d'elle, qu'elle est l'art de donner du corps & de la couleur á la pensée, de l'action & de l'ame aux êtres inanimés.

Il suffit de penser pour être homme d'esprit; mais il faut imaginer pour être Poëte. Horace, si grand Peintre dans ses Odes, ne se croit pas lui-même Poëte dans ses Satyres & dans ses Epîtres: il ne reconnoît de regles essentielles à la Poésie, que les seuls principes de la Peinture: *Ut Pictura Poësis.*

Les Ouvrages d'Homere, d'Hésiode & de Virgile, sont des galeries de tableaux, ouvertes à tous les amateurs des beaux Arts: aussi le célebre Bouchardon, qui dans la partie du dessin peut justement être appellé le Raphaël de la France, a dit, en parlant d'Homere: *C'est le Poëte des Peintres.* On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet, quel tableau de Michel-Ange a plus d'expression & de force que le combat de Cacus & d'Alcide dans le huitiéme Livre de l'Enéide. Par quels traits de feu ce terrible combat n'est-il pas terminé!

---

le quatriéme. Il faudroit dire *de donner de la couleur*, &c. & non pas *donner.*

Hic Cæcum in tenebris incendia vana vomentem
Corripit in nodum complexus, & angit inhærens
Elisos oculos, & siccum sanguine guttur.

Et quelques Vers après :

. . . . . Pedibusque informe cadaver
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum, villosaque satis
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.

On trouve, à chaque page, dans Homere & dans Virgile, des tableaux de la derniere force ou de la plus grande vérité. C'eſt, ſans doute, cette abondance d'images tirées du ſein de la nature, qui a aſſuré de ſiécle en ſiécle à ces deux célebres Auteurs le titre de grands Poëtes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'eſprit, on auroit eu peut-être bien des défauts à leur reprocher.

L'invention eſt l'attribut le plus eſſentiel, & le ſigne le plus infaillible du génie. En fait d'arts, qui n'invente pas, ne mérite point le titre de grand homme. Mais l'homme inventeur n'eſt pas toujours Poëte. Il ne le devient qu'en donnant à ſes expreſſions cette couleur vraie & animée, qui diſtingue le ſtyle poétique de tous les autres ſtyles. Convenons donc que l'art de peindre eſt le vrai talent des Poëtes, & que l'eſprit, malgré toutes ſes

ressources, ne pourra jamais ni imiter le talent ni le remplacer. Lucain, avec de grandes beautés, a confirmé cette maxime par son exemple; & le Traducteur de l'Iliade, si estimable d'ailleurs, ne l'a que trop prouvée de nos jours.

La nécessité de peindre s'étend à tous les genres de Poésie. Tout Poëte qui n'est pas peintre n'est qu'un versificateur. Un grand tableau a le caractere & le mérite du Poëme Epique. La Chanson peut passer pour une espece de mignature. Je crois qu'en faisant l'histoire des Arts sous le regne de Louis XV, on pourroit comparer le Sallon d'Hercule peint par le Moine, avec le célebre Poëme de la Henriade.

La nature entiere est l'objet de la Poésie. Il faudroit donc, si les bornes de la vie & celles de l'esprit humain le permettoient, que le vrai Poëte eût une connoissance générale de tout ce qui appartient à l'esprit, & de tout ce qui est du ressort de la matiere. Les Poëtes ignorans sont toujours de foibles copistes: ils peignent d'après des descriptions anciennes, empruntées elles mêmes les unes des autres, les agitations de la mer qu'ils n'ont souvent pas vues, l'horreur d'un naufrage dont ils n'ont jamais pu être les témoins, des batailles sans aucune connoissance de la guerre; & pour dire encore plus, ils osent quelquefois parler du Gouvernement sans nulle

teinture de politique ; de mœurs, de paſſions, ſans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruiſſeaux, les pleurs de l'aurore, & le badinage des zéphirs. On voit qu'ils ne connoiſſent la campagne que par les jardins de la Ville, & qu'ils n'ont jamais obſervé avec des yeux de peintre les différens ſpectacles des cieux, & les accidens qui varient le tableau de l'Univers. Leurs deſcriptions ſont chargées & coufuſes : l on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature : leurs draperies derobent les graces ſans les orner. Les jeunes Poëtes ſurtout donnent rarement aux objets différens le ton de couleur & le degré d'expreſſion qui leur conviennent : ils confondent tous les genres de ſtyle, & peignent une danſe de Wateau avec le pinceau fier des le Brun & des Pouſſin.

L'Auteur des Epitres qui compoſent ce Recueil. (*a*) occupé depuis quelques années à perfectioner un Poëme contre les différens principes de l'Irréligion, a toujours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient

---

[*a*] Ce Recueil d'Epîtres eſt le premier hommage public que M. L. de B*** ait rendu aux Belles-Lettres. Il déſavoue tous les morceaux de proſe & de vers qu'on lui a attribué.

d'établir : heureux si en consacrant les loisirs de la jeunesse á la défense de la vérité, il avoit pu embellir, par des images intéressantes, les systêmes abstraits de Physique & de Métaphysique qui entrent nécessairement dans le plan qu'il s'est proposé. Virgile, qu'il a étudié avec soin, en use ainsi dans son Poëme des Géorgiques. Les matieres les plus séches s'ornent & s'enrichissent dans ses mains : il lie avec un art admirable l'épisode au sujet, ensorte que sans jamais abandonner son plan, il le varie, & empéche que l'imagination ne se croye captive dans les bornes où il la retient On ne sera peut étre pas fâché de juger si le disciple a profité des leçons du maître. Le systéme de Spinosa, [*a*] si monstrueux dans ses principes, si horrible dans ses conséquences, sembloit préter bien peu á la Poésie Françoise, brouillée de tout tems avec la Philosophie, & sur tout avec la Métaphysique. L'Auteur du Poëme contre l'Irréligion, a osé exposer ce systéme si abstrait. Le Public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'est ainsi que commence le Chant oú il expose & réfute le Spinosisme.

(*a*) Dieu est tout, tout est Dieu, selon le systême de *Spinosa* : les hommes, les animaux, les plantes sont des modifications de la Divinité. Il résulte de ce principe que tout ce qui est, est bien, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral.

Enfin, je vous revois, bois antique & ſauvage,
Lieu ſombre, lieu déſert, qui dérobez le ſage
Au luxe des Cités, à la pompe des Cours ;
Où, quand la raiſon parle, elle convainc toujours ;
Où l'ame reprenant l'autorité ſuprême,
Dans le ſein de la paix s'enviſage elle-même.
Eſclave dans Paris, ici je deviens Roi :
Cette grotte, où je penſe, eſt un Louvre pour moi :
La Sageſſe eſt mon guide, & l'Univers mon livre :
J'apprends à réfléchir pour commencer à vivre.
C'eſt ici que la ſage & profonde raiſon
De mon eſprit captif étendit la priſon,
Quand armé du flambeau de la Philoſopie,
Je démaſquai l'erreur que l'orgueil déifie ;
Que toléra long-temps le Batave ſéduit,
Et que juſqu'en nos murs le menſonge conduit.
Vous donc qui me ſuivez dans cette ſolitude,
Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude,
Muſe, rappelle-moi le mémorable jour,
Où la vérité même éclairant ce ſéjour,
Du Dieu de Spinoſa, m'offrit la vive image :
Elle étoit ſans bandeau, peignons-la ſans nuage.
Loin du faſte impoſant & toujours onéreux,
En d'utiles plaiſirs couloient mes jours heureux.
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du hardi Spinoſa je creuſois le ſyſtême :
Et de ſon athéiſme éclairant les détours,

A Dieu qu'il outragea j'adressois ce discours :
Descends, grand Dieu, descends dans ma retraite obscure ;
Pénétre mon esprit de cette clarté pure,
Dont les sages témoins de ta félicité
Partagent avec toi l'heureuse immensité.
Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse,
Enflamme mon esprit, & mûris ma sagesse ;
Viens à moi, je t'implore... Un feu pâle & soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein :
Je crus être témoin de la chûte du monde.
Les astres égarés dans une nuit profonde,
Et par leurs tourbillons vainement suspendus,
Roulerent dans les airs ensemble confondus.
Tout parut s'abîmer : moi seul, calme & tranquille,
Je vis l'affreux cahos entourer mon asyle.
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité.
Plongé dans le silence & dans l'obscurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre.
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme Géant. Que dis-je ! un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible :
Ses cheveux, des forêts ; son œil sombre & terrible,
Une fournaise ardente, un abyme enflammé :

Je crois voir l'Univers en un corps transformé.
Dans ſes moindres vaiſſeaux ſerpentent les fontaines ;
Le profond Océan écume dans ſes veines ;
La robe qui le couvre eſt le voile des airs :
Sa tête touche aux Cieux & ſes pieds aux Enfers.
Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare ;
Mais dans le trouble affreux où mon eſprit s'égare,
Plus tremblant que ſoumis, plus ſurpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité,
Lorſqu'abaiſſant vers moi ſa paupiere effrayante,
Il m'adreſſe ces mots d'une voix foudroyante :
„ Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu,
„ Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout
„ eſt Dieu.
„ Spinoſa le premier connut mon exiſtence :
„ Je ſuis l'être complet, & l'unique ſubſtance :
„ La matiere & l'eſprit en ſont les attributs :
„ Si je n'embraſſois tout, je n'exiſterois plus.
„ Principe univerſel, je comprends tous les êtres :
„ Je ſuis le Souverain de tous les autres maîtres :
„ Les membres différens de ce vaſte Univers,
„ Ne compoſent qu'un tout, dont les modes divers,
„ Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre & ſur
„ l'onde,
„ Embelliſſent entr'eux le théatre du monde ;
„ Et c'eſt l'accord heureux des êtres réunis,
„ Qui comble mes tréſors & les rend infinis.
„ Ceſſe donc de borner ma puiſſance divine ;

„ Je suis tout : tout en moi puise son origine :
„ Ma grande ame circule, agit dans tous les corps,
„ Et selon leur structure anime leurs ressorts ;
„ Mais la sagacité ne s'échappe & n'émane
„ Qu'à travers le bandeau que m'oppose l'organe.
„ Si le voile est épais, l'esprit éclate moins :
„ S'il est plus délié, libre alors de tous soins,
„ Il brise le tissu de ses liens rebelles,
„ Et jusques dans le ciel lance ses étincelles.
„ De cet être ignoré, de cet être puissant,
„ Admire, & reconnois le portrait agissant.
„ Mon corps est le monceau de toute la matiere :
„ L'union des esprits forme mon ame entiere ;
„ Il dit : mais de cent coups à la fois foudroyé,
Comme un foible crystal le colosse est broyé.
L'obscurité s'enfuit : le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.
Je vois, ô Vérité ! &c.

La Poésie, comme on vient de l'expliquer, est donc l'art de peindre la nature, en donnant à l'esprit la couleur des corps, & aux corps le feu & la vivacité de l'esprit. Faut-il s'étonner qu'elle ait conservé dans les siécles mêmes les plus barbares un empire constant sur tous les hommes ! Elle réunit les graces & les avantages des deux arts les plus aimables, la Peinture & la Musique. Elle imite le charme de la Peinture par les ima-

ges, & les accords de la Muſique par l'harmonie. Or, le goût des tableaux & du chant eſt auſſi naturel à l'homme que la faculté de voir & d'entendre. Il eſt preſqu'impoſſible qu'avec des yeux & des oreilles on ne ſe prête tour-à-tour au plaiſir de voir un objet bien imité, & au charme d'entendre des ſons harmonieux. Il eſt donc permis de conclure que l'eſprit agité par les douces impreſſions de la vue & de l'ouie a dû néceſſairement inventer l'art de la Poéſie, qui eſt elle-même une eſpece de peinture & de muſique. Delà ce goût univerſel des hommes pour les vers, le chant & les tableaux.

Si les Philoſophes, dont l'eſprit eſt ſouvent plus ſérieux que délicat, plus juſte qu'étendu, avoient pénétré dans les cauſes de la Poéſie, de la Peinture & de la Muſique : loin de proſcrire ou de dédaigner des arts ſi eſtimables, ils les regarderoient comme les effets néceſſaires du rapport établi entre l'ame & les ſens, & comme des plaiſirs délicieux que l'Auteur de la Nature nous a ménagés. Un profond Géometre traite les Vers de bagatelle : cependant il y a à parier que le grand Newton ne vivra pas auſſi long temps que le vieux Homere. Tous les hommes n'ont pas ce degré de lumiere qui éclaire la route obſcure des ſciences ; mais ils ont preſque tous ce fond de ſentiment qui ſuffit pour aimer & pour exercer juſqu'à

un certain point les arts purement aimables.

Si ceux qui confondant toujours la cause de la Poésie avec celle des Poétes, la regardent comme une occupation dangereuse, pouvoient penser que l'art, indifferent par lui-même, se prête aux vices comme aux vertus de l'artiste, que la nature du talent poétique ne détermine pas les hommes à être vicieux; que la prose auroit trop d'avantage sur les vers, si elle avoit le pouvoir de réformer un mauvais naturel, ou de reprimer des passions effrénées : si, dis-je, ils se donnoient le tems de réfléchir avant que de juger, ils se garderoient bien de décrier un art innocent, exercé dès sa naissance dans les temples & aux pieds des autels, consacré par la lyre de David, par la plume de Job, par la voix des plus grands Prophétes; d'un art enfin qui a fait d'âge en âge les délices de l'esprit humain, & l'éloge des Princes qui l'ont protégé. Les vertus deviendroient inutiles pour la postérité, si les talens n'en éternisoient le souvenir dans la mémoire des hommes.

Ainsi pour maintenir l'ordre de la société, & hâter les progrès de l'esprit, il faudroit tellement assujettir chaque citoyen aux obligations de son état, que les talens ne nuisissent jamais aux devoirs, & que les vertus pussent toujours subsister avec les connoissances. Il faudroit se souvenir que les arts les

plus

plus frivoles en apparence, ſont enchaînés par un lien très-fort, mais preſque imperceptible aux arts qu'on croit les plus néceſſaires. Malheur à celui qui oſeroit rompre cette chaîne, & qui en retranchant les abus, pourroit ceſſer d'encourager les ſuccès. Il eſt aiſé de démontrer que les ſciences les plus reſpectables & les plus utiles ſeroient bientôt abandonnées, ſi le goût étoit détruit. Ignore-t-on que le goût, en adouciſſant la férocité des mœurs, en poliſſant le ſtyle barbare des livres, en ranimant l'ardeur de l'étude, en ramenant l'eſprit dans le chemin de la vérité, a étendu par gradation le cercle de nos connoiſſances ? Mais comment ce goût, reſtaurateur des ſciences les plus ſublimes, auroit-il ſurmonté l'ignorance & la barbarie, ſans le ſecours des arts aimables, tels que la Poéſie, la Peinture & la Muſique (*a*) ? Par quelle fatalité arrive-t-il donc que les hautes ſciences, en étendant leur empire, rétreciſſent celui des Beaux-Arts, & étouffent inſenſiblement ce même goût qui les avoit rappellés de leur

[*a*] La Poéſie eſt ſi naturelle aux hommes, que les Poëtes ont été les premiers écrivains de toutes les Nations. Le premier Ouvrage de Moyſe eſt ſans doute le beau Cantique qu'il fit après le paſſage de la Mer rouge. Homere & Héſiode ont précédé tous les Hiſtoriens & tous les Philoſophes de la Grece.

exil, & qui les feroit renaître encore, si les hommes, qui se lassent bientôt d'être sçavans, retomboient dans leur premiere barbarie? Quel enchaînement admirable entre les arts utiles & agréables : Eh ! combien les plus grandes choses dépendent souvent des plus petites !

Il ne reste plus qu'un mot à dire des Epitres qu'on donne au Public. L'occasion les a fait naître, la vérité les a dictées, la vertu s'y montre sans hypocrisie, & la critique sans aucune teinture de satyre. On a tâché d'y éviter tous les défauts qui font craindre les vers. Il falloit y répandre les grâces qui les font aimer : mais le talent seul qu'on ne peut pas se donner, pouvoit les y faire naître. L'Auteur de ce foible Essai invite les Maîtres de l'art à l'honorer de leurs critiques : il promet d'en profiter, & de ne jamais y répondre.

ÉPITRE

SUR LE GOÛT.

ÉPITRE I.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

Ages ſans loix, brilans ſans impoſture,
Coulez, mes vers, enfans de la nature:
N'affectez rien; que la main du hazard
Amene tout, juſqu'aux regles de l'art.
Le naturel eſt le ſceau du génie,
L'appui du goût, l'ame de l'harmonie.
Sacrifiez à la ſimplicité
Le faux éclat d'un ſtile *brillanté*,
Rayon ſubit, étincelle imprévue,
Qui frappe, étonne, & jamais ne remue.

N'imitez pas ce jargon languiſſant ;
Ces vains eſſais d'un Poëte impuiſſant'
Qui, deſtructeur des jardins de Cythere,
Ne peut ſans roſe habiller ſa Glycere.
Fuyez encor les tours trop délicats,
Des *Concerti* l'inutile fracas,
Tous les faux jours des *tourneures* nouvelles,
D'un fade auteur pénibles bagatelles.
En aiguiſant, en limant de trop près,
L'art affoiblit la pointe de ſes traits,
Trop de recherche avillit la peinteure,
Et d'un tableau fait une mignateure.
Lorſq'uarachné, ſur des métiers divers,
Laiguille en main, coloroit l'Univers,
Que de l'olimpe elle étendoit le voile,
Ou captivoit l'océan ſur la toile ;
Le goût du vrai, mariant ſes couleurs'
Leur ménageoit le teint même des fleurs,
Ce velouté, cette aimable jeuneſſe
Don la fraîcheur fait toute la richeſſe.
Il leur donnoit ce ton de verité,
Orginal, s'il eſt bien imité :
Cet ordre prompt, ou lent dans les nuances
Qui ſemble unir, & lier les diſtances,
Aſſocier le ſoleil à la nuit,
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit.
Par le ſuccés Arachné pervertie,
Avec le goût perdit la modeſtie,
Et défiant la rivale de mars,

Lui diſputa l'empire des beaux arts.
Mais ſon orgueil annonçoit ſa foibleſſe ;
Un ſeul regard lancé par la ſageſſe,
Anéantit l'ouvrage & le talent :
Arachné change, & ſon corps chancelant
Devient bientôt un inſecte inutile,
D'un vain réſeau réparateur futile.
Que de tréſors par Arachné perdus !
L'art ſeul lui reſte, ou plutôt ſon abus.
De ſes filets la trame déliée,
A nos lambris adroitement liée,
Offre un travail moins heureux que fini :
A force d'art, l'ard lui-même eſt bani.
Il eſt encor des talens dans la France,
Qui des neuf Sœurs nouriſſent l'eſpérence.
Mais je croirois qu'au frivole inclinés,
De la nature ils ſe ſont détournés.
Se pouroit-il, François, que notre verve
Eût révéillé le couroux de Minerve ;
Qu'on eût fondu l'or du ſiécle paſſé,
Pour y mêller un clinquant effacé ?
Le naturel s'eſt uſé ſous la lime ;
La ſymétrie a bani le ſublime,
Et la clarté, ce flambeau du diſcours,
Palit, s'éteint, & fait place aux faux jours.
Trop de fineſſe affadit la ſaillie
De la piquante & ſincere Thalie : [a]

[a] Comédie.

Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un Newton ſépare leurs couleurs;
Le Priſme en main marque leurs différences,
Et nous égare en leur foibles nuances.
L'ard trop heureux d'inſtruire & d'amuſer
Eſt devenu l'ard de ſubtiliſer,
L'art de donner, au gré de l'impoſture,
Tout à l'eſprit, & rien à la nature.
On ne rit plus, on ſourit aujourd'hui,
Et nos plaiſirs ſont voiſins de l'ennui.

Pourquoi faut'il que Melpomene (*a*) en l'armes
Le cœur rempli de tragiques alarmes,
Et des transports d'un amour inhumain,
S'abaiſſe, & vienne, un cruſet à la main,
Analyſer les tranſports de ſa flamme,
Armer ſes vers du ſel de l'épigrame,
De ſa douleur combiner les regrets,
Peindre toujours, n'intéreſſer jamais,
A l'antithéſe enchaîner la maxime,
Et tendre plus au ſuccés qu'à l'eſtime?

Plût aux neuf Sœurs qu'un Anphion nouveau, [*b*]
Avec Lully conciliât Ramau;
Que, banniſſant l'envie & la ſatyre,
On accordât les accens de leur lyre.
Le Dieu de Gnide & le Dieu des concerts
Ont inſpiré ces deux chantres divers:

(*a*. La Tragédie [*b*] La Muſique.

L'un du bon goût protecteur & modele,
Eſt de nos cœurs l'interprête fidelle :
L'autre échauffé par le concert des cors,
Rend avec feu leurs phyſiques accords.
Que de l'amour l'un chante les ravages,
L'autre les mers, la foudre & les orages.

J'aurois voulu que le Dieu des Romans [*a*]
Eût épuré la langue des amans ;
Que le remord, perſécuteur du vice,
Fût ſon remede, autant que ſon ſupplice.
L'Amour ſi fourbe, eſt pourtant ingénu :
Libre immodeſte, il rougit d'être nu.
D'un ton naïf peignez ſon impoſture :
Que la pudeur préſide à la peinture :
C'eſt un enfant, mais un enfant armé,
Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.
Cruel, perfide, il ſourit quand il bleſſe :
Changez de ton s'il change de foibleſſe.

J'aurois aimé que féconde en ſes tours, (*b*)
Pleine d'un feu qui s'anime toujours ?
Notre Eloquence eût eu plus d'armonie,
Moins de recherche, & plus de vrai genie ;
Que noble & forte, elle eût marqué ſes traits,
Du Titien imité les portraits,

(*a*) Les Romans. (*b*) L'Eloquence.

Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule, & le jeune Céphale :
Terrible & fier, l'un porte dans ſes mains
Et le repos, & l'effroi des humains.
Un ſourcil noir ombrage ſa paupiere :
Son œil enfante & répand la lumiere ;
Et ſon front large, inquiet & troublé,
Soutient des Dieux le palais ébranlé ;
Tel eſt Alcide. Amoureux de l'Aurore,
Céphale attend que l'Olimpe ſe dore :
Il abandonne aux Zéphirs, à leurs jeux,
Le ſoin trop vain d'arranger ſes cheveux.
Au poin du jour ſes treſſes dénouées,
Dans les forêts flotent abadonnées :
Sans artifice, aimable, intéreſſant,
Il communique un tranſport qu'il reſſent.
Enfans des arts, entre ces deux images
Décidez-vous : diſtinguez vos ouvrages
Ou par les traits, ou par le coloris :
Le naturel aſſurera leur prix.
Mais en fuyant la vaine dépendance
De l'art ſtérile, évitez l'abondance :
Qu'un voile ſimple entoure vos appas :
Embelliſſez, ornez, ne chargez pas.
Peres féconds, ſacrifiez ſans peine
Tous les enfans qu'une facile veine
Produit ſans choix, enfante ſans deſſein ;
Ou laiſſez-les mûrir dans votre ſein ;

Si vous voulez imiter la nature,
Il faut du luxe adjurer l'impoſture ;
Débaraſſer vos ſens appeſantis
Des faux plaiſirs qui les ont pervertis.
Au fond des cœurs le ſentiment ſommeille,
Le bruit des arts l'exite & le réveille :
Mais à leur pompe attentif par effort,
Il en gémit, ſucombe, & ſe rendort.
Comment ranger ſous de juſtes idées
Des paſſions qu'on ne voit que fardées ?
Comment goûter & peindre des plaiſirs ?
On ne connoît que l'excés des deſirs :
En les outrant, on cheche à les éteindre :
Il faut ſentir, pour ſçavoir l'art de peindre ;
Et de nos cœurs étendre dans autrui
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature, enfans moins indociles ;
Les plaiſirs purs n'étoient que plus faciles :
Mais, pour remplir notre cœur inconſtant,
Du vrai bonheur l'art recula l'inſtant.
Les biens voiſins perdirent leur amorce :
Plus éloignés, ils eurent plus de force :
Nos ſentimens plus vifs furent moins doux ;
Le cœur moins tendre, & l'amour plus jaloux.
Heureux celui dont l'ame moins vulgaire
Cherche de Pan le temple ſolitaire ;
Qui, revenu des modernes erreurs,
Connoît le prix des jardins & des fleurs,

D'un jeune ormeau dont la tête naiſſante
Soutient déja la vigne languiſſante ;
Qui des oiſeaux écoutant les Chanſons,
Rime des vers auſſi doux que leurs ſons ;
Dont les vertus au ſimple accoutumées,
Du monde au loin contemplent les fumées ;
Qui, libre enfin ſous un toit fortuné,
Voit devant lui l'Univers enchaîné.

Toi, qui nourri dans le ſein du grand monde ;
Aime les fleurs, le murmure de l'onde,
Les chants naïfs des Bergers ingénus ;
Toi dont les goûts ſont amis des vertus,
Reçois des vers que ma muſe en hommage
Refuſe aux grands & n'accorde qu'au ſage.
Si de ton ſel ils languiſſent privés ;
Que dans tes mains ils brillent achevés :
Mes ſentimens auſſi purs que ton ſtyle,
Rendront du moins l'hommage moins ſterile.

ÉPITRE II.

SUR LES MOEURS

A M. DE MONTMORENCI.

Si tes ayeux les Connétables,
Si les Coucis, les Châtillons,
Et tant de héros reſpectables,
Dont Plutus uſurpe les noms,
Du fond de leurs tombeaux funébres,
Oú la mort les tient enchaînés,
S'offroint, vainqueurs de leurs ténébres,
Aux yeux des François étonés :
Quelle triſteſſe pour des hommes
Si fiers, ſi ſimples, & ſi grands,
De voir, dans le ſiécle oú nous ſommes,
Le luxe confondre les rangs !
De voir tant de flatteurs commodes
Encenſer nos folles erreurs,
Et ſur l'inconſtance des modes
Régler les principes des mœurs !
Aux traits de la plaiſenterie
De voir le zéle aſſujetti,
L'amour ſacré de la Patrie

En paradoxe converti ;
La Religion en problême,
Le ſophiſme en raiſonnement,
L'affreux Pyrrhoniſme en ſyſtême ;
Et la débauche en ſentiment ;
De voir la beauté diſſolue
Proſcrire par des ris moquenrs
La flâme tendre & retenue
Qui brûloit jadis dans les cœurs,
Et toujous foible ſans tendreſſe,
Toujours vive ſans paſſion,
Immoler à l'illuſion
L'honneur, la gloire & la ſageſſe.
De voir enfin la volupté,
Eſclave de l'hypocriſie,
Sacrifier par vanité
Les plaiſirs permis de la vie,
Pour ſervir dans l'obſcurité
L'intempérance, la folie,
Et les vices que multiplie
L'eſpoir de leur impunité !
Quels jour, diroient ces fieres ombres,
Ont ſuivi nos âges heureux !
Quels voiles ! quels nuages ſombres
Couvrent le front de nos neveux !
C'eſt la vertu, non la naiſſance
Qui rend les héros immortels ;
Et leurs monumens, qu'on encenſe,

Sont devenus par ſa puiſſance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh, pourquoi les noms que vos peres
Ont illuſtrés dans les combats,
Deviendroient-ils héréditaires,
Si leurs vertus ne le ſont pas?
Vos mœurs n'ont plus que la ſurface
Du vrai, de l'honnête & du beau;
Votre amour eſt une grimace
Votre zéle un piége nouveau.
L'eſprit mêlé dans tous vos vices
Leur donne un ton de dignité
Qui dérobe a des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit ſur vos traces
Le phantôme de l'amitié:
La noirceur, par la main des graces,
Etouffe, en riant, la pitié.
Quelle différence d'uſages,
Et quels contraſtes dans les cœurs!
Le temps avec de nouveaux âges
Amene de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chrétinne,
Joignoit, ſans art & ſans éclat,
La fermeté Stoïcienne
A la franchiſe du ſoldat.
Moins faſtueux dans nos promeſſes,
Moins ſimulés dans nos refus,

Nous ignorions l'indigne abus
De colorer par des ſoupleſſes
Une amitié qu'on ne ſent plus ;
De faſciner par des fineſſes
Les yeux pénétrans des burrhus ;
Sous les dehors des Regulus,
De cacher les armes traîtreſſes
Et les noirceurs des Manlius ;
De conſerver dans les baſſeſſes,
L'air indépendant des Brutus ;
Et le langage des Lucreces,
Dans le culte impur de Vénus.

Le peuple voyoit ſans murmure
Le pouvoir des grands & des loix.
Aſſujettie à ſes emplois,
Jadis l'opulente roture
N'oſoit aſpirer à nos droits :
L'or niluſtroit pas autrefois ;
Et la Nobleſſe alors plus pure,
Naiſſoit dans le ſein des exploits.
Quels jours oiſifs pour les critiques !
Mars ennobliſſoit les vainqueurs ;
Point de contrats problématiques :
Plus clairs plus vrais, plus authentiques,
Les titres étoient dans les cœurs.
Alors nos chars dans la carriere
Conduits par le faſte & le bruit,
Nécraſoient pas ſur la pouſſiere

Ce peuple avide qui vous ſuit.
Mais la fierté mâle & guerriere,
Le zéle ardent, l'amour des loix,
Du Louvre entr'ouvroient la barriere,
Et nous annonçoient à nos Rois.

Ami, ce portrait véridique,
Si digne de nos bons ayeux,
N'eſt pas le travail fantaſtique
D'un cerveau foible ou vaporeux :
On n'y ſuit point du premier âge
Le roman tant de fois cité,
Ni le pédanteſque étalage
Des beaux jours de l'antiquité.
C'eſt un tableau que les Joinvilles
Et les Commines ont tracé,
Qui par le faſte de nos Villes
Eſt terni ſans être effacé.
Ces âges, traités de gothiques,
Etoient les âges des Bayarts :
Siécles de la gloire & de Mars,
Où les vertus moins politiques
Régnoient à la place des Arts.
Les François nourris dans les armes
Invitoient Bellone à leurs jeux :
Les ris s'uniſoient aux allarmes :
L'amour devenu belliqueux,
Sous l'acier déroboit ſes charmes

Et les trésors de ſes cheveux.
Alors la tranquille innocence
Etoit compagne des plaiſirs,
Et l'on vouloit que la decence
Fût l'interpréte des deſirs.
Mais cette vertu fabriquée,
Qu'affichent encor les mortels,
N'eſt plus qu'une idole tronquée
Qui deshonore les autels.
La politeſſe eſt une écorce
Qui couvre un cœur fourbe ou léger :
Le ton du monde eſt une amorce
Qui nous en cache le danger :
Le ſçavoir, un vain étalage
De mémoire & de vanité :
Notre raiſon, un badinage
Où ſuccombe la vérité.
Mais comme l'eſprit aſſaiſonne
Et nos vices, & nos erreurs,
Avec ſuccès on déraiſonne,
Avec grace on flétrit les mœurs.
Oh ! j'aime mieux la *courtoiſie*
De nos antiques Chevaliers,
Que le fiel mêlé d'ambroſie
De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûloient pour leurs *Dames*
Ces amis de la vérité,
Faiſoit l'éloge de leurs flâmes
Et du pouvoir de la beauté.

Mais cette gloire diffamante
Qu'on cherche dans le changement,
Eſt à la honte de l'amante,
Un vice applaudi dans l'amant.

Illuſtre ami, que de folie,
Que de néant dans les eſprits!
Tous les excès qu'on multiplie
Sont prevenus par tes mépris:
D'un œil philoſophe & tranquille
Tu vois les intrigues des Cours:
Que ton exemple un jour utile
En arrête à jamais le cours.
Une Divinité volage
Nous anime & nous conduit tous:
C'eſt elle qui dans le même âge
Renouvelle cent fois nos goûts;
Ainſi pour peindre l'origine
De nos caprices renaiſſans,
Regarde une troupe enfantine,
Qui par des tuyaux différens,
Dans l'onde où le ſavon domine,
Forme des globes tranſparens.
Un ſouffle à ces boules légeres
Porte l'éclat brillant des fleurs:
De leurs nuances paſſageres
Un ſouffle nourrit les couleurs.
L'air qui les enfle & les colore

En voltigeant ſous nos lambris,
Leur donne ou la fraicheur de Flore,
Ou le teint ambré de l'Aurore,
Ou le verd inconſtant d'Iris.
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole,
Qu'un ſouffle léger a produit,
Dans l'inſtant qu'il brille & qu'il vole,
Par un ſouffle s'évanouit.

François, connoiſſez votre image;
Des modes vous êtes l'ouvrage,
Leur ſouffle incertain vous conduit;
Vous ſéduiſez : l'on rend hommage
A l'illuſion qui vous ſuit;
Mais ce triomphe de paſſage,
Effet rapide de l'uſage,
Par un autre uſage eſt détruit.

ÉPITRE III.

CONTRE LE LIBERTINAGE,

A M. LE C. DE ***

VOUS qui ſçavez donner les couleurs les plus ſages
Aux traits les plus hardis, aux plus vives images;
Exécutez le plan que vous m'avez tracé,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.

Cette trompeuſe erreur, dont le monde eſt l'empire,
Plus aimable à ſaiſir que facile à décrire,
Rivale de l'amour & ſœur de la beauté,
A qui Venus donna le nom de volupté,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites,
Célébroit les douceurs des loix qu'elle a preſcrites;
Contente ſi les cœurs lui portent pour tributs,
Des plaiſirs ignorés, ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre;
Sa voix devient plus douce, & ſa beauté plus tendre;
Un ſceptre de criſtal arme ſes jeunes mains,
Et ce ſceptre agité fait mouvoir les humains.

Quand tout-à-coup les chants des Faunes ; des
Bacchantes
Annoncent à grand bruit le Dieu des Corybantes ;
Bachus vient sur son char demander en vainqueur ;
Et la main de la Nymphe, & son trône & son cœur.
Le Satyre enivré, la Ménade effrénée,
Sur leurs cistres aigus célébrent l'Hymenée ;
La volupté soupire, & d'un œil languissant
Invoque en vain l'amour, & céde en rougissant.
A cet Hymen forcé les Sylvains applaudirent,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent ;
Et le Ciel en courroux maudit le monstre affreux
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux :
Bientôt l'événement confirma le préſage.

Des amours de Bacchus naît le libertinage,
Monstre dont les progrès rapides & constans
S'etendent sans effort & résistent au temps ;
Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa mere,
Son cœur foible est ouvert aux excès de son pere ;
Fourbe, il prend de l'amour & l'enfance & les
traits ;
La raison se déride en voyant ses attraits :
La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes,
Badine avec son arc, se joue avec ses armes,
Serre, brise ses nœuds avec facilité,
Et prise dans ses fers se croit en liberté.
Tranquille, elle sourit au Dieu qui la caresse :

Dans ſes bras amoureux l'imprudente le preſſe ;
Quand tout-à-coup ſaiſis d'une douce langueur,
Ses bras ſont accablés ſous le poids du vainqueur.
A ce trouble inconnu la jeuneſſe alarmée,
Veut éviter les traits du Dieu qui l'a charmée :
Mais hélas ! ſes combats ſe changent en plaiſirs,
Ses craintes en ſpoir, ſes remords en deſirs ;
Confuſe, elle retombe au milieu de ſes chaînes ;
Un charme involontaire accompagne ſes peines ;
Elle voudroit haïr, elle ne peut qu'aimer ;
Son cœur cherche le calme & ſe laiſſe enflammer.
C'eſt alors qu'à ſes yeux ſe découvre l'abyme ;
Mais un chemin de fleurs la conduit juſqu'au crime :
Le voile de l'erreur tombe enfin ſur ſes yeux,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.
Inſenſible aux leçons, aux cris de la ſageſſe,
La jeuneſſe ſe livre au vainqueur qui la bleſſe ;
Alors de faute en faute, & d'erreur en erreur,
En épuiſant le crime elle accroit ſon ardeur :
Du poids de la raiſon ſon ame délivré,
Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
Loix, ſageſſe, pudeur, mœurs, principes, vertus,
A l'aſpect du plaiſir qu'êtes-vous devenus ?
Le temps ſuit la jeuneſſe ; il la preſſe, il l'arrête ;
Et blanchit les tréſors qui couronnoient ſa tête.
Le plaiſir eſt détruit, l'amour n'a plus de traits,

Mais l'habitude reſte au defaut des attraits :
Le mépris, le dégoût rempliſſent ſur ſes traces
Le trône qu'occupoient les talens & les graces ;
Et la mort tranche enfin des jours infortunés
Dans le ſein des amours ſi long-temps profanés.

Fils chéri de Bacchus, trompeur libertinage,
A ces honteux excès tu connois ton ouvrage :
Couché ſur des gazons qu'épargnent les hivers,
Tu ris de voir le monde en proie à ces travers ;
Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie
Dans ces lieux où la France imite l'Italie. [a]

Lucinde & Cidalis par l'Hymen enchaînés,
Volent aux jeux publics, de myrtes couronnés ;
Lucinde à la douceur ajoute la fineſſe :
Le Parterre charmé contemple ſa jeuneſſe,
De ſes regards errans démêle le motif,
Et de ſon innocence arbitre déciſif,
Fixe ſans balancer le moment de ſa chûte ;
Bientôt la toile vole, & l'arrêt s'exécute :
Un eſſain de flatteurs perfides, mais charmans,
Qui, ſans vouloir aimer, portent le nom d'amans,
Brillent dans les balcons, & volent autour d'elle :
Dans leurs diſcours légers la ſaillie étincelle ;
L'art d'orner le frivole & d'embellir les riens,
Seme de mille fleurs leurs brillans entretiens.

(a) L'Opera.

A tous leurs mouvemens Lucinde intéreſſée,
Cherche à déterminer ſon ame embarraſſée.
Art de Sémiramis, miracles de Linus,
Charmes d'Anacréon, preſtiges de Vénus,
Plaiſir touchant des pleurs, ſentimens de la joie;
Tout ce qui plaît, qui charme, à ſes yeux ſe déploye;
Elle céde, elle perd un reſte de fierté,
Et prépare ſon cœur à l'infidélité.
Dans les ſombres détours d'une ſcene éclatante,
L'époux a prévenu ſon épouſe inconſtante,
Et ſa main libérale achete au plus haut prix
Un repentir ſuivi de honte & de mépris.

Du ſpectacle au ſouper le jeu remplit l'eſpace,
La nuit ſe leve en vain; un jour nouveau l'efface.
Bientôt dans un ſalon par Comus éclairé,
On vole à ce feſtin ſi long-tems deſiré,
Ordonné par le luxe & la délicateſſe,
Apprêté par le goût, loué par la moleſſe.
Là, tous les ſens flattés ſans être ſatisfaits,
S'aiguiſent par degrés, ne s'émouſſent jamais:
Au troiſiéme nectar que verſe la folie,
L'ame s'épanouit, la langue ſe délie,
Et l'eſprit libre enfin au milieu de ſes fers,
Vole avec le champagne, & le ſuit dans les airs.
Alors les traits malins de la plaiſanterie
Troublent de la raiſon la ſage revêrie:

Qu'elle régne, dit-on, quand le ſoleil nous luit:
Le flambeau de l'amour eſt l'aſtre de la nuit.
Ainſi tous les excès, ſous un maſque commode,
Se gliſſent ſourdement & ſe tournent en mode.
Il ſuffiroit alors pour étendre leur cours,
Qu'un écrit ſcandaleux leur prêtât ſon ſecours.

Le monde a de ſon ſein exilé la ſcience;
Mais il ſçait par l'uſage ennoblir l'ignorance;
Il prête à nos diſcours ce vernis animé,
Ce ton enfin, ce ton plus ſenti qu'exprimé.
Cependant ſur la foi d'un certain formulaire,
Il voile nos défauts & donne l'art de plaire:
De l'eſprit, du mérite, arbitre univerſel,
Il condamne à la hâte, & juge ſans appel.
Quelques foibles ſecours puiſés dans la lecture,
Quelques faits recueillis dans une ſource impure,
Sont la baſe & le fond de ce Juge inſenſé,
Pareſſeux à s'inſtruire, à corrompre empreſſé.
O vous, qui, ſatisfaits de vos courtes lumieres,
Ne cherchez, n'enlevez que la fleur des matieres;
Laiſſez en d'autres mains les fardeaux accablans,
Et ne ſurchargez pas vos débiles talens.
Et vous de qui les ſoins bornés à la parure,
Retranchent à l'eſprit toute ſa nourriture,
Qui le bras appuyé ſur un pompeux carreau,
Arrangez la nature en tournant le fuſeau:

Croyez

Croyez que ces Auteurs, dont votre ame eſt charmée,
Ont le cœur d'un Titan & les bras d'un Pignée.
Leur exemple entraina votre eſprit libertin,
Connoiſſez leurs erreurs, & tremblez pour leur fin.
Ils n'ont jamais ſenti le ſolide avantage
De rendre aux Loix, aux Dieux un légitime hommage.
Ils ont vû que le monde offroit tout ſon encens
A la beauté du jour, à l'idole des ſens;
Qu'à peine quelques grains conſervés en ſilence,
Fumoient obſcurément aux pieds de l'innocence;
Et qu'enfin les autels d'Amour & de Plutus
Avoient rendu déſert le Temple des vertus.
Ils ont vû Flore errante, Arphiſe à demi nue
S'engager ſans pudeur, rompre ſans retenue,
Remplir le monde entier de leurs égaremens,
Et compter en un mot leurs jours par leurs amans.
Ils ont vû triompher ces tyrans des familles,
Ces fameux corrupteurs des meres & des filles,
Qui galans ſans décence, amoureux ſans deſirs,
Ne cherchent que l'éclat dans le ſein des plaiſirs;
Qui loin d'enſevelir la liſte de leurs crimes,
Expoſent au grand jour le nom de leurs victimes:
Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
A flatter la licence, à Mépriſer les mœurs,

A tolérer le vice, & non le ridicule,
A couronner l'excès, à ſiffler le ſcrupule;
A ne connoître enfin, eſclaves factieux,
Que leurs penchans pour loix, & leurs plaiſirs pour Dieux.

EPITRE IV.

SUR L'INDE'PENDANCE.

QUI foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'abondance,
Qui vit content de peu, connoît l'indépendance :
Au-deſſus de la crainte, au-deſſus de l'eſpoir,
La règle de ſon cœur eſt la loi du devoir.
Juge ſans paſſion, cenſeur ſans amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point ſa plume :
En prodiguant le fiel & l'encens tour-à-tour,
Il ne ſçait point ſervir & la haine & l'amour.
Des rayons de la foi ſon ame pénétrée,
Aux conſeils de l'erreur a fermé toute entrée :
Trop fier, trop vertueux pour adorer les Grands,
Il peſe avec ſageſſe & les noms & les rangs :
Son eſprit éclairé craint qu'on ne le ſoupçone
De confondre à la fois le titre & la perſonne,
Et qui veut mériter ſon culte & ſes tributs ;
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéiſſance & non pour l'eſclavage,
Du Temple au pied du Trône il porte ſon hommage,
Et lorſque ſa raiſon s'arme contre la Loi,

Il l'enchaîne aux Autels & l'immole à la Foi.
Mais, ne suppoſez pas qu'un zèle fanatique
couvre de ſes deſſeins la marche politique :
Spectateur inconnu dans ce vaſte Univers,
Ses yeux ſur les grandeurs ſont foiblement ouverts:
Il n'eſt rien dans les Cours qu'il adore ou qu'il brave ;
Outrager eſt d'un ſou, flatter eſt d'un eſclave.
Il faut bannir l'audace & non la liberté,
La balance à la main peſer la vérité,
Ne jamais applaudir aux foibleſſes des hommes,
Ne point trop éclairer le néant où nous ſommes,
Et reſpectant toujours le Pontife & les Rois,
Nous taire, mais oſer faire parler les Loix.

C'eſt ainſi que ſoumis au joug de la prudence,
Nous ſoutenons les droits de notre indépendance.
Ami, lorſque l'hiver entouré de frimats,
Souffle du fond du Nord la glace en nos climats ;
Lorſqu'aſſis ſous un toit où les Muſes préſident,
Où la vérité parle, où les fronts ſe rédident ;
Eclairés par l'hiſtoire, amuſés par les vers,
A notre tribunal nous citons l'Univers.

La Cour offre à nos yeux de ſuperbes eſclaves,
Amoureux de leur chaîne, & fiers de leurs entraves ;
Qui toujours accablés ſous des riens importans,

Perdent leurs plus beaux jours pour ſaiſir des inſtans.

Qu'il eſt doux de les voir dévorés d'amertume ;
Sennuyer par état, & ramper par coutume,
Tomber ſervilement aux pieds des favoris,
Des biens du malheureux mandier les débris,
Et du vil intérêt miniſtres & victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !

Heureuſe, diſons-nous, la douce obſcurité,
Qui des fers de la Cour ſauve la probité :
Mais plus heureuſe encor la ſageſſe conſtante
D'un mortel tout-puiſſant, que nul appas ne tente,
Qui, ſemblable à Burrhus, vertueux ſans orgueil,
Evite le danger ſur le bord de l'écueil ;
Qui dans les flots bruyans d'une Cour importune,
Aux pieds de la Juſtice enchaîne la fortune.

Un eſprit libre & ſage erre avec ſureté
Dans les cercles divers de la ſociété :
Sévere ſans aigreur, & fier ſans inſolence,
Vif ſans emportement, calme ſans indolence ;
Exact obſervateur de l'uſage inconſtant,
Il s'abbaiſſe à propos, ſe reſſerre ou s'étend :
Pour la ſeule vertu toujours invariable,
Il ſouffre les méchans ſans devénir coupable ;
Tel l'aſtre bienfaiſant qui régle les ſaiſons,

Eclaire un lac impur ſans ſouiller ſes rayons.

Prêtons-nous ſagement aux miſeres humaines :
Plaignons l'homme captif ſans partager ſes chaînes:
Ami, n'achetons point aux dépens des vertus,
L'inconſtante faveur de l'aveugle Plutus.
Un Dieu ſage a peſé dans la même balance
Les différens états de l'humaine opulence.
Loin de l'aiſance honnête il bannit les remords :
Il joint la peine aux rangs, & les ſoins aux tréſors ;
Et pour nous conſerver une ame non commune,
Son bras de nos foyers écarte la fortune ;
Evitons les erreurs de l'indocilité,
Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains, ô vous, dont l'eſprit tributaire,
De qui veut l'aſſervir eſclave volontaire,
Prêt à tout ſoutenir comme à tout renverſer,
Attend à tout ſoutenir comme à tout renverſer ;
Attend avec reſpect un ordre pour penſer !
Vous intrigans obſcurs, ambitieux reptiles,
Aſſervis dès l'enfance à des dehors utiles,
Qui marchez vers le Trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les Dieux que pour plaire aux mortels :
Et vous froids complaiſans, dont l'ame mercenaire

Epouſe ſans remords le vice qui peut plaire ;
Flexibles inſtrumens des paſſions d'autrui,
Vivez dans l'eſclavage, & mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la ſimple nature
Eleve ſur les bords d'une onde toujours pure,
Qu'un arbuſte ſervile, un lierre tortueux,
Qui ſurmonte en rampant les chênes faſtueux.

EPITRE V.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

JE vous ſalue, ô terre, où le Ciel m'a fait naître ! *(a)*
Lieux, oú le jour pour moi commença de paraître,
Quand l'aſtre du Berger brillant d'un feu nouveau,
De ſes premiers rayons éclaira mon berceau.
Je revois cette plaine où des arbres antiques
Couronnent les dehors de nos maiſons ruſtiques :
Arbres, témoins vivans de la faveur des cieux,
Dont la feuille nourrit ces vers induſtrieux
Qui tirent de leur ſein notre eſpoir, notre joie,
Et pour nous enrichir s'enferment dans leur ſoie.
Tréſor du laboureur, ornement du berger,
L'olive ſous mes yeux s'unit à l'oranger.
Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéatres,
Où l'hiver régne encor quand la blonde Cérès,
De l'or de ſes cheveux a couvert nos guérets !
Qu'il m'eſt doux de revoir ſur des rives fertiles,
Le Rhône ouvrir ſes bras pour ſéparer nos iſles,

[a] Cette Epître a été commencée auprès du Pont Saint-Eſprit, en Languedoc.

Et ramaſſant enfin ſes tréſors diſperſés,
Blanchir un Pont bâti ſur ſes flots courroucés !
D'admirer au Couchant ces vignes renommées,
Qui courbent en feſtons leurs grappes parfumées ;
Tandis que vers le Nord des chênes toujours verds
Affrontent le tonnerre & bravent les hivers !
Je te ſalue encore, ô ma chere Patrie !
Mes eſprits ſont émus ; & mon ame attendrie
Echappe avec tranſport au trouble des palais,
Pour chercher dans ton ſein l'innocence & la paix.
C'eſt donc ſous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres !
Juſtes pour leurs voiſins, fidéles à leurs maîtres,
Ils venoient décorer ces balcons abbatus,
Embellir ces jardins, aſyles des vertus,
Où, ſur des bancs de fleurs, ſous une treille inculte,
Ils oublioient la Cour & bravoient ſon tumulte.
Chaque objet frappe, éveille, & ſatisfait mes ſens:
Je reconnois les Dieux au plaiſir que je ſens.
Non, l'air n'eſt point ailleurs ſi pur, l'onde ſi claire :
Le Saphir brille moins que le Ciel qui m'éclaire,
Et l'on ne voit qu'ici, dans tout ſon appareil,
Lever, luire, monter, & tomber le ſoleil.

Amour de nos foyers, quelle eſt votre puiſſance !
Quels lieux ſont préférés aux lieux de la naiſſance?

Je vante ce beau ciel, ce jour brillant & pur
Qui répand dans les airs, l'or, la pourpre & l'azur,
Cette douce chaleur qui mûrit, qui colore
Les trésors de Vertumne & les présens de Flore.
Un Lapon vanteroit les glaces, les frimats
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats :
Libre, paisible, heureux dans le sein de la terre,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts, quels antres écartés
Sont pour leurs habitans sans grace & sans beautés?
Virgile abandonnoit les Fêtes de Capoue,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue :
Et les Rois indigens d'Itaque & de Scyros,
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros.

En vain l'ambition, l'inquiète avarice,
La curiosité, le volage caprice,
Nous font braver cent fois l'inclémence des airs,
Les dangers de la Terre & le péril des Mers.
Des plus heureux climats, des bords les plus barbares,
Rappellés sourdement par la voix de nos Lares,
Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés,
Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés.
Assis tranquillement sous nos foyers antiques,
Nous trouvons dans le sein de nos Dieux domes-
tiques

Ceſte doucéur, ce calme, objet de nos travaux,
Que nous cherchions en vain ſur la terre & les eaux.

Tel eſt l'heureux effet de l'amour de nous-même:
Utile à l'Univers, quand il n'eſt point extrême.
Cet amour trop actif pour être concentre,
S'échappe de nos cœurs, ſe répand par degré
Sur nos biens, ſur les lieux où nous prîmes naiſſance,
Juſques ſur les témoins des jeux de notre enfance.
C'eſt lui qui nous rend cher le nom de nos ayeux,
Les deſtins inconnus de nos derniers neveux,
Et qui trop reſſerré dans la ſphere où nous ſommes,
Embraſſe tous les lieux, enchaîne tous les hommes.
L'amour propre a tiſſu les différens liens
Qui tiennent enchaînés les divers citoyens:
L'intérêt perſonnel, auteur de tous les crimes,
De l'intérêt public établit les maximes.
Oui, lui ſeul a formé nos plus aimables nœuds.
Nos amis ne ſont rien, nous nous aimons en eux.
Vous qui nommez l'amour une étincelle pure,
Un rayon émané du ſein de la nature,
Détruiſez une erreur ſi chere à vos appas:
Aimeroit-on autrui, ſi l'on ne s'aimoit pas?
Ces tranſports renaiſſans à l'aſpect de vos charmes,
Ces ſoins mêlés de trouble, & ces perfides larmes,
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté

Offre au Dieu des plaisirs, bien plus qu'à la beauté.

L'amour des Citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le régle & l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui trop long-temps captif s'irrite & nous consume;
Tels, les terribles feux dont brullent les Titans
Comprimés par la terre enfantent les volcans.
Ainsi vit-on jadis dans Rome & dans Athenes
Le peuple heureux & libre, ou courbé sous les chaînes,
Selon que l'amour propre obéissant aux loix,
De la Patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les tems l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous,
Embrasez les mortels, croissez, etendez-vous.
Consumez, renversez ces indignes barrieres,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontieres,
Ces remparts tortueux, & ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flâmes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos peres?
Faut-il toujours attendre, ou craindre des revers;

Et

Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts ?

O mœurs du siécle d'or ! ô chimeres aimables !
Ne sçaurons-nous jamais réaliser vos fables !
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux ?

EPITRE VI.

SUR L'AMBITION.

A M. LE D. DE N.

LA Fortune ingrate & trompeuſe
Mappelle, un tréſor à la main :
L'Ambition vaine & flatteuſe
De la Cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon ame affamée
D'un titre nuiſible au repos,
Aime à reſpirer la fumée
De l'encens que brûlent les ſots ?
Crois-tu, qu'aveugle je confonde
Le mérite & la dignité,
L'hommage ſervile du monde
Et le tribut de l'équité ?
Crois-tu que, cenſeur hypocrite
De la moleſſe des mortels,
Je veuille, indolent Sybarite,
M'endormir au pied des autels ?
Non : tu connois trop ma droiture :
Coupable par fragilité,
Mais, ennemi de l'impoſture,
e ne joins pas l'impiété

Aux foibleſſes de la nature.
Oui, les Dieux m'ont aſſez donné.
Eh ! que m'importe, ſi tu m'aimes,
De charger de vains diadêmes
Mon front d'olives couronné ?
Le Ciel ne m'a point condamné
A traîner mes jours dans le faſte,
A languir dans un Palais vaſte.
Plus délicat qu'ambitieux,
J'aime un bonheur doux & facile :
Le ſuperflu m'eſt inutile,
Et l'appareil m'eſt odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos eſpaliers ſe couronnent :
Voiſins de la main & des yeux,
Ils s'offrent moins qu'ils ne ſe donnent.
Mais je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides,
Pour la gloire de diſputer
Les pommes d'or des Heſpérides.

La Santé, le plus grand des biens,
File tous les jours de ma vie :
Que de mille ſiécles ſuivie
Elle veille au bonheur des tiens.
Si je revois fleurir encore
Les myrtes de tes jeunes ans ;
Si je revois naître l'aurore

Des premiers jours de ton printemps ;
Et, ſi ma Muſe énorgueillie
de marcher de loin ſur tes pas,
Unit l'eſtime de Delie
Aux ſuffrages de Maurepas ;
C'en eſt fait, le globe où nous ſommes
Comme un point s'échappe à mes yeux ;
Et plus heureux que tous les hommes,
J'ai bu dans la coupe des Dieux.

EPITRE VII.

A MES DIEUX PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toît ruſtique,
C'eſt à vous qu'aujourd'hui j'écris.
Vous, qui ſous ce foyer antique
Bravez le faſte de Paris,
Et la molleſſe Aſiatique
Des alcoves & des lambris :
Soyez les ſeuls dépoſitaires
De mes Vers ſérieux ou foux :
Que mes Ouvrages ſolitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'eſpérois que l'affreux Borée
Reſpecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendroit à la terre éplorée
Et ſes parfums & ſes couleurs.
Mais les Nymphes & leurs compagnes
Cherchent les abris des buiſſons :
L'hiver deſcendu des montagnes

Souffle de nonveau ſes glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moiſſons.
Rentrons dans notre ſolitude,
Puiſque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle ſervitude :
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front ſérieux.
Vous mes Pénates, vous mes Dieux,
Ecartez ce qu'elle a de rude ;
Et que les Vents ſéditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laiſſent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincellant,
A la rigueur des vents barbares
Oppoſer un chêne brûlant.
Je ſuis enfin dans le ſilence,
Mon eſprit, libre de ſes fers,
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'Univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offenſe.
Cœurs vicieux, eſprits pervers,
Vils eſclaves de l'opulence,
Je vous condamne ſans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,

Et ſoutenus par l'innocence,
Ma main ſans eſpoir vous encenſe;
Mes yeux ſur le mérite ouverts
Se ferment ſur la récompenſe.
Sans ſortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme ſcience :
Je vois que la ſombre ignorance
Obſcurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
A, que ma chere indifférence
M'offre ici de plaiſirs divers !
Mes Dieux ſont les rois que je ſers,
Ma maîtreſſe eſt l'indépendance,
Et mon étude l'inconſtance.
O toi, qui dans le ſein des mers
Avec l'Amour a pris naiſſance,
Déeſſe, répands dans mes vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu ſçais embellir tes airs.
Amant de la ſimple nature,
Je ſuis les traces de ſes pas.
Sa main, auſſi libre que ſure,
Néglige les loix du compas;
Et la plus légere parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand la verrai-je ſans emblême,

Sans fard, sans éclat emprunté,
Conservé dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le souris de la volupté?

Inspirez-moi, divins Pénates,
Vous-mêmes guidez mes travaux :
Versez sur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux ;
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raison des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs :
Que toujours ma Muse fertile
Imite, en variant son style,
Le vol inconstant des Zéphirs ;
Et qu'elle abandonne l'utile,
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rousseau, vole à mon secours :
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des Amours :
Soutiens-moi, prête-moi tes ailes ;
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles,

Où l'aſtre qui parcourt les cieux,
Darde ſes flammes immortelles
Sur les ténébres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages ;
L'eſprit de l'Etre créateur
Semble verſer ſur tes images
Toute ſa force & ſa grandeur.
Mais ne crois pas que vil flatteur
Je deshonore mes ſuffrages
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le ſçavez, Dieux domeſtiques,
Mon ſtyle n'eſt point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adreſſe aux Princes des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'eſtime & l'équité.

Rouſſeau, conduit par Polymnie,
Fit paſſer dans nos vers françois,
Ces ſons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le genie :
Lui ſeul avec ſévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté ;

Et par le concours unanime
D'une heureuſe fécondité
Uni aux travaux de la lime,
Sa Muſe avec rapidité
S'élevant juſques au ſublime,
Vola vers l'immortalité.

Que la Renommée & l'Hiſtoire
Gravent à jamais ſur l'airain
Cet Hymne digne de mémoire,
Où Rouſſeau, la flamme à la main,
Chaſſe du temple de la Gloire
Les deſtructeurs du genre humain,
Et ſous les yeux de la victoire
Ebranle leur trône incertain.

Tels ſont les accens de ſa lyre.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits,
Lorſque Bacchus & la Satyre,
Dans un vin pétillant & frais,
Trempent la pointe de ſes traits!
En vain, de ſa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu
Que ſa Muſe enfin avilie
N'eſt plus cette Muſe chérie
De Duſſé, la Fare & Chaulieu;
Malgré les arrêts de l'envie:
S'il revenoit dans ſa Patrie,

Il en ſeroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans :
Les graces, qui ſont leur partage,
Les ſauvent des rides du temps.
Moins la roſe compte d'inſtans,
Plus elle s'aſſure l'hommage
Des autres filles du Printemps.
Répons-moi, célébre Voltaire,
Qu'eſt devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractere
Qui marquoit tes premiers écrits ;
Quand ta plume vive & légére
Peignoit la joie enfant des ris,
Le vin faillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les ſecrets de Cythere ?
Alors, de l'héroique épris,
Tu célébrois la violence
Des ſeize tyrans de Paris,
Et la généreuſe clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la ſublime éloquence
Te pénétroit de ſes chaleurs ;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs ;
Et par une heureuſe inconſtance,

De ton eſprit, en abondance,
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui ſe répandoit ſur tes Vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma Muſe volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête oú le plaiſir l'engage;
Et donne tout au ſentiment,
L'ombre deſcend, le jour s'efface:
Le char du ſoleil qui s'enfuit,
Se joue en vain ſur la ſurface
De l'onde qui le reproduit:
L'Heure impatiente le ſuit,
Vole, le preſſe, & dans ſa place
Fait ſuccéder l'obſcure Nuit.
Que dans ma retraite, éclairée
Par la préſence & le concours
Des Dieux enfans de Cytherée,
Les plaiſirs exilés des Cours,
Du vin de cette urne ſacrée
S'enivrent avec les Amours.
Que mon toît ſoit impénetrable
Aux craintes, aux remords vengeurs;
Et qu'un repos inaltérable
Dans cet aſyle favorable

Endorme

Endorme les soucis rongéurs.
Sur ces demeures solitaires,
Veillez, ô mes Dieux tutélaires.
Déja Morphée au teint vermeil
Abaisse ses aîles légeres,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupieres.
Puissai-je, après deux nuits entieres,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'Aurore entr'ouvrant les barrieres
Du temple brillant du Soleil!
Vous, dont la main m'est toujours chere,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere
Favorise un amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais, si plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux:
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux;
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

EPITRE VIII.

A M. DUCLOS.

TU ſçais que d'un peu de bêtiſe
Le bon vieux temps eſt accuſé ;
Mais dans ce ſiécle plus ruſé,
j'ai grand regret à la franchiſe
De l'âge d'or ſi mépriſé.
J'ai grand regret à l'innocence
De l'homme qui marchoit tout nud.
Le plaiſir au front ingénu,
Sans voile étoit ſans indécence,
Moins défini, mais mieux connu.
L'Amour avoit plus de puiſſance,
Quand les Bergers étoient des Rois :
On ne vit pas ſouvent, je crois,
Des Patriarches Petits-Maîtres :
L'amour qu'on fait au pied des hêtres
Ne ſçait pas venter ſes exploits.
Sans art ainſi que ſans myſtere,
On l'aimoit parce qu'on s'aimoit :
C'étoit le goût ſeul qui formoit
La chaine éternelle & légere,
Qui ſi librement retenoit
Le berger près de ſa bergere.

Sous un toît couvert de fougere
Chacun ſur le ſoir revenoit,
Et le travail entretenoit
Du plaiſir l'ardeur paſſagere.
L'Amour complaiſant à nos yeux,
Entouré de traits & de flâmes,
N'étoit du temps de nos ayeux
Que le beſoin délicieux
De raprocher toutes les ames.
Une fontaine, un verd gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite maiſon
Où l'amour, en habit ruſtique,
Venoit paſſer chaque ſaiſon.
Notre jargon métaphyſique
N'étoit pas encore inventé.
Le ſentiment qu'on alambique
N'a guere de ſolidité:
Par un ſeul mot l'amour s'explique;
L'art du cœur eſt la vérité.
Mais lorſque le faſte des villes
Eut changé les mœurs des bergers;
L'amour s'éloigna des vergers:
Ne trouvant que des cœurs ſerviles;
L'intérêt, la ſoif des grandeurs
Formerent les nœuds des familles.
L'honneur, ce fier tyran des filles;

Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides & les cruelles
Virent le jour au même inſtant :
La loi d'être toujours conſtant
Donna naiſſance aux infidelles.
Il fut défendu de charmer :
Les plaiſirs devinrent des crimes :
L'amour ſe traita par maximes :
L'eſprit enſeigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au ſeul triomphe du bonheur,
Et l'amant ſurnommé vainqueur,
Céda le plaiſir pour la gloire :
L'amour ne fut plus dans le cœur,
Dès qu'on écrivit ſon hiſtoire :
Ainſi le vieil âge changea.

La vertu faiſoit la nobleſſe :
Le ſecond âge l'échangea
Contre un vernis de politeſſe.
Pour moi, je crois qu'il dérogea
Tel fut le ſiècle de Théſée,
Du fils d'Alcmene & de Jaſon :
Dès le moment, la trahiſon
Fut pour jamais autoriſée ;
Mais le ſiécle peu raffiné
N'avoit pas encor vu paroître
Un être inſolent & borné,

Que l'on appelle Petit-Maître.
Le premier fat de l'Univers
Fut le fils du roi de Pergame :
Cet insensé passa les mers
Pour aller séduire une femme.
L'amour moins que la vanité
Le rendit amant de la belle ;
Car sans le bruit de sa beauté,
Il n'eût point soupiré pour elle.
Un autre se fût contenté
De trahir l'hospitalité,
En possédant cette infidelle :
Mais le rival de Ménelas,
Plutôt que de vouloir la rendre,
Fit armer deux cens mille bras,
Et réduire sa ville en cendre :
Et Pâris est le fondateur
De cette ville singuliere,
Que nous voyons digne héritiere
Du nom de son premier auteur.
Peuple ingrat, perfide & frivole,
Faut-il que d'un sexe charmant
Tu sois le tyran & l'idole ?
Faut-il que ton orgueil immole
Le devoir & le sentiment ?
Quoi ! cette maîtresse adorée,
Qui sacrifie à ton bonheur

Sa beauté, ſa vie & l'honneur,
Par toi ſans ceſſe déchirée,
Va donc mourir déſeſpérée
Du don qu'elle fit de ſon cœur ?
On peut ſans crime être volage,
C'eſt la faute de nos deſirs :
Mais à l'objet de nos ſoupirs,
Le cœur doit toujours ſon hommage.
Quel eſt l'ingrat ou le ſauvage,
Qui peut oublier les plaiſirs ?
D'un ſexe digne qu'on l'adore,
N'exagérons pas les travers :
Sans lui l'homme ſeroit encore
Farouche au milieu des deſerts.
Oui, les femmes qu'on deshonore,
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'Amour fit éclore
Dans le jardin de l'Univers.
Fidele ami, cenſeur utile,
N'examine dans mes écrits,
Ni l'ordonnance, ni le ſtyle :
Le ſentiment en fait le prix.
Ton eſprit brillant & fertile
A le droit d'être difficile ;
Mais c'eſt pour ton cœur que j'écris.

EPITRE IX.

A M. LE COMTE
DE FORCALQUIER.

VOUS voulez donc que je reprenne
Un luth que j'avois démonté ;
Qu'après avoir briſé ma chaîne,
Je perde encor ma liberté.
De la nature enfant gâté,
J'écrivois autrefois ſans peine
Des vers pleins de facilité.
Ma Muſe avec rapidité
Vouloit toujours ſans perdre haleine
Au temple de la Volupté ;
Mais j'ai laiſſé tarir ma veine
Dans le ſein de l'oiſiveté.

Les Vers ſont enfans de l'ivreſſe :
Si vous rimez, ſoyez heureux ;
Il faut pour peindre la tendreſſe
N'écrire des vers amoureux
Que ſous les yeux de ſa maîtreſſe.
Aimez, ſi vous chantez l'amour.

Pourquoi les faiſeurs de ballades
Qui jadis inondoient la Cour
De madrigaux, de chanſons fades ;
Et qui méditoient nuit & jour
Leurs impromptus & leurs boutades :
Pourquoi tous ces auteurs glacés,
Au dernier rang ſont-ils placés ?
C'eſt que leur eſprit vouloit peindre
Ce que leur cœur ne ſentoit pas.
Le tendre amour qu'ils oſoient feindre,
Ne voloit jamais dans leurs bras.
Pour tracer ſa brillante image,
Toujours tendre & ſouvent volage,
Aimez, changez avec ce Dieu ;
Volez où ſa voix vous appelle ;
Soyez galant comme Chaulieu,
Et libertin comme Chapelle :
Sur tout poſſédez l'heureux art
De peindre tout avec décence.
Ovide & le gentil Bernard
Alarment un peu l'innocence.
Soyez moins libre qu'ingénu :
On peut avec un art extrême
Offrir à la ſageſſe même
L'Amour qui rougit d'être nu.
Si vous avez la voix légere
De la Maîtreſſe de Phaon,

Ne quittez point Anacréon
Pour imiter le grand Homere :
En voulant copier Milton,
J'avois déja perdu le ton
De l'heureux amant de Clycere.
Les vers, dans ma jeune saiſon,
N'étoient pour moi qu'un badinage :
Ils me coûterent davantage,
Quand j'ecrivis pour la raiſon.
Qu'il eſt dangereux d'être ſage !
Moins prodigue de ſes tréſors,
Je ſens enfin que la nature
Les verſe avec plus de meſure,
Et répond mal à mes tranſports.
Quelquefois la Philoſophie
Vient s'armer contre l'art des vers.
Pour plaire à ce triſte Univers,
Il faut qu'un Auteur ſacrifie
Les jours du printemps de la vie,
Qui ſont & ſi courts & ſi chers.
Le plaiſir, d'une aîle légere,
Fuit en nous perçant de ſes traits ;
Mais la gloire auſſi paſſagere
A-t'elle les mêmes attraits ?
Cher Comte, eh quoi ! la renommée
Vaut-elle un ſoupir, un regard,
Que laiſſe comme par hazard

Echapper une amante aimée ?
Vaut-elle les faciles ri ns
Dont on nourrit l'o gueil des belles,
Et ces charmantes bagatelles
Que, dans leurs tendres entretiens,
Se montrent deux amis fidelles !
La renommée . en vérité,
Malgré ſon brillant étalage,
Mérite bien peu notre hommage.
Je permets à la vanité
D'adorer ſa trompeuſe image :
L'erreur eſt toujours le partage
D'un eſprit faux & limité ;
Mais le bon ſens eſt révolté
Qu'elle ſoit l'idole du ſage,
Et l'écueil de la pr obité.
Ces fols qu'on appelle grands hommes,
Se conſument en vains regrets ;
Mais le bonheur eſt toujours près
Du théatre obſcur où nous ſommes.
Nous ſentons le prix d'un beau jour :
C'eſt pour nous que brille l'aurore :
Pour nous les fleurs ſemblent encore
S'ouvrir au ſouffle de l'amour.
Le ſpectacle de la Nature,
Qui renaît toujours à nos yeux,
N'offre qu'une foible peinture

Aux regards des ambitieux :
Plus ſa beauté ſe renouvelle,
Plus nos yeux deviennent perçans :
Les plaiſirs nous donnent des ſens,
Qui rendent la terre plus belle.
Que les ambitieux mortels
Etendent leur gloire féconde ;
Qu'à des hommages éternels
Ils condamnent la terre & l'onde :
L'amitié pour nous eſt le monde,
Dans ſon temple ſont nos autels.

Tout ici n'eſt que rêverie :
Je le ſçais ; mais des vains honneurs
Mon ame dès long-temps guérie,
Choiſit de plus douces erreurs :
Mes biens, mes tréſors ſont les fleurs,
Et mes jardins une prairie.

J'aime mieux penſer avec vous,
Dont l'eſprit, facile & ſi doux,
S'étend s'éleve & ſe marie
A tous les temps, à tous les goûts.
Rempli du plus charmant délire,
J'aime mieux jouir des appas
De votre amitié qui m'inſpire,
Que de cadencer ſur ma lyre
Ces vers coulans & délicats,

Qu'il eſt ſi mal-aiſé d'écrire ;
Et dont on fait ſi peu de cas.
Cependant ma Muſe s'engage
A remplir vos heureux loiſirs.
Qui ſçait, au printemps de ſon âge ;
Souffrir les maux avec courage,
A bien des droits ſur les plaiſirs.
J'ai peine à retrouver les traces
Des Muſes dont j'ai fait la cour ;
Loin de moi s'envole l'amour ;
Mais je vois près de vous les Graces :
Elles m'inſtruiront à leur tour.

EPITRE X.

SUR LA PARESSE.

A M. DE ***

CENSEUR de ma chere pareſſe,
Pourquoi viens-tu me réveiller,
Au ſein de l'aimable molleſſe
Où j'aime tant à ſommeiller ?
Laiſſe-moi philoſophe auſtere,
Goûter voluptueuſement
Le doux plaiſir de ne rien faire,
Et de penſer tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles ;
Mais ta Muſe en vain me promet
Le ſecours conſtant de ſes ailes
Pour m'élever à ſon ſomet.
Mon eſprit, amoureux des chaînes
Que lui préſente le repos,
Frémit des veilles & des peines
Qui ſuivent le Dieu de Dèlos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes, des Deſpréaux,
Dans mes vers pompeux je ral'ume

Le feu qui ſort de leurs pinceaux?
Ce n'eſt point à l'humble colombe
A ſuivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je ſuccombe:
Les jeux & les ris ſont mes Dieux.
Peut-être d'une voix légere,
Entre l'amour & les buveurs,
J'aurois pu vanter à Glycere
Et mes larcins & ſes faveurs;
Mais la Suze, la Sabliere,
Ont cueilli les plus belles fleurs,
Et n'ont laiſſé, dans leur carriere,
Que des Narciſſes ſans couleurs.
Pour éterniſer ſa mémoire,
On perd les momens les plus doux:
Pourquoi chercher ſi loin la gloire?
Le plaiſir eſt ſi près de nous!
Dites-moi, Mânes des Corneilles,
Vous, qui par des vers immortels,
Des Dieux égalez les merveilles,
Et leur diſputez les autels;
Cette Couronne toujours verte,
Qui pare vos fronts triomphans,
Vous venge-t'elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans?
Non, vos chants, triſte Melpomene,
Ne troubleront point mes loiſirs:

La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaiſirs ?
Ce n'eſt pas que, froid Quiétiſte,
Mes yeux fermés par le repos,
Languiſſent dans une nuit triſte,
Qui n'a pour fleurs que des pavots ?
Occupé de rians menſonges,
L'amour interrompt mon ſommeil ;
Je paſſe de ſonges en ſonges,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore,
Oubliant ſon oiſiveté,
Ma jeune Muſe touche encore
Un luth que l'Amour a monté ;
Mais elle abandonne la lyre,
Dés qu'elle eſt prête à ſe laſſer.
Car enfin, que ſert-il d'écrire !
N'eſt-ce pas aſſez de penſer ?

EPITRE XI.

SUR L'HIVER.

A M. DE***

De l'Urne céleſte
Le Signe funeſte
Domine ſur nous,
Et ſous lui commence
L'humide influence
De l'Ourſe en courroux.
L'onde ſuſpendue
Sur les monts voiſins,
Eſt dans nos baſſins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruiſſeaux
N'ont rien qui m'amuſe :
La froide Aréthuſe
Fuit dans les roſeaux :
C'eſt envain qu'Alphée
Méle avec ſes eaux
Son onde échauffée.
Telle eſt des ſaiſons
La marche éternelle ;

Des fleurs, des moiſſons,
Des fruits, des glaçons :
Ce tribut fidelle,
Qui ſe renouvelle
Avec nos deſirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos haines,
Tantôt nos plaiſirs.
Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ſes compagnes
Ont fui ces deſerts.
Son ſein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeſte,
Et la Nymphe en pleurs
Doit être modeſte
Juſqu'au temps des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'amour & les jeux
Paſſent dans la ville,
J'y paſſe avec eux.
Sur la double ſcene
Suivant Melpomene
Et les jeux nouveaux,
J'entends le Parterre
Marquer les défauts

En juge ſévere.
Là, ſans affecter
Les dédains critiques,
Je laiſſe avorter
Les brigues publiques.
Du beau ſeul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme :
Seulement dans l'ame,
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,
J'irois de mes airs
Frapper vos oreilles ?
Après nos concerts,
L'ivreſſe au délire
Pourra ſuccéder :
Sous un double empire
Je ſçais accorder
Le thyrſe & la lyre ;
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main
Chanter ſon refrain,
Folâtrer & rire.
Quel ſort plus heureux !
Buveur amoureux,
Sans ſoins, ſans attente,

Je n'ai qu'à ſaiſir
Un riant loiſir,
Pour l'heure préſente
Toujours un plaiſir,
Pour l'heure ſuivante
Toujours un deſir.

Qu'à ſon gré la Parque
Hâte les inſtans,
Les compte & les marque
Aux faſtes des ans.
Je l'attends ſans crainte :
Par ſa rude atteinte
Je ſerai vaincu,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre,
Dormant a demi,
Ici ton ami
Finit ſon Epitre.

EPITRE XII.

AUX GRACES.

O Vous, qui parez tous les âges,
Tous les talens, tous les eſprits ;
Vous, dont le temple eſt à Paris,
Et quelquefois dans les villages ;
Vous, que les plaiſirs & les ris
Suivent en ſecret chez les ſages ;
Graces, c'eſt à vous que j'écris.
Fugitives ou ſolitaires,
La foule des eſprits vulgaires
Vous cherche ſans ceſſe & vous fuit.
Auſſi ſimples que les bergeres,
Le goût vous fixe & vous conduit.
Indifférentes & légeres,
Vous échappez à qui vous ſuit.
Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y ſerez point étrangeres :
Rien ne peut y bleſſer vos yeux.
Votre frere eſt le ſeul des Dieux,
Dont vous verréz chez moi l'image.
Dans ſon carquois brille un ſeul trait ;
Et dans ſa main eſt le portrait

De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, ſœurs du tendre amour,
Eclairer ma retraite obſcure ;
Venez enſemble, ou tour à tour,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuſe peinture
Que je vous conſacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes Déeſſes,
Sont prodigués dès le berceau,
Et juſques au bord du tombeau
Vous vous conſervez vos richeſſes.
Vous élevez ſur vos genoux
Ces enfans ſi vifs & ſi doux,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous,
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux,
Voux vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous préſidez à tous ſes jeux,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, le plaiſir, la beauté,
Ces trois enfans de la jeuneſſe,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne les ſuivez ſans ceſſe.

L'Amour, à travers ſon bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache;
Rien à ſes yeux n'eſt toujours beau;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau
Vos mains rallument ſon flambeau,
Et ſerrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,
Moins délicat & plus volage,
Le plaiſir ſe laiſſe emporter
Sur l'aile agile du bel âge;
Il dévore ſur ſon paſſage
Tous les inſtans ſans les compter:
Vous ſeules lui faites goûter
Le beſoin qu'il a d'être ſage.
Par-tout où brille votre image,
Le goût le force à s'arrêter,
Et la conſtance eſt votre ouvrage:
Sans vous que ſeroit la beauté?
C'eſt par les graces qu'elle attire;
C'eſt vous qui la faites ſourire;
Vous tempérez l'auſtérité
Et la rigueur de ſon empire.
Sans votre charme ſi vanté,
Qu'on ſent & qu'on ne peut décrire;
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des deſirs ardens qu'elle inſpire.

Le Dieu d'Amour n'eſt qu'un enfant ;
Il craint la fierté de ces Belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naiſſent autour d'elles.
Par vous l'amant oſe eſpérer
De ſaiſir l'inſtant favorable :
C'eſt vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il eſt doux de trouver aimable
Ce qu'on eſt contraint d'admirer !
Les Belles qui ſuivent vos traces
Nous ramenent à leurs genoux.
Junon, après mille diſgraces,
Après mille tranſports jaloux,
Enchaîne ſon volage époux
Avec la ceinture des Graces.
L'air, la démarche, tous les traits,
L'eſprit, le cœur, le caractere,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en eſt émue ;
La Naïade qui par hazard
Nous laiſſe entrevoir qu'elle eſt nue :
La Vendangeuſe qui ſourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre,
Et lui fait ſentir que pour vivre

L'enjoûment vaut mieux que l'eſprit
De l'amour, victime rébelle,
La Boudeuſe qui dans un coin
Semble fuir l'Amant qu'elle appelle;
Qui plus ſenſible que cruelle,
Gémit de ſentir le beſoin
De le laiſſer approcher d'elle;
La Rêveuſe, dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui ſe plaint d'un mal qui l'enchante;
Dont le remède eſt dans ſon cœur;
La Coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner,
Et qui (pour sûrement régner)
Semble renoncer à l'empire;
L'Amante, qui dans ſon ardeur,
A de l'amour ſans indécence,
Et qui ſçait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence;
La Beauté, dont les yeux charmans
Donnent les deſirs ſans ivreſſe,
Qui, ſans refroidir ſes amans,
Leur fait adorer ſa ſageſſe;
La fineſſe ſans fauſſeté,
La ſageſſe ſans pruderie,
L'enjoûment ſans étourderie,
Enfin la douce volupté
Et la touchante rêverie,

Un

Un geſte, un ſourire, un regard ;
Ce qui plaît ſans peine & ſans art,
Sans excès, ſans airs, ſans grimaces
Sans gêne, & comme par hazard,
Eſt l'ouvrage charmant des Graces.

Ceſſez donc de vous alarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refuſa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'Amour touchante victime,
O vous qu'il bleſſe & fuit toujours,
Les Graces offrent leurs ſecours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime ;
Allez encenſer les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles ;
Et les amours les plus cruels
Vous ſerviront ſouvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur,
L'eſprit nous la rend ſupportable :
Les Graces ſuivent tous les âges,
Elles réparent leurs outrages,
Et ſement les fleurs du printemps
Sur l'hiver paiſible des ſages.
Ainſi le vieux Anacréon

Orna ſa brillante vieilleſſe
Des Graces que dans ſa jeuneſſe
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célébres bagatelles
Le monde encore eſt occupé.
La mort, de l'ombre de ſes aîles,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanſonnetes immortelles.
Le ſeul eſprit & les talens
N'éterniſent pas nos merveilles :
L'oubli, qui nous ſuit à pas lents,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît,
L'utile doit être agréable ;
Un Auteur n'eſt jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illuſtres de Clio,
Vous, dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel eſt le ſort inévitable.
Dans l'abyme immenſe du temps
Tombent ſes recueils importans
D'hiſtoriens, de politiques,
D'interprêtes & de crîtiques,
Qui tous, au mépris du bon ſens,
Avec les Livres Germaniques,

Un geſte, un ſourire, un regard ;
Ce qui plaît ſans peine & ſans art,
Sans excès, ſans airs, ſans grimaces
Sans gêne, & comme par hazard,
Eſt l'ouvrage charmant des Graces.

Ceſſez donc de vous alarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refuſa le don plus rare,
Le don plus heureux de charmer.
De l'Amour touchante victime,
O vous qu'il bleſſe & fuit toujours,
Les Graces offrent leurs ſecours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime :
Allez encenſer les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles,
Et les amours les plus cruels
Vous ſerviront ſouvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur,
L'eſprit nous la rend ſupportable :
Les Graces ſuivent tous les âges,
Elles réparent leurs outrages,
Et ſement les fleurs du printemps
Sur l'hiver paiſible des ſages.
Ainſi le vieux Anacréon

Orna ſa brillante vieilleſſe
Des Graces que dans ſa jeuneſſe
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célébres bagatelles
Le monde encore eſt occupé.
La mort, de l'ombre de ſes aîles,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanſonnetes immortelles.
Le ſeul eſprit & les talens
N'éterniſent pas nos merveilles :
L'oubli, qui nous ſuit à pas lents,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît,
L'utile doit être agréable ;
Un Auteur n'eſt jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illuſtres de Clio,
Vous, dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable,
Voyez de vos in-folio
Quel eſt le ſort inévitable.
Dans l'abyme immenſe du temps
Tombent ſes recueils importans
D'hiſtoriens, de politiques,
D'interprêtes & de crîtiques,
Qui tous, au mépris du bon ſens,
Avec les Livres Germaniques,

Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-bas ;
Mais le plaiſir, qui ne meurt pas,
Abandonne à ſa barbarie
Les annales des Potentats,
Et tout bon Livre qui l'ennuie,
Pour ſauver & rendre à la vie
L'heureux Chantre de Ménelas
Et le tendre Amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de ſçavant homme :
Mais les graces de Ciceron
Tirerent des cendres de Rome
Et ſes ouvrages & ſon nom.
Je ne ſçais par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obſcure
Où tombe tout Livre excédant :
Mais je ſçais bien, en attendant,
Que c'eſt toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Graces ſeules embelliſſent
Nos eſprits ainſi que nos corps ;
Et nos talens ſont des reſſorts
Que leurs mains légeres poliſſent.
Les Graces entourent de fleurs

Le ſage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie,
Enſeignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verſer la tragédie.
Malheur à tout eſprit groſſier,
A l'ame de bronze & d'acier,
Qui les mépriſe & les ignore!
Le cœur qui les ſent, les adore,
Et peut ſeul les apprécier.
Mais vous, filles de la nature,
Qui fites l'amour des mortels,
Ne ſouffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages ſur vos autels.
Paroiſſez aux yeux des impies,
Qui, ſans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies,
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez diſſiper l'impoſture,
Daignez reparoître au grand jour:
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les tranſports de l'Amour.

Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-bas ;
Mais le plaiſir, qui ne meurt pas,
Abandonne à ſa barbarie
Les annales des Potentats,
Et tout bon Livre qui l'ennuie,
Pour ſauver & rendre à la vie
L'heureux Chantre de Ménelas
Et le tendre Amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de ſçavant homme :
Mais les graces de Ciceron
Tirerent des cendres de Rome
Et ſes ouvrages & ſon nom.
Je ne ſçais par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obſcure
Où tombe tout Livre excédant :
Mais je ſçais bien, en attendant,
Que c'eſt toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Graces ſeules embelliſſent
Nos eſprits ainſi que nos corps ;
Et nos talens ſont des reſſorts
Que leurs mains légeres poliſſent.
Les Graces entourent de fleurs

Le ſage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie,
Enſeignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verſer la tragédie.
Malheur à tout eſprit groſſier,
A l'ame de bronze & d'acier,
Qui les mépriſe & les ignore!
Le cœur qui les ſent, les adore,
Et peut ſeul les apprécier.
Mais vous, filles de la nature,
Qui fites l'amour des mortels,
Ne ſouffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages ſur vos autels.
Paroiſſez aux yeux des impies,
Qui, ſans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies,
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez diſſiper l'impoſture,
Daignez reparoître au grand jour:
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les tranſports de l'Amour.

EPITRE XIII.

A M. DE FONTENELLE.

On vit heureux quand on eſt ſage.
C'eſt du ſein des tranquilles nuits
Que naiſſent les jours ſans nuage :
En moiſſonnant trop - tôt les roſes du bel âge
On n'en recueille point les fruits.
Ce Soleil brillant dans l'Aurore,
Qui conſume les fleurs de la jeune ſaiſon,
Le plaiſir, n'eſt pour la raiſon
Qu'un Aſtre bien faiſant qui féconde & colore
Et qui d'un voile d'or embellit l'horiſon :
Reméde pour le Sage, il devient un poiſon
Pour les cœurs que ſon feu dévore.
Tes jours comblés d'honneurs & tiſſus de plaiſirs ;
Tes beaux jours, ſage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux & de rians loiſirs ;
Dont au gré de nos vœux le fil ſe rénouvelle ;
Conſacrent à jamais la raiſon éternelle
Qui dirigea tes pas & régla tes deſirs.
On vit un céleſte Génie
T'apporter tour - à tour le compas d'Uranie ;
La plume de Clio, la lyre des Amours.

La Gloire répandit ſes rayons ſur ta vie;
Mais la ſeule raiſon en étendit le cours.
Les martyrs de l'orgueil prodiguent ſans réſerve
Leurs jours pour ſaiſir des momens :
La Gloire ſur ſes pas fait périr ſes amans,
Et la ſageſſe les conſerve.
Sans jouir du préſent, vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures,
D'un travail épineux éndurer les tortures,
Laiſſer, quand on n'eſt plus, un foible ſouvenir.
O chimere d'orgueil ! O mépriſable idole !
En s'éclairant ſoi-même, éclairer l'Uunivers,
Mériter un grand nom, ſentir qu'il eſt frivole,
Enlever ſans effort ces lauriers toujours verds
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole;
Deſirer d'être grand, ſans ceſſer d'être heureux,
Enrichir ſon eſprit en prolongeant ſa vie,
Mépriſer la faveur & conſoler l'envie,
Déſarmer ſes rivaux, regner ſur ſes neveux,
Tel eſt l'objet du ſage, & telle eſt ton hiſtoire.
Il faut, pour être mon Héros,
Sapprocher lentement du Temple de Mémoire,
Travailler ſans relâche en faveur du repos,
Exercer, conſerver les reſſorts de ſon ame.
Plus la vie eſt tranquille, & plus ſa foible trame
Echappe au ciſeau d'Atropos.
Nos paſſions ſont nos furies :

EPITRE XIII.

A M. DE FONTENELLE.

On vit heureux quand on eſt ſage.
C'eſt du ſein des tranquilles nuits
Que naiſſent les jours ſans nuage :
En moiſſonnant trop - tôt les roſes du bel âge
On n'en recueille point les fruits.
Ce Soleil brillant dans l'Aurore,
Qui conſume les fleurs de la jeune ſaiſon,
Le plaiſir, n'eſt pour la raiſon
Qu'un Aſtre bien faiſant qui féconde & colore
Et qui d'un voile d'or embellit l'horiſon :
Reméde pour le Sage, il devient un poiſon
Pour les cœurs que ſon feu dévore.
Tes jours comblés d'honneurs & tiſſus de plaiſirs,
Tes beaux jours, ſage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux & de rians loiſirs,
Dont au gré de nos vœux le fil ſe rénouvelle,
Conſacrent à jamais la raiſon éternelle
Qui dirigea tes pas & régla tes deſirs.
On vit un céleſte Génie
T'apporter tour - à tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des Amours.

La Gloire répandit ſes rayons ſur ta vie ;
Mais la ſeule raiſon en étendit le cours.
Les martyrs de l'orgueil prodiguent ſans réſerve
Leurs jours pour ſaiſir des momens :
La Gloire ſur ſes pas fait périr ſes amans,
Et la ſageſſe les conſerve.
Sans jouir du préſent, vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures,
D'un travail épineux endurer les tortures,
Laiſſer, quand on n'eſt plus, un foible ſouvenir;
O chimere d'orgueil ! O mépriſable idole !
En s'éclairant ſoi-même, éclairer l'Uunivers,
Mériter un grand nom, ſentir qu'il eſt frivole,
Enlever ſans effort ces lauriers toujours verds
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole;
Deſirer d'être grand, ſans ceſſer d'être heureux,
Enrichir ſon eſprit en prolongeant ſa vie,
Mépriſer la faveur & conſoler l'envie,
Déſarmer ſes rivaux, regner ſur ſes ne veux ;
Tel eſt l'objet du ſage, & telle eſt ton hiſtoire.
Il faut, pour être mon Héros,
Sapprocher lentement du Temple de Mémoire ;
Travailler ſans relâche en faveur du repos,
Exercer, conſerver les reſſorts de ſon ame.
Plus la vie eſt tranquille, & plus ſa foible trame
Echappe au ciſeau d'Atropos.
Nos paſſions ſont nos furies :

Elles veillent ſans ceſſe, & leurs cris renaiſſans
Viennent rompre le cours des douces rêveries,
Et l'équilibre de nos ſens.
Qui ſçait les maîtriſer eſt le Dieu d'Epidaure.
Oui, la ſageſſe aimable eſt ſœur de la Santé :
Elle ſeule connoit le ſecret qu'on ignore
D'aſſurer l'immortalité.
Qu'un autre exalte le courage
D'Achille mort dans ſon printems :
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-tems,
Et le Neſtor des Grecs fut encor le plus ſage.

POE'SIES DIVERSES.

SUR LA COUR.

HEUREUX qui n'a point vu le dangereux
séjour
Où la fortune éveille & la haine & l'amour ;
Où la vertu modeſte, & toujours pourſuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !
Tout préſente en ce lieu l'étendard de la paix :
Où ſe forge la foudre, il ne tonne jamais :
Les cœurs y ſont émus, mais les fronts y ſont calmes,
Et toujours les cyprès s'y cachent ſous les palmes.
Théatre de la ruſe & du déguiſement,
Le poiſon de la haine y coule ſourdement.
Il n'eſt point à la Cour de pardon pour l'offenſe.
Hommes dans leurs arrêts, & Dieux dans leur vengeance,

Elles veillent ſans ceſſe, & leurs cris renaiſſans
Viennent rompre le cours des douces rêveries,
Et l'équilibre de nos ſens.
Qui ſçait les maîtriſer eſt le Dieu d'Epidaure.
Oui, la ſageſſe aimable eſt ſœur de la Santé :
Elle ſeule connoit le ſecret qu'on ignore
D'aſſurer l'immortalité.
Qu'un autre exalte le courage
D'Achille mort dans ſon printems :
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-tems,
Et le Neſtor des Grecs fut encor le plus ſage.

POE'SIES DIVERSES.

SUR LA COUR.

HEUREUX qui n'a point vu le dangereux
séjour
Où la fortune éveille & la haine & l'amour ;
Où la vertu modeſte, & toujours pourſuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !
Tout préſente en ce lieu l'étendard de la paix :
Où ſe forge la foudre, il ne tonne jamais :
Les cœurs y ſont émus, mais les fronts y ſont calmes,
Et toujours les cyprès s'y cachent ſous les palmes.
Théatre de la ruſe & du déguiſement,
Le poiſon de la haine y coule ſourdement.
Il n'eſt point à la Cour de pardon pour l'offenſe.
Hommes dans leurs arrêts, & Dieux dans leur vengeance,

Les Courtiſans cruels reſtent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Par-tout j'y vois errer la ſombre jalouſie,
Qui cachant le poignard dont elle s'eſt ſaiſie,
Imprime ſur ſon front les traits de l'amitié,
Appelle ſur ſes pas l'amour & la pitié,
Redouble les ſermens, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare ſon fiel, en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux,
Méme en les invoquant, elle trahit les Dieux :
Elle attaque à la fois le nom & la fortune ;
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aſpic les yeux étincellans :
Il vous perdra, mortels, s'il connoît vos talens.

SUR LA SUPERSTITION.

DE la crédule erreur, ce tyran du vulgaire,
Naquit un monſtre affreux, que le faux zèle éclaire,
Qui reſpecté du peuple, & redouté des Grands,
Sur ce vaſte Univers traîne ſes pas errans.
L'Egypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monſtre vola ſur toute la nature.
Les Médes, les Perſans, les Grecs & les Romains

Sucerent le poiſon préparé par ſes mains.
Erreurs du Plébeyen, Politique des Sages,
Vous triomphiez alors, augures & préſages :
Inventions du Prêtre & maximes des Rois,
Sur le trône & l'autel vous étendiez vos droits.
Ce temps affreux n'eſt plus ; mais votre Souveraine,
Des aveugles mortels ſera toujours la Reine.
Les Etats ont changé ; la Superſtition,
Toujours ferme, a ſuivi la révolution.

Par elle la vengeance inventa la magie ;
L'ignorance entraîna la fauſſe aſtrologie ;
La laideur découvrit les foibles taliſmans,
Piége que rompt toujours l'adreſſe des amans.
Par elle la terreur dans les retraites ſombres
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des ombres ;
Et de fantômes vains peuplant l'air & les cieux,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

SUR L'ORGUEIL.

JE t'appelle & tu fuis, ô nature ! ô ma mere !
Ton front eſt aſſiégé d'une triſteſſe amere.
Tes yeux, dont les regards embelliſſoient les fleurs,

Les Courtiſans cruels reſtent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Par-tout j'y vois errer la ſombre jalouſie,
Qui cachant le poignard dont elle s'eſt ſaiſie,
Imprime ſur ſon front les traits de l'amitié,
Appelle ſur ſes pas l'amour & la pitié,
Redouble les ſermens, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare ſon fiel, en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur, & la paix dans les yeux,
Méme en les invoquant, elle trahit les Dieux :
Elle attaque à la fois le nom & la fortune ;
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.
Fuyez de cet aſpic les yeux étincellans :
Il vous perdra, mortels, s'il connoît vos talens.

SUR LA SUPERSTITION.

DE la crédule erreur, ce tyran du vulgaire ;
Naquit un monſtre affreux, que le faux zèle éclaire,
Qui reſpecté du peuple, & redouté des Grands,
Sur ce vaſte Univers traîne ſes pas errans.
L'Egypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monſtre vola ſur toute la nature.
Les Médes, les Perſans, les Grecs & les Romains

Sucerent le poiſon preparé par ſes mains.
Erreurs du Plébeyen, Politique des Sages ;
Vous triomphiez alors, augures & préſages :
Inventions du Prêtre & maximes des Rois,
Sur le trône & l'autel vous étendiez vos droits.
Ce temps affreux n'eſt plus ; mais votre Souveraine,
Des aveugles mortels ſera toujours la Reine.
Les Etats ont changé ; la Superſtition,
Toujours ferme, a ſuivi la révolution.

Par elle la vengeance inventa la magie ;
L'ignorance entraîna la fauſſe aſtrologie ;
La laideur découvrit les foibles taliſmans,
Piége que rompt toujours l'adreſſe des amans.
Par elle la terreur dans les retraites ſombres
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des ombres ;
Et de fantômes vains peuplant l'air & les cieux,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

SUR L'ORGUEIL.

JE t'appelle & tu fuis, ô nature ! ô ma mere !
Ton front eſt aſſiégé d'une triſteſſe amere.
Tes yeux, dont les regards embelliſſoient les fleurs,

Languiſſent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténébres ?
Quel ſang vient de couler ſur tes lambeaux funébres ?
Quel barbare a flétri le ſein qui l'anima ?
Quel monſtre a méconnu la main qui le forma ?
L'Orgueil, me répond-elle : il trahit la nature
Dans mes flancs déchirés j'ai ſenti ſa morſure.
Dès qu'il put les connoître, il ſappa mes autels ;
Et vola de mon ſein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monſtre ſe contemple,
Il y regne adoré tel qu'un Dieu dans ſon temple :
Ses traits enſevelis ſous un fard apprêté,
Laiſſent à ſa laideur l'ombre de la beauté ;
Les parfums les plus doux & l'encens le plus rare
Fument ſur les autels que ſa vanité pare.
L'amour dont il s'enflame eſt ſon ſeul aliment,
Et les vertus d'autri ſa honte & ſon tourment.
Il n'eſt rien de ſi pur que l'orgueil ne profane ;
Rien de ſi révéré que l'orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis ;
En ſerpent tortueux il ſonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foibleſſe errante
Ternit de ce miroir la glace tranſparente,
Il la ſuit ſourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, & l'expoſe au grand jour.

Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quel attentat affreux ! quels desseins ! quelle horreur !
L'orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre ;
C'est un géant armé qui brave le tonnerre ;
Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
Iroit jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale obstinée,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

SUR LA MODE.

LA Mode est un tyran, des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût & de la nouveauté ;
Qui de l'Etat François, dont elle a les suffrages,
Au-delà des deux mers disperse ses ouvrages,
Augmente avec succès leur immense cherté,
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
Son trône est un miroir, dont la glace infidelle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les François inconstans admirent dans ses mains
Des trésors mépriſés du reste des humains.
Assise à ses côtés, la brillante parure

Essaye,

Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténébres ?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funé-
bres ?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima ?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?
L'Orgueil, me répond-elle : il trahit la nature
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connoître, il sappa mes autels,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monstre se contem-
ple,
Il y regne adoré tel qu'un Dieu dans son temple :
Ses traits ensevelis sous un fard apprêté,
Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté ;
Les parfums les plus doux & l'encens le plus rare
Fument sur les autels que sa vanité pare.
L'amour dont il s'enflame est son seul aliment,
Et les vertus d'autri sa honte & son tourment.
Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane,
Rien de si révéré que l'orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat, & l'expose au grand jour.

Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
Quel attentat affreux ! quels desseins ! quelle horreur !
L'orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre ;
C'est un géant armé qui brave le tonnerre ;
Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
Iroit jusques au sein de la Divinité,
Percer de mille coups sa rivale obstinée ;
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

SUR LA MODE.

LA Mode est un tyran, des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût & de la nouveauté ;
Qui de l'Etat François, dont elle a les suffrages,
Au-delà des deux mers disperse ses ouvrages,
Augmente avec succès leur immense cherté,
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
Son trône est un miroir, dont la glace infidelle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les François inconstans admirent dans ses mains
Des trésors mépriſés du reste des humains.
Assise à ses côtés, la brillante parure

Essaye ;

Essaye, à force d'art, de changer la nature.
La beauté la consulte, & notre or le plus pur
N'achete point trop cher son rouge & son azur.
La Mode assujettit le Sage à sa formule ;
La suivre est un devoir, la fuir un ridicule.
Depuis nos ornemens jusques à nos écrits,
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;
Et réglant tour-à tour tous les rangs où nous sommes,
Elle place les sots, & nomme les grands hommes.

SUR LA VERTU.

Il eſt une Vertu, dont la puiſſance active
Commande aux paſſions, les calme ou les captive,
Arrache enfin notre ame à la ſéduction,
Au ſein de ſes erreurs déſabuſe Ixion;
Et d'un plaiſir plus vrai lui préſentant l'image,
Dans ſes bras enchantés diſſipe le nuage.
Que nos cœurs ſont heureux, quand la loi du devoir
De nos plus doux penchans confirme le pouvoir!
Il eſt une vertu: qui réſiſte à ſes charmes,
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes;
Et devant elle un jour, malgré tous ſes efforts,
Portera pour tribut le poids de ſes remords.
Des mortels les plus ſourds ſa voix eſt entendue;
L'ame qui fuit ſes bras y retombe éperdue.
Qui connut ſon pouvoir, qui ſentit ſa douceur,
Pourroit-il la confondre avec ſon oppreſſeur?
Avec le vice impur, ce complaiſant barbare,
Qui ſouffle dans nos ſens les flammes du tartare,
Nous laiſe moiſſonner quelques ſtériles fleurs,
Sûr, après nos plaiſirs, d'éterniſer nos pleurs?
Si la vertu n'eſt rien, pourquoi l'humble innocence
A-t'elle ſur nos cœurs conſervé ſa puiſſance?

D'où vient qu'une Bergere, aſſiſe ſur les fleurs,
Simple dans ſes habits, plus ſimple dans ſes mœurs,
Impoſe à ſes amans ſurpris de ſa ſageſſe ?
Sévere avec douceur, & tendre ſans foibleſſe ;
Elle a l'art de charmer ſans rien devoir à l'art :
Son devoir eſt ſa loi, ſa défenſe un regard,
Qui, joint à la fierté d'un modeſte ſilence,
Fait tomber à ſes pieds l'audace & la licence.
D'où vient qu'un Villageois, aſſis ſous un ormeau,
Juge des différends qui naiſſent au hameau ?
Pauvre chargé de ſoins, & conſumé par l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le Dieu du voiſinage ?
Les Paſteurs raſſemblés viennent autour de lui
Chercher dans ſes leçons leur joie & leur appui.
Eh ! ne voyez-vous pas, qu'amant de la ſageſſe,
Il eſt juſte ſans faſte, & prudent ſans fineſſe,
Et que l'intégrité conduiſant ſes projets,
De ſes Concitoyens il s'eſt fait des ſujets ?
La Vertu ſous le chaume attire nos hommages.
Le crime ſous le dais eſt la terreur des Sages.

SUR L'HOMME.

OUI, l'homme si rempli du soin de se connaître,
Ne sçait ni ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être.
Honteux de commencer, puni de différer,
Malheureux de sçavoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir,
Et d'abuser son cœur, si facile à trahir.
Cet homme, en même-temps libre dans ses entraves,
A la fierté des Rois sous l'habit des esclaves.
Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui,
Enivré, fatigué de lui-même & d'autrui,
Différent, inégal, & cependant le même,
Il aime qui le hait, ou déteste qui l'aime.

Amusé par des riens, les plus vastes projets
Offrent à son esprit de trop foibles objets.
Tout irrite ses goûts; sans remplir son envie,
Il abrége ses jours & régrette la vie.
Dans ce vaste Univers il se trouve borné;
Et de l'illusion jouet infortuné,
Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
L'antiquité du nom l'approche du néant,

Et le nain est toujours à côté du géant.
Plus il fait remonter sa race renommée ;
Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
Sa raison lui soumet les lions rugissans ;
Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
Au lieu de l'éclairer, ses lumieres le flattent :
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent ;
Il ne jouit de rien en essayant de tout ;
L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût,
L'orgueil une foiblesse insolente ou soumise,
Qui subsiste aux dépens d'une estime surprise :
L'avarice est la peur de manquer d'un secours,
Qui nourrit son espoir & le trahit toujours ;
Le courage brutal, une terreur extrême ;
Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-même ;
La feinte modestie, un orgueil plus caché,
Et la délicatesse, un vice recherché.
L'abandon généreux d'un profit légitime
Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
Sous un dehors brillant la gloire a son écueil ;
La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil ;
La politesse, un droit qu'on acquiert sur les autres,
Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres.
La régularité prévient le désespoir
D'être forcé de rendre, ou l'horreur de devoir.
Inutiles vertus, dont toute la puissance
Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ;

A pourſuivre le mal ſans gloire & ſans ſuccès;
A ranimer ſa force, ou nourrir ſon excès.
Combattons, détruiſons l'orgueil qui nous enivre;
Du fond de ſon tombeau nous le verrons revivre.
Qu'on le chaſſe avec peine, il rentre ſans effort,
Triomphe dans les fers, & ſurvit à la mort.
Quel Alcide nouveau, quelle main agiſſante
Soumettra pour j'amais cette hydre renaiſſante?
Il faut, pour enchaîner ſes dragons abattus,
Un frein plus aſſuré que celui des vertus;
Et pour arracher l'homme à ſa miſere extrême,
Il faut, n'en doutons pas, le pouvoir de Dieu même.

SUR LA VOLUPTE'.

Il eſt une Vénus, non celle qu'Idalie
Vit allaiter l'Amour & nourrir la Folie;
Que Neptune admira, que couronna Pâris,
Et que ſous ſes berceaux adoroit Sybaris;
Mais celle qui remplit les airs, la terre & l'onde,
Phantôme du bonheur, & Déeſſe du monde,
Ses loix ſont nos penchans, ſes armes nos deſirs,
ſes biens l'illuſion, ſes chaînes les plaiſirs.
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change;
De nos goûts variés elle ſuit le mélange;

Paroît, en les guidant, ne pas les conſeiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.
Sous ſa main, qui répand le fiel & l'impoſture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien ſe défigure.
Elle imprime avec art ſur le front des vertus,
Ce dégoût, cet ennui qu'inſpire leur abus;
Tandis que dans les yeux de la fiere licence,
Elle offre tous les biens qu'aſſure l'innocence.
C'eſt elle qui dans l'or brille aux yeux de Créſus;
Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus;
Qui fait parler les bois, les près, la ſolitude;
Enchante ſur la ſcène, & ravit dans l'étude;
Qui fait chercher la paix au milieu des combats;
Qui peut même à la mort attacher des appas;
Qui, malgré les écueils de la mer mugiſſante,
Fait voler ſur les flots la voile obéiſſante.
Douce erreur, dont l'eſpoir nous trompe & nous nourrit,
Donne de l'ame au ſens, & du ſens à l'eſprit.
Belle, mais dangereuſe, aimable, mais frivole;
Telle eſt la Volupté, notre fatale idole:
Inviſible par-tout, & préſente en tous lieux,
Elle eſt tout ce qui charme & nos cœurs & nos yeux.

LES ROIS.

ODE.

TOI, qui vis tomber les colonnes
Des Etats les plus floriſans ;
Toi, qui vis briſer les Couronnes
Des Souverains les plus puiſſans ;
O Terre, ô féconde Cybelle,
Tu caches dans ton ſein fidelle
Les faſtes des ſiécles divers :
Ouvre à ma Muſe, qui t'appelle,
Les archives de l'Univers.

Montre-moi, ſous leurs pyramides,
Ces Rois dans la tombe ignorés ;
Ces Rois faſtueux & timides,
Jadis ſur le trône adorés :
Leur nom n'a duré qu'une aurore ;
En vain le marbre couvre encore
Les vains débris de leur cercueil :
Le temps à chaque inſtant dévore
Le monument de leur orgueil.

Tu vis ſortir de tes entrailles
Ces Héros tyrans des humains,

Dont le Dieu ſanglant des batailles
Armoit les ſacriléges mains.
Que les émules d'Alexandre
Bravent ſur des palais en cendre
Et la fortune & ſes revers :
Bientôt tu les verras deſcendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je ſçais qu'Achille, que Therſite
Etoient ſoumis au même ſort ;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les tènebres de la mort :
Mais l'Iſle infame de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan ;
Et la terre encore éplorée
Encenſe l'urne de Trajan.

Princes, dont la cendre repoſe
Au pied des plus riches autels,
Souvent, malgré l'apothéoſe,
Vous êtes l'horreur des mortels ;
En vain dans vos palais nourrie,
La folle & baſſe Flatterie
Chante vos hymnes en tout lieu :
Le temps détruit l'idolatrie,
Et briſe l'autel & le Dieu.

Rois, laiſſez aux peuples ſauvages

Le droit injuſte du plus fort :
La crainte arrache nos hommages ,
L'amour les obtient ſans effort.
Serrez moins le nœud qui nous lie ;
Notre orgueil à regret ſe plie
Au joug rigoureux du pouvoir :
L'amour plus noble multiplie
Nos ſoins , que borne le devoir.

Dans vos Serrails impénétrables ,
Sultans , eſclaves couronnés ,
Vous trainez des jours déplorables ,
Des jours de trouble environnés.
Pour rendre la terre féconde
Le Soleil ſort du ſein de l'onde ,
Et s'ouvre un chemin vers les cieux.
O Rois , rendez heureux le monde
En vous offrant à tous les yeux.

Voyez ſur les bords de la Seine
Ce Prince , l'amour des Français ;
La Victoire qui le ramene ,
Annonce à grands cris nos ſuccès :
Son peuple l'entoure & le preſſe ;
Le zèle ſe change en ivreſſe ;
On aime , on adore ſes loix :
Excès d'une juſte tendreſſe ,
Qui fait le bonheur des grands Rois.

Ne craignons pas que ſa mémoire
Se perde dans l'ombre du temps,
Ni que le grand jour de l'Hiſtoire
Terniſſe ſes faits éclatans :
Minerve le ſuit à la guerre,
Thémis gouverne ſon tonnerre ;
Il n'eſt armé que pour la paix,
Et ne veut enchaîner la terre
Que par le lien des bienfaits.

On dira : Quel Dieu favorable
Accorda LOUIS aux humains ?
Son amitié ferme & durable
Soutint le trône des Romains :
Dans ſon Tribunal deſpotique
Jamais la liberté publique
N'expira ſous l'autorité :
Les reſſorts de ſa politique
Furent les loix de l'équité.

Né ſur le trône, il fut ſenſible ;
Juge, il reſſentit la pitié ;
Souverain, il fut acceſſible ;
Monarque, il connut l'amitié.
Que ſa juſtice & ſon courage,
Que ſon nom béni d'âge en âge,
Des ſiécles percent le cahos :
Qu'il ſoit le modele du Sage :
Qu'il ſoit l'exemple des Héros.

Sans avoir le pinceau d'Appelle,
Disciple de la vérité,
J'ébauche le portrait fidelle
Que peindra la postérité.
Grand Roi, que la France applaudisse
Aux vers de ma Muse novice;
Il est pour eux un prix plus doux:
Vous pouvez, d'un regard propice,
Les rendre immortels comme vous.

A une Dame, sur la traduction du Traité de la Mort par Sherlock.

EGLE', votre funeste Livre
Renferme un froid poison, dont on ne peut guérir:
En nous apprenant à mourir,
Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre.
Hélas! nos tristes jours penchent vers leur couchant:
Pour apprendre à mourir est-il besoin d'un maître?
Que tout autre intérêt céde au plaisir touchant
De recueillir les fleurs que le présent fait naître.
L'amour est notre vie: oui, vivre c'est aimer;
C'est rendre un autre heureux, & c'est l'être soi-même.
Vous donc qui sçûtes m'enflammer,
Achevez mon bonheur, aimez-moi comme j'aime.

Mais

Mais ſi tous mes ſoupirs ne peuvent attendrir
Le cœur ſans qui je ne puis vivre,
Cruelle, prêtez-moi votre funeſte Livre;
Afin que j'apprenne à mourir.

Deſcription poétique du Matin.

LE feu des étoiles
Commence à pâlir;
La nuit dans ſes voiles
Court s'enſevelir;
L'ombre diminue,
Et comme une nue
S'éleve & s'enfuit:
Le jour la pourſuit;
Et par ſa préſence
Chaſſe le ſilence,
Enfant de la nuit.
L'amoureux Satyre,
Au malin ſourire,
Déja dans les bois
Conte ſon martyre;
Mais ſourde à ſa voix,
La Nymphe timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce Dieu hâlé

Regne la licence,
L'ardeur, les deſirs
Et l'intempérance,
Filles des plaiſirs.
Mais déja l'Aurore,
Du feu de ſes yeux
Embellit & dore
Les portes des cieux:
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit ſur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le Dieu du repos,
Couvert de pavots,
Remonte avec peine
Sur ſon char d'ébene.
Dans les airs portés
Les aimables ſonges,
Suivis des menſonges,
Sont à ſes côtés:
Près de lui voltige
L'amour, qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend ſage
Sans obſcurité,
Plus de badinage,
Plus de liberté.
Sur un lit de roſes
Fraîchement écloſes

Flore du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphire
A ſes pieds ſoupire,
Et le Dieu badin
Volant autour d'elle,
Du bout de ſon aile
Découvre ſon ſein.
L'abeille agiſſante,
Fidelle au travail,
De la fleur naiſſante
Enleve l'émail :
Tandis que moins ſage,
Le papillon vain
Parcourt en volage
La roſe & le thyn.
Tant que la fleurette,
Habile coquette,
Se cache à ſes yeux,
Amant langoureux
Près d'elle il s'arrête,
Et dans ſa conquête
Voit mille plaiſirs :
Mais ſi l'infidelle
La rend moins cruelle,
Adieu les ſoupirs ;
Plus de complaiſance.
Dans la jouiſſance

Il perd ſes deſirs
Avec ſa conſtance.
Tandis qu'à pas lents
Le Bouvier ruſtique
Traîne dans les champs
Sa charrue antique,
Au bord des ruiſſeaux
Où naît la fougere,
La jeune Bergere
Conduit ſes troupeaux.
Une clarté pure
Eclaire ces lieux,
Et dans ſa parure
La ſimple nature
Vient frapper nos yeux.
Philomele éveille
Par ſes doux concerts
Echo qui ſommeille
Au fond des déſerts :
En prenant ſa route
Au plus haut des cieux,
Phébus glorieux
Pouſſe ſous leur voûte
Son char radieux.

LE MONDE POE'TIQUE.

DEPUIS que je vous ai quitté,
Mon eſprit a peu conſulté
Et l'auſtere Thémis & la douce Uranie :
J'oublie également les loix & le génie,
Et je me meurs d'oiſiveté.
Un levain de ſtoicité
Méle à mon ſang tardif quelques humeurs chagrines ;
Et j'ai, comme Zénon, des vertus bien voiſines
De l'orgueil & de l'âpreté.
Figurez-vous d'abord l'ennui philoſophique,
Marchant les yeux diſtraits, & morne en ſon maintien,
Et ſon cortege magnifique
De grands raiſonnemens qui ne menent à rien ;
Ou qui ne ſont au plus que le vain ſpécifique
Des maux dont il nous entretient.
Joignez-y quelque peu de fougue poétique,
Mélangé de légéreté
Et de traits de férocité,
Qui me donnent en gros certain air prophétique
Dont aux temps fabuleux j'aurois bien profité.
De cet inutile aſſemblage

Universitäts BIBLIOTHECA

Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'Appollon.
Je ſuis un champ aride, une terre ſauvage,
Que d'une aîle brûlante a couvert l'aquilon.
Mon eſprit eſt tombé comme une fleur fanée;
Ma nudité s'étend ſur tout ce que je voi,
Et la nature autour de moi
Eſt une maſſe décharnée.
Nos côteaux, nos vallons ſont des objets muets,
Ou n'offrent à mes yeux que traces de miſere.
Je penſe, au fond de nos forêts,
Que le jour à regret m'éclaire.
L'univers porte encor les marques du cahos.
Pourquoi ces plantes diſperſées,
Sous l'aconit brûlant ces roſes oppreſſées,
Et l'ivraie étouffant ces utiles rameaux?
(a) . . . . . .
Ce globe, cette mer de matiere fluide,
Qui ſe voûtant en arc, forme notre horizon;
Qu'eſt-ce en effet qu'une priſon
Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol rapide,
Où la corruption ſeme un germe infecté,
Où par le temps qui fuit, qui conſume & qui mine,
Chaque être vers ſa fin eſt ſans ceſſe emporté,

(a) Il manque ici quelques Vers.

Et se nourrit de sa ruine ?
De désordre & de maux quelle variété !
Et combien différente étoit cette nature,
Dont la docte Uranie enseigne la structure
Au sommet du Parnasse où je fus allaité !
Je me rappelle encor l'instant où ma paupiere,
Par son souffle imprévu s'ouvrit à la lumiere.
C'étoit lorsque Vénus remonte vers les cieux
Pour quelqu'amant chéri venu dans ces bas lieux ;
Au moment que l'Aurore avec des doigts de rose
Sépare en souriant la nuit d'avec le jour,
Et que la terre qui repose,
Est des Dieux regardée avec des yeux d'amour.
Dans une assez vaste distance,
L'ombre & le jour traçoient deux zones dans les airs ;
L'Univers au milieu se levoit en silence,
Comme un vaisseau léger s'avance sur les mers ;
L'Orient au Soleil préparoit une voie
De perles, de rubis, des plus vives couleurs :
La, le ciel en s'ouvrant sembloit verser des pleurs
D'applaudissement & de joie,
Et les Zéphirs formoient les calices des fleurs
Avec des fils d'or & de soie.
Sous les arbres chargés de verdure & de fruits ;
Les oiseaux célébroient l'astre prêt à paroître,
Et les beautés du jour, & la fraîcheur des nuits,

Ou le changement de leur Etre.
La nuit même admiroit un ſpectacle ſi beau :
Ses Dieux, comme des chars, arrêtant leurs étoiles,
Oſoient de la lumiere attendre le flambeau,
Et regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.
Bientôt l'Occident plus ſerein,
Comme un gouffre profond les cacha dans ſon ſein,
Tandis que de longs flots de matiere argentée
Annoncerent Phébus ; & la terre agitée,
Malgré l'immenſe poids qui forme ſon appui,
D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie.
L'eſprit plein de ſon feu, je prêtois même encor
De la grandeur & de la vie
A tout l'éclat de ce tréſor.

Ce vuide où je me trouve étoit encore à naître.
L'Univers me parut comme un champ de plaiſirs ;
Tributaire de mes deſirs,
Et que je crus fécond, quand je m'en crus le maître.

Ami, qui l'êtes des neuf Sœurs,
Qui dans le goût conſtant que vous avez pour elles,
De mon génie éteint tirez des étincelles,
Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs,
Des inſpirations & des graces nouvelles ;
Excuſez les traits inégaux

Dont mon eſprit forma cette double peinture,
Libertin comme la Nature,
Et peut-être uniſſant aſſez mal-à-propos
La lyre avec les chalumeaux.
C'eſt dans vos entretiens variés & pleins d'ame
Que je crois reſpirer l'air du ſacré Vallon.
Delphes & la vapeur du Trépied d'Apollon
N'ont point cette vertu dont votre eſprit m'enflamme.
Auſſi lorſque l'hiver ſorti du fond du Nord,
Répandra dans nos champs l'image de la mort,
J'irai chercher la vie & la ſolide gloire,
Et découvrir chez vous par quels heureux ſentiers
Nos Auteurs parviendroient au Temple de Mémoire,
S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.

IMPROMPTU

A une Dame qui ſe plaignoit d'être âgée de quatre-vingts ans.

AVEC les qualités à tant d'eſprit unies,
Pouvez-vous regrétter, Doris, vos premiers jours ?
Vous êtes aujourd'hui la Reine des génies,
Et vous la fûtes des Amours.
Songez qu'il eſt bien peu d'hivers comme le vôtre ;
En vous laiſſant l'eſprit, qu'a-t'il pu dérober ?
Doris, c'eſt proprement paſſer d'un trône à l'autre ;
Appelle-t'on cela tomber ?

FRAGMENT
D'UNE EPITRE
A URANIE.

O charmante Uranie ! O mon premier amour !
C'eſt vous que mon cœur en atteſte ;
Ai-je jamais dans votre cour
Fait entendre une voix funeſte ?
Ai-je, le front couvert d'un maſque officieux,
Employé lâchement dans mes rimes coupables,
A la honte de mes ſemblables,
Un langage inventé pour la gloire des Dieux ?
Non, non, la douce Poéſie
Diſtribue en riant les rubis & les fleurs,
Les myrtes aux amans, les lauriers aux vainqueurs :
A la vertu qu'elle aime etroitement unie,
C'eſt à la couronner que s'occupent ſes mains ;
Et l'on en fait une furie,
Quand on la peint s'armant des poiſons de l'envie,
Pour faire la guerre aux humains.

RE'PONSE

A une Dame qui demandoit qu'on corrigeat ſes Vers.

PLUS l'eſprit a de liberté,
Plus ſa lumiere eſt vive & pure.
Le travail a ſouvent gâté
L'ouvrage heureux de la nature.
La négligence eſt la parure
Des graces & de la beauté.
Ce ruiſſeau, l'amour de Zéphire,
Qui du voile des cieux réfléchiſſoit l'azur,
Et de Flore autrefois embelliſſoit l'empire,
Captif dans un baſſin de marbre ou de porphire,
N'eſt plus ni ſi clair ni ſi pur.
Eſclave de l'art qui l'enchaîne,
Dans ſa priſon ſuperbe il ſerpente avec peine.
Libre autrefois, dans ſes longues erreurs,
Il embraſſoit, il arroſoit la plaine,
Et donnoit en fuyant la vie à mille fleurs.
Trop de culture épuiſe un champ fertile.
L'exactitude eſt inutile
Aux vers qu'enfante le loiſir :

L'ouvrage

L'ouvrage a toujours l'air facile ;
Quand le travail eſt un plaiſir.
Zirphé, laiſſons aux Dieux l'honneur d'être admirables ;
C'eſt aſſez pour nous d'être aimables.
L'art fut jadis moins inventé
Pour éclairer, pour parer la beauté,
Que pour rendre plus ſupportables
Les traits choquans de la difformité.
N'enchaînez point votre Muſe charmante :
Prenez, ſi vous manquez de feu,
Le flambeau du Dieu que je chante.
Oſez lui tout devoir, & faites-en l'aveu.
L'Amour, dont le nom épouvante,
S'il bleſſe encor, bleſſe bien peu :
Sa chaîne n'eſt plus ſi peſante ;
Et ſa victoire n'eſt qu'un jeu.
Qu'il vous guide dans la carriere ;
Qu'il ſoit votre Appollon, qu'il ſoit votre cenſeur.
Si j'étois l Amour précepteur,
Zirphé ſeroit mon écoliere.

L'AMOUR
ET
LES NYMPHES.
ODE ANACRE'ONTIQUE.

AUPRE'S d'une féconde ſource,
D'où coulent cent petits ruiſſeaux,
L'Amour fatigué de ſa courſe,
Dormoit ſur un lit de roſeaux.

Les Naïades ſans défiance,
S'avancent d'un pas concerté,
Et toutes, en un gran ſilence,
Admirent ſa jeune beauté.

Ma ſœur, que ſa bouche eſt vermeille!
Dit l'une, d'un ton indiſcret:
L'Amour, qui l'entend, ſe réveille,
Et ſe félicite en ſecret.

Il cache ſes deſſeins perfides
Sous un air engageant & doux:
Les Nymphes bientôt moins timides,

Le font aſſeoir ſur leurs genoux.

Eucharis, Naïs & Thémire
Couronnent ſa tête de fleurs.
L'Amour, d'un gracieux ſourire,
Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt, aux flammes cruelles
Qui brûlent la nuit & le jour,
Ces indiſcrettes Immortelles
Connurent le perfide Amour.

Ah! rendez-nous, Dieu de Cythere,
Diſent-elles, notre repos:
Pourquoi le troubler, téméraire?
Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourriſſez, plutôt ſans vous plaindre,
Répond l'Amour, mes tendres feux:
Je les allume quand je veux;
Mais je ne ſçaurois les éteindre.

L'AMOUR PAPILLON.

ODE ANACRE'ONTIQUE.

JUPITER outré de colere
D'être bleſſé par Cupidon,
D'un regard lancé ſur Cythere,
Changea ſon fils en Papillon.

D'abord, en ailes azurées
On vit diminuer ſes bras;
Ses dards, en des pattes dorées:
Il veut ſe plaindre, & ne peut pas.

L'arc à la main, ce Dieu perfide
Ne vole plus après les cœurs;
Mais, toujours le plaiſir pour guide,
Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin, touché de ſa diſgrace,
Jupin lui dit: conſolez-vous,
Amour, j'excuſe votre audace;
Ne méritez plus mon courroux.

Il change : ſes fleches cruelles
Reprennent leur premier état ;
Mais il conſerve encor des ailes ,
Pour marque de ſon attentat.

Depuis , l'Amour auſſi volage
Que le Papillon inconſtant,
En un inſtant brûle & s'engage ,
Et ſe dégage en un inſtant.

LES POETES
LYRIQUES.
ODE.

A-T'ON vu l'Aigle au vol rapide,
Quitter le vaſe champ de l'air,
Pour raſer d'une aile timide
Les bords arides de la mer?
Non, plus hardi dans ſa carriere,
Juſqu'au ſéjour de la lumiere
Il perce d'un vol aſſuré;
Et là, devenu plus tranquille,
Il ſoutient d'un œil immobile
Les feux dont il eſt entouré.

Ainſi les Poëtes célebres,
Ainſi les eſprits créateurs,
Laiſſent ramper dans les ténébres
Le peuple orgueilleux des Auteurs.
Ennemis des routes connues,
Ils volent au-deſſus des nues;
Ils s'ouvrent le palais des Dieux;
Auſſi promptes que la penſée,

Leurs Muſes, rivales d'Alcée,
Vont ſe repoſer dans les cieux.

Pindare, ce Peintre ſublime,
Marche ſans ordre & ſans deſſein;
Ce n'eſt pas l'eſprit qui l'anime,
C'eſt un Dieu caché dans ſon ſein.
Aux champs de Mars, ce fier Tyrtée,
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleſte ſejour.
Plus grand encor, le ſeul Horace
Réunit la force, la grace,
Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entends-je? Les fons de la lyre
Font taire les Ciſtres Gaulois;
La raiſon régle le délire,
Et l'enthouſiaſme a des lois.
J'apperçois le ſage Malherbe
Aſſis ſur le trône ſuperbe
De Stéſichore & de Linus.
Quinault, rempli de leur génie,
Accorde aux chants de Polymnie,
Le luth de la tendre Vénus.

Rouſſeau paroît: Thébes reſpire
Aux nouveaux accens d'Amphion:
Neptune, au fond de ſon empire,

Sémeut à la voix d'Arion.
David renaît : l'Olimpe s'ouvre ;
Dieu, ſur un trône, ſe découvre
Au peuple dont il eſt l'appui.
Que tout s'abaiſſe & ſe confonde,
Les cieux, les âges & le monde
S'évanouiſſent devant lui.

Du Maître immortel de la lyre
Tels ſont les ſublimes portraits :
Qu'il ſeroit grand, ſi la ſatyre
Avoit moins éguiſé ſes traits !
Si plus ſouvent la douce ivreſſe
Du fameux Vieillard de la Grece,
Déridoit ſon front ſérieux ;
Et ſi la main de la Nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ſes efforts laborieux.

Lamothe a peu ſenti la flamme
Dont brûloient ces Chantres divers ;
Les vains éclairs de l'Epigramme
Brillent trop ſouvent dans ſes Vers :
Plus Philoſophe que Poëte,
Il touche une lyre muette ;
La raiſon lui parle, il écrit :
On trouve en ſes ſtrophes ſenſées
Moins d'images que de penſées ;

Et moins de talent que d'eſprit.

Foible diſciple de Pindare,
Rival heureux d'Anacréon,
Le François chérit la guittare
Que Sapho montoit pour Phaon.
Souvent la charmante Dione
Répéte Thétis, Héſione,
Tancréde, Iſſé les Elémens,
Et le Dieu de la Poéſie
Chante l'hymne de Marthéſie
Et les amours des Ottomans.

Fille aimable de la Folie,
La Chanſon naquit parmi nous;
Souple & légere, elle ſe plie
Au ton des ſages & des foux.
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Erato.
Homere eſt moins lu que Chapelle;
Et, ſi nous admirons Appelle,
Nous aimons Teniere & Vatteau.

Heureux qui peut, comme Voltaire,
Chanter les Belles & les Dieux,
Voler de l'Olympe à Cythere,
De Paphos remonter aux cieux!
Né pour les Arts, il les éclaire;

Et, maître du talent de plaire,
Il régne ſur tous les eſprits :
L'oiſeau qui porte le tonnerre,
Vient ſe délaſſer ſur la terre
Avec les cignes de Cypris.

Ma Muſe a chanté les Orphées,
Ma plume a décrit leurs travaux.
Un Sage aſſis ſur leurs trophées,
Peut ſeul inſtruire leurs rivaux.
Eſprit brillant, vaſte génie,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du Berger.
C'eſt à lui d'ouvrir la barriere,
Et d'applanir une carriere
Dont l'éclat couvre le danger.

L'empire François & l'Europe,
Dans le tableau le plus touchant,
Offrent aux fils de Calliope
Un ſujet digne de leur chant.
La foudre gronde ſur nos têtes ;
Le bruit effrayant des tempêtes
Eclate long-temps dans les airs ;
La nuit étend ſes voiles ſombres ;
Mais le ſoleil vainqueur des ombres ;
Sort plus brillant du ſein des mers.

Je vais rappeller la mémoire

De ce fameux événement :
Puiſſe le flambeau de l'Hiſtoire
L'éclairer éternellement !
Quel être plus puiſſant m'inſpire ?
Où ſuis-je ? L'air que je reſpire
Devient plus ſerein & plus pur :
Ravi, ſur la voûte éthérée,
A travers le vaſte Empirée,
Je vole ſur un char d'azur.

Ciel ! l'éternelle intelligence,
Qui diſpoſe à ſon gré du ſort ;
Dieu, précédé de la vengeance,
Ouvre le temple de la mort :
Lieu ſombre, où la frayeur errante
Se traine à la lueur mourante
D'un pâle & lugubre flambeau.
La mort, qui jamais ne ſe laſſe,
Y trouve à chaque inſtant qui paſſe,
La porte affreuſe du tombeau.

Que l'homme l'implore ou la brave ;
Rien ne touche ſon cœur d'airain ;
Dieu parle, elle accourt en eſclave,
A la voix de ſon Souverain :
„ Vas, lui dit-il, punir la terre ;
„ Sois plus cruelle que la guerre ;
„ Pars, vole, obéis a mes loix,

„ Ravage, ébranle des empires,
„ Et de l'horreur que tu reſpires,
„ Vas remplir le palais des Rois.

„ Epargne les Princes iniques,
„ Vils inſtrumens de mon courroux;
„ Epargne les Rois tyranniques.....
„ Frappe le plus juſte de tous. „
Il dit, & la ſœur de la Parque
Cherche un pere dans le Monarque,
Un ſage dans le Conquérant:
A cet accord rare & ſublime,
La mort reconnoît ſa victime,
Déja LOUIS eſt expirant.

Arrête, implacable Furie,
Reſpecte des jours précieux:
La voix, les vœux de la patrie,
Peuvent encor monter aux cieux.
Vains ſoupirs! le péril redouble;
L'Europe attentive ſe trouble,
Le Bavarois eſt conſterné:
Des Temples les murs reſpectables,
Répétent les cris lamentables
Du peuple aux autels proſterné.

Prince, qui défendra le titre
Que brigue ton fier oppreſſeur?

L'europe

L'Europe n'aura plus d'arbitre,
Les Rois perdront leur défenſeur:
Les cieux ſont-ils impénétrables,
Et les plaintes des miſérables
S'égarent-elles dans les airs!
Non, non, leur voix eſt entendue:
La ſanté, du ciel deſcendue,
Rend un Héros à l'Univers.

Déja l'Alſace délivrée,
Change ſes cyprés en l'auriers;
Et la victoire raſſurée,
Vole au-devant de nos guerriers.
O douce Paix! vierge céleſte,
Après une guerre funeſte,
Sur nous vous régnerez encor:
Le temps des orages s'écoule,
Les plaiſirs deſcendent en foule,
Aſſis ſur des nuages d'or.

Tels ſont les ſujets mémorables
Que choiſiſſoit l'antiquité:
Dans ſes travaux toujours durables,
Elle inſtruit la poſtérité.
Imitons ſon exemple utile;
Enfans d'Horace & de Virgile,
Immortaliſons les vertus;
Et peignons le Roi le plus juſte,

Ami des beaux Arts, comme Auguſte,
Et bienfaiſant, comme Titus.

VERS

A MADAME

LA MARQUISE DE P****

ON avoit dit que l'enfant de Cythere,
Près du Lignon avoit perdu le jour;
Mais je l'ai vu dans le bois ſolitaire
Où va rêver la jeune POMPADOUR.
Il étoit ſeul: le flambeau qui l'éclaire
Ne brilloit plus; mais les prés d'alentour,
L'onde, les bois, tout annonçoit l'Amour.
Ce n'étoit point ce ſéducteur perfide,
Ce Dieu cruel encenſé par Ovide,
Dont le caprice enfante les deſirs,
Qui s'affoiblit & meurt dans les plaiſirs:
Mais cet Enfant que l'innocence guide,
Qui, ſûr de plaire, eſt modeſte & timide;
Toujours vainqueur & toujours déſarmé,
Toujours aimable, il eſt toujours aimé.
Tel on le vit ſous le bon Roi Saturne,

Tels dans ces lieux nous l'adorons encor.
Tendre & rêveur, sans être taciturne,
Il fait aimer les mœurs du siécle d'or.
Nous reverrons enfin cet heureux âge,
Où les penchans déterminoient le choix.
Déja les Dieux nous offrent, dans ces bois,
Des plaisirs purs & des jours sans nuage :
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits.
La pudeur seule obtiendra notre hommage ;
L'amour constant rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des Rois,
Et par la Beauté la plus sage.

MADRIGAL.

LA Maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le Dieu d'Amour est son portrait ;
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau,
La prend pour la Fille de l'onde :
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

LES PETITS TROUS.

CONTE.

AINSI qu'Hebé, la jeûne POMPADOUR,
A deux jolis trous ſur la joue;
Deux trous charmans où le plaiſir ſe joue,
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'Enfant ailé, ſous un rideau de gaze,
La vit dormir, & la prit pour Pſyché.
Qu'elle étoit belle! à l'inſtant il s'embraſe;
Sur ſes appas il demeure attaché.
Plus il la voit, plus ſon délire augmente:
Et pénétré d'une ſi douce erreur,
Il veut mourir ſur ſa bouche charmante;
Hureux encor de mourir ſon vainqueur!
Enchanté des roſes nouvelles,
D'un teint, dont l'éclat éblouit,
Il les touche du doigt, elles en ſont plus belles;
Chaque fleur ſous ſa main s'ouvre & s'épanouit.
POMPADOUR ſe réveille, & l'Amour en ſoupire;
Il perd tout ſon bonheur en perdant ſon délire:
L'empreinte de ſon doigt forma ce joli trou,
Séjour aimable du ſourire,
Dont le plus ſage ſeroit fou.

CHANSON.

LE connois-tu, ma chere Eléonore,
Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu ;
Ce foible enfant, qui le seroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un Dieu ?

C'est par ta voix qu'il étend son empire ;
Je ne le sens qu'en voyant tes appas.
Il est dans l'air que ta bouche respire,
Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît, connoîtra la tendresse ;
Qui voit tes yeux, en boira le poison.
Tu donnerois des sens à la sagesse,
Et des desirs à la froide raison.

LES QUATRE PARTIES *DU JOUR.*

JE chante le Palais des heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain & constant,
Le temps, d'une aile infatigable,
Parcourt ce Palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile,
L'Amour, en faveur des amans,
Annonce un jour pur & tranquille,
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette journée,
Les saisons offrent leurs couleurs;

Flore, de jaſmin couronnée,
Prépare une moiſſon de fleurs.
Beaux jours, naiſſez; & vous Délie;
Digne éleve d'Anacréon,
Liſez ces vers, que la folie
Fit pour amuſer la raiſon.

LE MATIN.

ARIANE ET BACCHUS.

DES nuits l'inégale couriere
S'éloigne & pâlit à nos yeux;
Chaque aſtre au bout de ſa carriere,
Semble ſe perdre dans les cieux.
Des bords habités par le More,
Déja les heures de retour,
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du Palais du jour.
Quelle fraicheur! l'air qu'on reſpire,
Eſt le ſouffle délicieux
De la volupté qui ſoupire
Au ſein du plus jeune des Dieux.
Déja la colombe amoureuſe

Vole du chêne ſur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuſe ;
Sans quitter le même rameau.
Triton ſur la mer applanie,
Promene ſa conque d'azur ;
Et la nature rajeunie,
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des Faunes qui ſe jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chaſtes Naïades dénouent
Leurs cheveux treſſés de roſeaux.
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de luſtre à la beauté !
L'embarras de paroître nue
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour ſe rallume ;
Le bruit renaît dans les hameaux ;
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des marteaux.
Le régne du travail commence :
Monté ſur le trône des airs,
Eclaire ton empire immenſe,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaiſirs à l'Univers.
Vengeur d'Ariane éplorée,
Vainqueur de l'Inde & des Titans ;
De ſa douleur immodérée

Calme les tranſports éclatans.
Qu'elle abandonne le rivage,
Oú tout lui retrace l'image
D'un amant qu'elle appelle en vain.
Plaiſirs cachés ſous cet ombrage,
Aimables enfans du matin,
Ris, enjoûmens, jeux, badinages;
Annoncez votre Souverain.
Theſée a laiſſé ſans défenſe
Un cœur qu'il bleſſa de ſes traits.
Dieu du vin, puniſſez l'offenſe,
Et conſolez, par vos bienfaits,
L'amour trahi par l'inconſtance.
Que le dépit d'intelligence
S'uniſſe aux plus tendres deſirs;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaiſirs.
Dieux! le ſuccès ſuit l'eſpèrance;
Aux yeux de ſon charmant vainqueur,
La jeune Ariane confuſe,
Eprouve une douce langueur.
Ingrat Théſée! elle t'accuſe
Du feu qui s'allume en ſon cœur:
Déja ſes yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus:
Des yeux en pleurs ont trop de charmes;
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de ſa foible maîtreſſe,

Bacchus enivré de tendreſſe,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le bleſſe.
Abandonnée au ſentiment,
L'amante, avec moins de foibleſſe,
Réſiſte encore à ſon amant.
Cette rigueur involontaire
Le conſume d'un nouveau feu;
L'effort qu'elle fait pour ſe taire,
Augmente le prix de l'aveu:
Elle voudroit briſer encore
Le trait dont ſon cœur eſt atteint;
Un baiſer du Dieu qu'elle adore,
Rougit l'albâtre de ſon teint.
C'eſt vainement qu'elle en murmure,
Son rouge a trahi ſes deſirs;
Rouge charmant, que la nature
Pétrit par la main des plaiſirs.
Quel triſte éleve de la Grece
Pourroit, en voyant ſa beauté,
Préférer les lis de Lucrece
Et les pâleurs de la ſageſſe,
Aux roſes de la volupté?
C'en eſt fait, les gazons renaiſſent;
Les fleurs s'élevent alentour;
Emules du Dieu de l'Amour,
Les Zéphirs en l'air ſe careſſent;

Et les nuages qui s'abaiſſent,
S'oppoſent aux rayons du jour.

LE MIDI.

ALPHE'E ET ARE THUSE.

CE grand Aſtre, dont la lumiere
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de ſa carriere,
Suſpendre ſon cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs
L'olymphe, la terre & les mers,
Remplis de ſa clarté féconde;
Et juſques au fond des enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui diſputoit l'Univers.
Toute la nature en ſilence
Attend que le Dieu de Délos,
De ſon char lumineux s'élance
Dans l'humide ſejour des flots.
Tandis que des Geants horribles,
Qu'un bras immortel enchaina,
Embraſent de leurs feux terribles

Les monts de Véſuve & d'Etna ;
Laſſés de leurs fardeaux énormes ,
Les Cyclopes à demi-nuds
Repoſent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'Inde & de la Tonne ,
Couronné de feuillages verds ,
Jouit des dons que les hivers
Offrent en tribut à l'automne.
Déja le Champagne glacé ,
Dans le verre éclate & bouillonne ,
Déja Silene terraſſé ,
Au Dieu des ſonges s'abandonne ;
Bacchus s'enivre , Amour l'ordonne ,
Et dans le vin qu'ils ont verſé ,
Bacchus voit tomber ſa couronne ,
Amour ſon flambeau renverſé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuſe fuit les chaleurs ;
Le doux ſommeil , au bruit de l'onde ,
Vole ſur un tapis de fleurs ;
La Nymphe combat & ſuccombe :
Déja ſes yeux moins animés
Languiſſent à demi fermés ;
Elle s'endort , ſon urne tombe ,
Plus de voile pour ſes appas ,
Tout eſt confondu par Morphée :
Volez Amour , volez Alphée ;

Et vous, ſommeil, ne fuyez pas.
Alphée approche, Alphée admire :
Quoi ! dit-il, ſeroit-je vainqueur ?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur ſoumis, un tendre cœur
Qu'elle mépriſe & qu'elle attire.
Elle dort : ô Dieux ! pardonnez
Au tranſport naiſſant qui m'anime ;
Cruels, ſi vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,
Ne puniſſez qu'après le crime ;
Servez mon ardeur, & tonnez.
Il dit : l'amour eſt ſon excuſe ;
Déja tous ſes flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuſe
Des feux dont ils ſont animés.
L'onde de la Nymphe rebelle
Réſiſte à leurs efforts heureux ;
En réſiſtant elle ſe mêle,
Et ſe précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante ;
En un inſtant, mais pour toujonrs ;
Les flots de l'amant, de l'amante
Vont prendre & ſuivre un même cours.
Aréthuſe ſommeille encore ;
Un Dieu caché ſous les roſeaux,
Du feu que la Naïade ignore,

Echauffe autour d'elle les eaux.
Elle s'éveille, elle soupire,
Mais sans colere & sans douleur :
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son cœur on desire ?

LE SOIR.

DIANE ET ENDIMION.

LE Dieu qui brûloit les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux :
Il fuit, & son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déja par sa voix avertis,
Ses courfiers vigoureux s'agitent,
Leurs crins se dressent, ils s'irritent ;
Et doublent leurs pas ralentis ;
Ils volent & se précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amaranthes,
Les Nymphes sortent des forêts ;
Un air plus doux, un vent plus frais
Raniment les roses mourantes ;

Et descendant du haut des monts,
Les Bergeres plus vigilantes,
Rassemblent leurs brebis bêlantes
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez, dans ce bassin rustique,
Un ruisseau fuir & bouillonner;
Admirez ce palmier antique,
Qui, né sur le bord aquatique,
Se courbe pour le couronner.
Oui, ces gaçons, cette onde pure,
Cette ombre qui succede au jour,
Cette fraîcheur & ce murmure,
Sont les piéges que la nature
Nous tend en faveur de l'amour.
Eloignez-vous, chaste Immortelle;
Fuyez l'aspect de ce beau lieu;
Sous ce palmier, un jeune Dieu
Ouvre les bras & vous appelle.
Que nos efforts sont impuissans,
Quand la nature nous inspire!
Le cœur emporté par les sens,
S'attache a l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du bassin:
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Ce voile étendu sur mon sein;
Il en reste un qu'Amour déchire,

Et l'Immortelle eſt dans le bain.
Endimon caché ſous l'ombre
Des myrtes, ſe met à l'entour,
Attend, dans leur retraite ſombre,
Le ſignal qu'a promis l'Amour.
Penché ſur le bain de Diane,
D'un œil curieux & profane
Il perce l'humide élément,
A travers l'onde diaphane;
Il voit, mais il voit, en amant,
Naître le doux ſaiſiſſement
Que la pudeur en vain condamne;
Quand on le doit au ſentiment.
Pourſuis dans l'onde la Déeſſe,
S'écrie Amour, que la tendreſſe
Change en plaiſirs tous ſes remords;
Ménage ſi bien ſa foibleſſe,
Qu'elle ſe livre à ſes tranſports,
Sans croire offenſer la ſageſſe.
Il dit: Endimion s'élance
Aux genoux de la Déité;
Surpriſe, elle fuit en ſilence
Le Dieu dont il eſt agité.
Arrêtez, dit-il, je vous aime;
Ce mot me rend digne de vous;
A ce mot, votre rang ſuprême
Doit ſe partager entre nous.
Je vous vois, je vois tous vos charmes;

Je les compte par mes desirs ;
Mes yeux se rempliſſent de larmes ;
Que leur font verſer les plaiſirs.
O doux momens ! je vous ai vue ,
Je touche à l'immortalité ;
Je vous revois , vous êtes nue ;
J'ai part à la divinité.
Arrêtez : Diane confuſe ,
En fuyant , tombe dans ſes bras ;
Il la retient , quel embarras !
La gloire veut qu'elle refuſe ;
Le tendre Amour ne le veut pas :
Laiſſe - moi , Berger , lui dit - elle ;
Tes tranſports me font trop ſouffrir ;
Es - tu content ? je ſuis mortelle ,
L'Amour me permet de mourir :
Preds mon char , conduis-le toi-même ;
Brille en ma place dans les airs ;
Amour , laiſſe - moi ce que j'aime ,
Je t'abandonne l'Univers.
Elle dit : les airs s'embellirent ,
Les bords des ruiſſeaux retentirent
Du frémiſſement des zéphirs ;
L'écho répéta les ſupirs ,
Et les Naïades applaudirent
Aux cris redoublés des plaiſirs.

LA NUIT.

LE'ANDRE ET HE'RO.

LES ombres, du haut des mantagnes,
Se répandent sur les côteaux :
On voit fumer dans les campagnes
Les toits rustiques des hameaux :
Sous la cabane solitaire
De Philémon & de Baucis,
Brûle une lampe héréditaire ;
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les Dieux sont assis.
Errant sur des tapis de mousse,
Le verd, qui réfléchit le jour,
Remplit d'une lumiere douce
Tous les arbustes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles ;
La nuit s'avance lentement,
Et l'obscurité de ses voiles
Brunit l'azur du firmament :
Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs ;
L'Amour dans les airs se balance

Sur l'aile humide des zéphirs:
O toi ! ſi long-temps redoutée ;
Déeſſe paiſible des airs,
O Lune ! embellis l'Univers ;
Et de ta lumiere argentée
Blanchis la ſurface des mers.
L'Amour implore ta puiſſance :
Triſte victime de l'abſence,
Léandre aimé ſans être heureux ;
Frémit de la barriere immenſe
Que Neptune oppoſe à ſes vœux.
Mais que la fortune trahiſſe
L'indigne amant qui réfléchit ;
Sans connoître le précipice,
Léandre y vole & le franchit.
En vain ſur les plaines humides
Il touche, en étendant les bras ;
Le ſein des jeunes Néréides,
Et s'égare ſur leurs appas :
En vain cent beautés ingénues
S'élevent au milieu des flots ;
Toujours moins homme que héros ;
Il fuit les belles éperdues,
Qui, par leur molleſſe étendues,
Chantent les hymnes de Paphos.
La jeune Doris plus preſſante,
Et plus ſenſible à ſes refus,
Lui tend, d'une main careſſante ;

Un piége inventé par Vénus.
Cent fois la Naïade échappée
S'attache à ſon ſein embraſé :
S'il plonge, il baiſe une nappée :
S'il ſe renverſe, il eſt baiſé.
Efforts dangereux d'une belle,
L'Amour peut vous rendre impuiſſans ;
Et le cœur d'un amant fidele
Echappe au preſtige des ſens.
Léandre a vaincu la nature ;
Un Dieu l'eclaire & le conduit
Aux portes d'une tour obſcure,
Où la volupté l'introduit.
Héro ſur un tapis ſommeille,
Un ſonge aſſis ſur ſes genoux ;
L'inſtinct de l'amour la réveille :
O mon cher Léandre ! eſt-ce vous ?
Quoi, tant d'écueils ! Sa voix expire ;
Et le ſilence le plus doux
Donne le ſignal au délire :
Ce Dieu leve un voile jaloux ;
Et de la pudeur qui ſoupire,
Excite & calme le courroux.
Héro, du vainqueur qui la preſſe,
Irrite les tendres efforts ;
En réſiſtant à ſon ivreſſe,
Elle en augmente les tranſports.
Sévere, & même un peu farouche,

Quand elle refuſe un baiſer,
Son ame vole ſur ſa bouche,
Honteuſe de le refuſer.
Léandre brûle, Héro deſire;
La volupté qui les inſpire
Brille tour-à-tour dans leurs yeux:
Mais quel bonheur & quel martyre!
Et quel tourment délicieux!
Tourment envié par les Dieux.
Héro l'éprouve, Héro pâmée,
Leve au ciel des yeux languiſſans;
Un cri de ſa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les Amours répondent,
La Lune jalouſe pâlit;
Le jour renaît, l'air s'embellit;
Et tous les plaiſirs ſe confondent.
Qu'ainſi puiſſe couler toujours
L'été rapide de nos jours!
Rions des préceptes ſauvages
Et de nos cenſeurs rigoureux;
Nous ſerons toujours aſſez ſages,
Si nous ſommes ſouvent heureux.

LES
QUATRE SAISONS,
POEME.

LE PRINTEMS.

CHANT PREMIER.

J'Ai chanté les heures du Jour :
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'Année.
Flore, que ta main fortunée
Préſente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scythie,
Vertumne, vainqueur des hivers,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfans d'Orithie.

En vain leurs affreux ſifflemens
Nous déclarent encor la guerre ;
En vain, dans leurs ſoulevemens,
Ils ébranlent les fondemens
De la priſon qui les reſſerre ;
Le Printems a ſauvé la terre
De leurs cruels emportemens.

Le Fils d'Eole & de l'Aurore,
Zéphir enfin eſt de retour ;
Ses tranſports ont réveillé Flore,
Et les fleurs qui n'oſoient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour ;
La nuit céde au jour ſon empire ;
L'hiver s'enfuit au fond du nord,
Et la nature qui reſpire,
Sort des ténèbres de la mort :
Immobile au centre du monde,
Le Soleil que nous revoyons,
Orne ſa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déja des lacs les plus profonds,
Ses feux ont fondu la ſurface :
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige & de glace
Qui fertiliſent les vallons ;
Les rochers découvrent leur crime,
Dodône leve un front ſublime

Que respectent les aquillons ;
Et de l'hiver tendre victime,
Cérès, du sein de nos sillons,
Sourit au Dieu qui la ranime.

Dans sa cabane confiné,
Le Berger, au pied des montagnes ;
Célebre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes :
Tout renaît, tout brille à ses yeux ;
Les arbres se courbent en voûte ;
L'onde plus pure dans sa route
Réfléchit l'image des cieux.
Content, il se leve, il s'écrie ;
Et tandis que la Bergerie
Se réveille & s'ouvre à sa voix,
Le troupeau marchant sous ses loix
Bondit déja dans la prairie.

Arbres dépouillés si long-temps,
Couronnez vos têtes naissantes,
Et de vos fleurs éblouissantes
Parez le trône du Printems.
Elevez vos pampres superbes
Sur le faite de ces ormeaux :
Vignes étendez vos rameaux,
Jasmins sortez du sein des herbes ;
Montez, ombragez ces berceaux ;
Et vous aimables arbrisseaux,

Lilas croissez, tombez en gerbes ;
Ornez ces portiques nouveaux.
Que l'air se parfume & s'épure ;
Que l'onde jailliſſe & murmure ;
Que rien ne trouble un si beau jour :
Que les bois, les fleurs, la verdure
Fassent de toute la nature
Un temple digne de l'Amour.
Sur un nuage de rosée
Vénus descend du haut des Cieux ;
Et la terre fertilisée
S'enivre du nectar des Dieux.
Au retour de cette immortelle,
Tout germe, s'enflamme & s'unit ;
De l'Univers qui rajeunit,
L'hymen heureux se renouvelle.
L'air s'embrase de nouveaux feux ;
Les bois confondent leurs feuillages ;
Les mers embrassent leurs rivages,
Et le Soleil plus lumineux
Se joue à travers les nuages.
O Vénus ! qui peut résister
A la douceur de ton empire ?
O Vénus ! qui peut éviter
Le piége où ta voix nous attire ?
Au sein des rochers les plus durs
Ta chaleur active & puissante,

Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour, par des routes certaines,
Pénétre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps;
Il fend les airs, nage dans l'onde,
Et la terre, qu'il rend féconde,
Dans ses bras aime à respirer;
Ce Dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

Sortez, indolens Sybarites,
Du cercle étroit de vos plaisirs;
Osez étendre les limites
Où se renferment vos desirs;
Abandonnez les faux spectacles
Qu'admirent la Ville & la Cour,
Pour jouir en paix des miracles
De la Nature & de l'Amour.
Venez sous nos berceaux rustiques,
Délasser vos cœurs languissans,
Des voluptés périodiques
Dont le retour glace vos sens.
Renaissez avec la nature,
Et dans ses dons multipliés
Goûtez sans trouble & sans mesure,
Des plaisirs purs & variés.

L'oiſeau qu'une ſuperbe cage
Captivoit ſous un toit doré,
A ſupporté ſon eſclavage
Tant que les frimats ont duré ;
Mais après leur régne funeſte,
Le Bélier propïce aux amours,
Vient d'ouvrir l'empire céleſte
A la Déeſſe des beaux jours.
L'oiſeau captif qui voit renaître
Les fleurs du jardin de ſon maître,
Qui, ſous des myrtes amoureux,
Entend la muſique champêtre
Des autres oiſeaux plus heureux ;
Reſſerré dans un palais vaſte,
Brûle de traverſer les airs,
Et regrette, au milieu du faſte,
L'ombre des bois & des déſerts.
Ces beaux vaſes de porcelaine
Sont-ils remplis de la même eau,
Dont il boiroit dans ce ruiſſeau
Qui fait fleurir toute la plaine ?
L'aiguillon de la liberté,
L'aſpect riant de la campagne,
L'Amour enfin qui l'a flatté
De lui donner une compagne :
Tout l'irrite contre ſes fers ;
Tout le détrompe & le détache
Des faux biens qui lui ſont offerts :

Sa priſon s'ouvre, il s'en arrache;
L'Amour le rend à l'Univers.

Le lac, le vernis, la dorure,
Ont aſſez ébloui mes yeux;
J'aime mieux la ſimple parure
De ce côteau délicieux.
Mon Louvre eſt ſous ces belles tonnes,
Un bois eſt le temple oú j'écris;
Des arbres en ſont les colonnes,
Et des feuillages les lambris.
Les Arts, ces eſclaves ſerviles
De nos deſirs efféminés,
Tranſportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux, qu'un vain charme faſcine,
Sont plus ſurpris que ſatisfaits;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la nature a faits.
Pourquoi, dans nos maiſons champêtres,
Empriſonner ces clairs ruiſſeaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A ſubir le joug des berceaux?
Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatans:
Pourquoi contraindre la nature?
Laiſſons reſpirer le Printems.
Quelle étonnante barbarie
D'aſſervir la variété

Au cordeau de la ſymétrie ?
De polir la ruſticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la ſimplicité
De cette riante prairie ?
Le plaiſir, qui change & varie,
Adore la diverſité.

O toi ! Commentateur ſuprême,
Qui définis la volupté,
Qui fais du plaiſir un ſyſtême,
Et de l'amour un froid traité :
Calculateur infatigable,
Dont la méthode inſuportable
Deſſéche en nous le ſentiment,
Laiſſe repoſer un moment
Ton ſyllogiſme inattaquable,
Et ton invincible argument ;
Un inſtant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raiſonnement.

Vénus & Flore nous rappellent,
Gardons la raiſon pour l'hiver ;
Reſpirons le baume de l'air,
Et que nos ſens ſe renouvellent.

Voyons ces taureaux mugiſſans
Pourſuivre Io dans les prairies ;
Voyons ces troupeaux bondiſſans

Donner, par leurs jeux innocens,
Aux bergeres des rêveries,
Aux bergers des desirs pressans.

Ocyroë, dans les campagnes,
Enflamme, par ses fiers regards,
Le coursier, amant des hazards;
Elle l'enleve à ses compagnes,
Et s'élançant, les crins épars,
Tous deux, au sommet des montagnes,
Offrent leur hymen au Dieu Mars.
Plus loin, dans ces forêts sauvages,
Les lions rugissent d'amour,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer alentour;
Le fier dragon & le reptile,
L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révére Memphis;
Le dromadaire des Sophis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétis,
Tous forment des nœuds assortis,
Et l'Amour préside à leurs nôces.
Régnez sur les flots applanis,
Alcyons, déployez vos ailes;
Les vents respecteront vos nids;
Et les flots vous seront fideles.

Vous qui, dans l'humide séjour,
Cachez vos brillans coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour;
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles soient les gages
Que l'Hymen présente à l'Amour.
Déja, sous l'épine fleurie,
Philomele exerce sa voix;
Progné voltige autour des toits;
L'oiseau de Vénus se marie,
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le castor, amant des rivages,
Trace le plan de sa maison;
Les abeilles, encor plus sages,
Dans le creux des rochers sauvages
Elevent l'utile cloison
Qui sépare leurs héritages.
Le vermisseau, sous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'insecte
Etonnent la fiere raison.
Le monde à nos yeux va renaître;
Et tous les êtres dans ce jour,
En rendant hommage à l'Amour,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers élémens,
Inſectes, à qui la nature
Accorda ſi peu de momens:
Vengez-vous d'une loi ſi dure;
Naiſſez, vivez, mourez amans.
Qu'importe, au bout de la carriére,
Qu'un ſeul inſtant délicieux
Ait rempli votre vie entiere,
Si le plaiſir qui fait les Dieux,
Vous anima dans la pouſſiere?

Hermaphrodites fortunés,
Pour vous l'amour ſans jalouſie,
Suit les loix que vous lui donnez;
Aimez à votre fantaiſie;
Quittez cent fois & reprenez
Les deux rôles de Thiréſie.

Image d'un jeune arbriſſeau,
Inconcevable vermiſſeau,
Soyez à jamais un problême;
Tout entier dans chaque rameau,
Renaiſſez ſemblable & nouveau;
Et par une faveur ſuprême,
Trompez la mort ſous le ciſeau
Qui vous ſépare de vous-même.

O! que l'homme ſi dédaigneux,
Lui qui foule d'un pied ſuperbe

Les insectes cachés sous l'herbe,
Perdroit de son faste orgueilleux,
S'il sçavoit, quand il les écrase,
Que moins gênés dans leurs desirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embrase,
Sont toujours neufs pour les plaisirs.

Telles sont les vives images
Que le Printems offre à nos yeux;
Les Saisons ressemblent aux âges
Dans leurs rapports mystérieux:
La main invisible des Dieux
Cache des conseils pour les sages.
Le Printems, couronné de fleurs,
Pare l'Amour qui le caresse;
L'Eté mûrit par ses chaleurs
Les dons brillans de la jeunesse;
L'Autonne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore;
L'Hiver à l'instant les dévore;
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès & de Flore.
Ainsi l'on peut toujours saisir
Les momens heureux qui s'envolent;
Fuyons les dangers du loisir;
Le travail ajoute au plaisir,
Et l'un & l'autre nous consolent.
Aujourd'hui les fleurs des buissons

Parfument le ſein des bergeres ;
Avec des fleurs & des chanſons
Achetons leurs faveurs légeres.
L'E'té s'approche, jouiſſons :
Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux
Les aquilons ſéditieux
Soufloient du fond de la Norvvege,
N'aſſiegent plus l'aſtre des Cieux.
Le Soleil pénétre la terre,
Et pompe juſques dans ſes flancs
Les eſprits, les germes brillans
Dont va ſe former le tonnerre.
Déja l'étoile de Vénus
Annonce les belles ſoirées ;
Déja les Faunes revenus
Cherchent les Nymphes égarées.
Zéphire, d'un ſouffle épuré,
Ride la ſurface de l'onde ;
La Nuit, de ſon trône azuré,
Répand ſes pavots ſur le monde ;
Et ſon char, d'Amours entouré,
Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de Maï,
Le Silphe amoureux des mortelles,
Vient chercher, parmi les plus belles,
Un cœur qui n'ait jamais aimé.

Aidé de ſes ailes légeres
Il deſcend, inviſible aux yeux,
Sur ces étoiles paſſageres
Qu'on voit tomber du haut des Cieux;
Roi des peuples élémentaires,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires,
Où l'ignorance & la fierté
Captivent, ſous des loix auſteres,
Et la jeuneſſe & la beauté.
Le ſcrupule & l'inquiétude,
Enfans craintifs des paſſions,
La peur & ſes illuſions
Veillent dans cette ſolitude.
L'amoureux habitant des airs,
Indigné contre la clôture,
Voltige & perce la ſerrure;
Sans bruit les rideaux ſont ouverts.
Un enfant aimable & pervers
Enleve aux Grâces leur ceinture;
Pudeur, jeuneſſe, amour, nature,
Tous vos ſecrets ſont découverts.
Déja d'une beauté naiſſante
Le Silphe interroge le cœur,
Sa main timide & careſſante
Cherche les traces d'un vainqueur:
L'épreuve eſt douce & dangereuſe:

Si la Belle a connu l'amour,
Il l'abandonne ſans retour
Au hazard d'être malheureuſe ;
Mais ſi le cœur qu'il a ſondé,
A toujours ſagement gardé
Le foible ſceau de l'innocence,

Alors le Génie amoureux
Exerce toute ſa puiſſance
Sur un cœur digne de ſes feux.
De la beauté qu'il a jugée,
Il devient l'inviſible époux ;
Dans les bras du ſommeil plongée,
Elle va, ſans être outragée,
Jouir des plaiſirs les plus doux.
Un eſſain fortuné de ſonges
Sert les vœux du Silphe enchanté ;
Les charmes de la vérité
Percent à travers leurs menſonges.

Bientôt ſur un trône argenté,
Le Prince aimable des Genies
Tranſporte la jeune beauté
Dans les régions infinies
De ſon empire illimité.
Emue, inquiéte & charmée,
Elle jouit rapidement
Du plaiſir d'avoir un amant,

Et du bonheur d'en être aimée.
L'Amour, par un charme flatteur;
Soutient dans les airs son courage,
Elle ose admirer la hauteur
Des vastes cieux qu'elle envisage;
Les graces de son conducteur
Cachent le danger du voyage:
Son œil, avec sécurité,
Du Zodiaque redouté,
Contemple les signes funestes;
Sa main, avec témérité,
Mesure les cercles célestes.
Ces grands objets la touchent peu:
L'air, au mépris des Zoroastres,
N'est pour elle qu'un voile bleu:
Rien ne la frappe dans les astres;
Sur la terre elle a vu du feu.
Déja son oreille murmure
Contre les célestes accords;
Une voix secrete l'assure
Qu'il faut chercher dans la nature
Ses plaisirs plus que ses ressorts.
Un gazon frais, une fontaine,
Un arbre qui cache le jour,
Tel est l'asyle que l'Amour
Préfere à la céleste plaine.
A peine a-t'elle desiré,

Que le char brillant qui la mene,
S'arrête ſous l'ombre incertaine
D'un bois par un fleuve entouré,
A l'inſtant les buiſſons fleuriſſent,
La vigne embraſſe les ormeaux;
Les palmiers amoureux s'uniſſent;
L'air eſt peuplé de mille oiſeaux.
C'en eſt fait, la jeune Silphide
S'enivre du bonheur des Dieux;
Mais le ſoleil brille à ſes yeux;
Le ſonge fuit d'un vol rapide,
Et le Silphe remonte aux cieux.

L'ETE'.

CHANT SECOND.

SOLEIL, c'est aujourd'hui ta fête ;
L'E'té, chargé de blonds épis,
Etale ses riches habits,
Et fait rayonner sur sa tête
L'or, les saphirs & les rubis.
Leve-toi, répands la lumiere ;
Brille, triomphe à tous les yeux ;
Poursuis la nuit dans sa carriere,
Et chasse du trône des cieux
Sa pâle & tremblante couriere.
Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages ;
Déja les disciples des Mages
Chantent le retour de l'E'té.
Abattu, triste & solitaire,
Dans les jardins qu'il embellit ;
Le Printems soupire & pâlit,
En voyant l'éclat de son frere.

Clytie, ouvrez vos feuilles d'or
L'amant dont vous pleurez l'absence,
Vient ranimer, par sa présence,
Les feux dont vous brûlez encor.
Malheureux sang de Montézume,
Filles du Soleil, accourez,
C'est pour vous que son feu s'allume;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre ame orgueilleuse respire
Devant le Roi du firmament;
Sa gloire, que la terre admire,
Vous console pour un moment
De la chûte de votre empire:
Il paroît, l'Olympe rougit,
Le front des montagnes se dore;
Le lion céleste rugit,
En voyant l'astre qu'il adore:
Il paroît; ses rayons épars
Couvrent la face des campagnes;
Le premier feu de ses regards,
Attire au plus haut des montagnes
La froide vapeur des brouillards.
A l'instant la terre embrasée,
Par son éclat vif & charmant,
Donne le feu du diamant
A chaque goutte de rosée.

Fidelle amante du Soleil,
De fleurs, de perles couronnée,
La nature ſort du ſommeil,
Comme une épouſe fortunée,
Dont l'amour hâte le réveil.
Vers l'aſtre bienfaiſant du monde
Elle étend ſes bras amoureux;
Il brille, & l'ardeur de ſes feux
La rend plus belle & plus féconde.
Tandis qu'au ſommet d'une tour
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ſes plumes nouvelles,
L'oiſeau de la mere d'Amour
Epure l'argent de ſes ailes.
Tout brûle des feux de l'E'té;
Le froid ſerpent caché ſous l'herbe,
S'éveille, & dreſſe avec fierté
La crête de ſon front ſuperbe;
Son corps, en replis ondoyans,
Roule, circule, s'entrelaſſe;
Ses yeux pleins d'ardeur & d'audace,
S'arment de regards foudroyans:
Bientôt levant ſa tête altiere
Vers l'aſtre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la pouſſiere,
Et fait briller à la lumiere
Son aiguillon envenimé.

Foibles mortels, que le jour bleſſe
Eveillez-vous, ouvrez les yeux;
Le Soleil, embraſant les cieux,
S'indigne de votre molleſſe.

Que devient l'homme quand il dort?
Emporté ſur l'aile des ſonges,
Il vole au pays des menſonges,
Il touche aux rives de la mort.
Enviſagez ce globe immenſe,
Image des Dieux qui l'ont fait;
La flamme nourrit ſa ſubſtance,
Ses feux répandent l'abondance,
Chaque rayon eſt un bienfait.
Au ſein des plus profonds abymes,
Il enfante ces purs métaux,
Triſtes auteurs de tous les maux,
Peres féconds de tous les crimes;
Mais qui, ſagement répandus
Sur les beſoins de la patrie,
Forment les liens étendus
Du commerce & de l'induſtrie,
Satisfont à tous les deſirs;
Et tels que des ſources fécondes,
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire & les plaiſirs.
O Soleil! ame univerſelle,

Toi, dont les regards amoureux
Eclairent ces aſtres nombreux
Dont l'azur des cieux étincelle ;
O toi ! qui ſuſpends dans les airs
Ces torrens, ces mers vagabondes,
Qui, par mille canaux divers,
Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'Univers ;
De l'Eté, qui vient de renaître,
Mûris les fertiles moiſſons,
Et reçois les foibles chanſons
Que t'offre ma Muſe champêtre.
Déja de tes rayons puiſſans
Les campagnes ſont pénétrées ;
Eole, des bleds jauniſſans,
Agite les ondes dorées.

O Cérès ! preſſe ton retour :
Sur nos plaines le Dieu du jour
Répand les chaleurs & la vie.
Proſerpine a quitté la cour
Du ſombre époux qui l'a ravie :
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme & la cendre,
A tes yeux charmés va deſcendre
Du ſommet brillant de l'Etna.
Elle paroît ; ton cœur palpite ;
Tes pas volent devant ſes pas :

Quand tu l'appelles dans tes bras ;
L'amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes :
Trop court, mais trop heureux moment
Où le plaisir verse des larmes !
Pour un cœur noble & généreux,
Qu'il est doux, en quittant Cerbere ;
De retrouver le monde heureux
Par les seuls bienfaits de sa mere !
Belle Proserpine, à tes yeux,
Déja la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux :
Ici les gerbes disperſées
Couvrent la face des guérets ;
Plus loin, leurs meules entassées
Elévent un trône à Cérés.
Sur l'arbre fécond de Pyrame,
Le ver-à-soie ourdit sa trame,
Qui pare les Dieux & les Rois :
Les fraises parfument les bois,
L'épine enfante la groseille,
Mille fruits naissent à la fois ;
Et prête à remplir la corbeille,
La Nymphe hesite sur le choix.
Par-tout l'abondance circule ;
L'homme n'est heureux que l'Eté :

L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule
Qui fait frémir la volupté.
Dans un sallon pavé de marbre
Respire-t'on un air plus frais,
Qu'à l'hombre incertaine d'un arbre
Cher aux Déésses des forêts?
La Driade, en robe légere,
Brave, sous un chapeau de fleurs,
L'aiguillon ardent des chaleurs;
Et Pallas, coéffée en bergere,
Pour égayer les moissonneurs,
Danse à midi sur la fougere.
Le travail, joint à la gaîté,
Souffre & surmonte toutes choses:
La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide chasseur,
Qui sur cette côte brûlante,
A l'Aide d'un chien précurseur,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie & d'espoir animé,
Il prend, il arme son tonnerre:
L'oiseau part, un trait enflammé
Le fait retomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines:
Le plaisir, la gloire & l'espoir

Font supporter toutes les peines.
Mais déja, plus vif & plus clair,
Le Soleil dévore & consume
La rosée éparse dans l'air ;
Et le feu du ciel qui s'allume,
Etincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux ;
Et dans leurs lits, plus resserrées,
Les Nymphes refusent leurs eaux
A nos compagnes altérées.

Plaignons l'avide voyageur,
Qui, dans les sables de l'Afrique,
Egaré sous un ciel vengeur,
S'expose aux fureurs du Tropique.
La terre rougit sous ses pieds,
Des torrens de feu se répandent ;
Et par le Soleil foudroyés,
Les monts & les rochers se fendent.
Les arbres à demi couchés,
Sans fruits, sans séve & sans verdure,
Couvrent de leurs bras desséchés
Le sein brûlant de la nature.
Quel sort ! quels horribles momens !
Il entend les rugissemens
Des lions que la soif dévore ;
Immobile d'accablement,

Il cherche en vain du firmament
Le ſecours que la terre implore :
Aſſis ſur un ſable enflammé,
A la rigueur d'un ciel barbare,
Il reproche à ſon cœur avare
Les maux dont il eſt conſumé.
Pour nous, que le Soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux;
Laiſſons voyager l'avarice;
Sur le gazon repoſons-nous,
Tandis que l'ardente Ecreviſſe
Embraſſe le ciel en courroux.
Ainſi qu'à la céleſte troupe,
Pendant le régne des chaleurs,
Hébé nous verſe à pleine coupe
Le jus des fruits, l'eſprit des fleurs.
La neige, avec art préparée,
Eguiſe nos ſens émouſſés;
On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.
Vénus ſe permet en Eté
Une modeſte nudité.
Dans une alcove parfumée,
Impénétrable au Dieu du jour,
La pudeur, ſans être alarmée,
Dort ſur les genoux de l'Amour.
Un doux loiſir eſt néceſſaire;
L'eſprit, de ſoins débarraſſé,

On paſſe le jour ſans rien faire ;
Un tel jour eſt bientôt paſſé.
Du midi l'ardeur violente
N'eſt pas un ſupplice pour nous :
Si la chaleur eſt accablante ,
Tous les remedes en ſont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir ſur les monts voiſins :
Junon vient déclarer la guerre
Au Dieu protecteur des raiſins.
Les portes du ciel s'obſcurciſſent ,
L'air ſiffle , les antres mugiſſent ;
Mais bientôt les vents ſont calmés ;
Et les tempêtes diſſipées ,
Sur les montagnes eſcarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris, ſur un trône de nues ,
Fait briller ſon arc lumineux ;
Déja les Nymphes revenues ,
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déja , preſſé par ſa rivale ,
Le Roi des aſtres moins ardent ,
Se précipite à l'occident
Sur un char de nacre & d'opale.
L'extrêmité de ſes rayons
Eclaire au loin la mer profonde ;
Et tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde ;

Armé

Armé de feux étincelans,
Il ouvre à ſes courſiers brûlans
Les barrieres de l'autre monde.
O qu'il eſt doux de reſpirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent, qui du fond des fontaines
S'échappe, & n'oſant murmurer,
Vole ſur l'aile du myſtere!
Amour, il eſt temps de régner;
Vénus ſe promene à Cythere,
Et les Grâces vont ſe baigner.

Au fond d'un boſquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'oſe approcher,
La fontaine d'Acidalie
Se filtre à travers un rocher;
Et ſuivant une pente douce,
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit, en murmurant,
Un baſſin revêtu de mouſſe.
Les arbres courbés alentour,
La dérobent à l'œil du jour;
Un buiſſon fleuri l'environne,
La tubéreuſe & l'anémone
Entourent ſes bords ſéduiſans;
Et l'oranger qui la couronne
Eſt parſemé de vers luiſans.
Que Plutus, d'une main fantaſque,

Orne les bains de Danaé ;
Thalie, Euphroſine, Aglaé,
N'aiment que les beautés ſans maſque ;
Le luxe expire ſous leurs pas.
Sœurs aimables de la nature,
Elles ſe baignent dans ſes bras ;
L'onde, en careſſant leurs appas,
Devient plus brillante & plus pure.
Plongé dans ce riant baſſin,
L'amour pourſuit les immortelles,
Et frappant l'onde de ſes ailes,
Il la fait jaillir ſur leur ſein.
Une douce & molle roſée
Remplit le calice des fleurs ;
La nuit, du tréſor de ſes pleurs,
Rafraîchit la terre embraſée.
On voit ſur la plaine des mers
Danſer les Nymphes vagabondes ;
Le parfum de leurs treſſes blondes
Se mêle à la fraicheur des airs ;
Mais bientôt le feu des éclairs
Reſplendit au loin ſur les ondes,
L'Olympe, ſans être irrité,
Offre l'appareil d'un orage ;
Et par cette effrayante image,
Il augmente ſa majeſté.
Brûlante des feux de l'Eté,
Brûlante de feux du bel âge,

La jeuneſſe, loin du rivage,
S'élance & pourſuit la beauté.
Enflammez, charmantes baigneuſes,
La cour du frere de Pluton;
Tombez, Naïades dédaigneuſes,
Dans les bras nerveux de Triton.
O nuit! que vous voyez de charmes!
Fleuves, que vous êtes heureux!
L'Amour, dans vos flots amoureux,
Trempe la pointe de ſes armes.
En vain, dans les bois d'alentour,
Les amans cherchent les fontaines;
Le feu qui conſume leurs veines
S'accroit dans l'humide ſéjour:
Le bain ne guérit point leurs peines;
L'Amour ſeul peut calmer l'amour.

Jadis, près des bords du Boſphore,
Dans les jardins du vieux Selim,
Un ruiſſeau murmuroit encore
Les amours du jeune Zulim.
Les bains du tyran de l'Aſie
Touchoient au bord de ce ruiſſeau;
En Eté, la belle Aſpaſie
Venoit reſpirer dans ſon eau.
Souvent Zulim, au bord de l'onde,
Suivoit le Sultan révéré;
Que l'orgueil des rangs ſe confonde!

L'eſclave heureux fut préféré
Au Maître impérieux du monde.
Un pigeon s'abattit un jour
Dans les bras du Page fidelle ;
Zulim, plein d'une ardeur nouvelle ;
Reconnut l'oiſeau de l'Amour,
Au billet caché ſous ſon aile.
Il l'ouvre, il lit avec tranſport :

„ Jeune ichoglan, bénis ton ſort :
„ Le ruiſſeau, dont l'onde incertaine
„ Dans ces bois aime à s'enfermer,
„ Par une route ſouterraine,
„ Au ſein des mers court s'abimer.
„ Aſpaſie eſt prête à te ſuivre :
„ Sois ſon pilote & ſon vainqueur ;
„ Si tu crains de ceſſer de vivre,
„ Tu n'es pas digne de ſon cœur. „

Zulim conçoit tout le myſtere ;
Un ſeul mot inſtruit un amant.
Le doux meſſager de Cythere
Devant lui vole lentement :
Rempli des plus douces alarmes,
L'eſclave au milieu des roſeaux,
Découvre, adore mille charmes
Que trahit le voile des eaux.
On l'appelle, ſon cœur palpite,

Il s'élance, il ſe précipite ;
Mais, en plongeant dans le canal,
Quel aſpect le trouble & l'irrite !
Il voit ſon maître & ſon rival :
Comment ſauver la favorite
Du fer ou du cordon fatal ?
Un baiſer de feu le raſſure.
Sultan, à tes yeux éperdus,
Le couple amoureux & parjure
A comblé l'audace & l'injure :
Tous deux, unis & confondus,
Fendent de leurs bras étendus,
Le ſein de l'onde qui murmure.
Errans de détour en détour,
Ils roulent ſous la voûte obſcure
Qui doit bientôt les rendre au jour ;
L'effroi qu'inſpire la nature,
Eſt ſurmonté par leur amour.
Portés ſur les bouillons de l'onde,
Ils entrent dans la mer profonde ;
Leurs regards implorent les cieux ;
Mais un eſquif s'offre à leurs yeux,
Au pied d'un rocher ſolitaire :
Tous deux y volent, & les Dieux
Conduiſent la barque à Cythere.

L'AUTOMNE.

CHANT TROISIEME.

QUELS parfums rempliſſent les airs ?
Où porter mes regards avides ?
Des tapis plus frais & plus verds
Renaiſſent dans nos champs arides :
La nature efface ſes rides,
Tous ſes tréſors nous ſont ouverts ;
Et le jardin des Heſpérides
Eſt l'image de l'Univers.
C'en eſt fait, la Vierge céleſte,
En découvrant ſon front vermeil,
Adoucit, d'un regard modeſte,
L'ardeur brûlante du Soleil.
Redoutable fils de Latone,
Tu ceſſes de bleſſer nos yeux ;
Vertumne ramene Pomone ;
Et mille fruits délicieux
Brillent ſur le ſein de l'Automne.

O Sœur aimable du Printems!
Tu viens acquitter ſes promeſſes ;
Si tes biens ſont moins éclatans,
Tu n'as point de fauſſes richeſſes :
Loin de toi le fard de Vénus
Et le clinquant de l'impoſture ;
Ta main dépouille la nature
De ſes ornemens ſuperflus :
L'air négligé dans la parure,
Te donne une beauté de plus.
Les fruits, plus nombreux que les feuilles,
Couronnent les arbres chéris ;
Et tous les biens que tu recueilles,
Ont moins d'éclat & plus de prix.
Le régne fortuné d'Aſtrée
Se renouvelle dans ta cour ;
Tu peſes la nuit & le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux,
Qui ſont la richeſſe du monde,
Le ciel, de la terre amoureux,
Se peint dans le miroir de l'onde.

La Paix, reine de l'Univers,
Etouffe la voix des trompettes ;
Un jour plus doux luit ſur nos têtes.
Nos travaux, mêlés de concerts,
Reſſemblent aux plus belles fêtes ;

La nature reprend ſes droits,
Les Dieux deſcendent des montagnes;
La gloire habite les campagnes,
Les Muſes rêvent dans les bois;
Et laiſſe d'accorder les Rois,
Thémis, aſſiſe au pied d'un chêne,
Juge les chanſons de Philene,
Et donne aux bergeres des loix.
Les fiers amans de la fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur & du devoir;
L'art, l'induſtrie & le ſçavoir
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'abondance vient revoir
Ses richeſſes accumulées.
Ton régne paiſible & charmant
Fait oublier celui de Flore,
Automne, la terre t'adore,
Et l'Univers eſt ton amant.
Belle encore au déclin de l'âge,
Toi ſeule, ô divine Saiſon!
Utile, douce, aimable & ſage,
As mérité le double hommage
Du plaiſir & de la raiſon.

O que les Muſes ſont dociles
Dans ces vergers délicieux!
Mes vers inſpirés par les Dieux,

Naiſſent plus doux & plus faciles :
L'art de la rime n'eſt qu'un jeu,
L'expreſſion ſuit la penſée,
Et mon ame au Ciel elancée
Vole ſur des ailes de feu
Dans cette aimable ſolitude,
L'eſprit captif ſort de priſon ;
Le plaiſir abrége l'étude,
Tous deux étendent la raiſon.
Erreur que l'orgueil déifie,
Préjugé, tyran des mortels,
Cédez à la Philoſophie
Qui vient de briſer vos autels.
Cieux inconnus au téleſcope,
Et vous, atomes échappés
A l'œil perçant du microſcope,
Vos myſteres développés
Brillent aux yeux de Calliope.
La Vérité, fille du Temps,
Déchire le voile des fables ;
Je vois des mondes innombrables,
Et j'apperçois des habitans.
Malgré ces volcans homicides,
Le feu lui-même eſt habité ;
L'air, dans ſes ondes ſi fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses Tritons & ſes Néréïdes.
La lumiere, dont les couleurs

Forment la parure du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La nature anime les marbres;
L'air, le feu, la terre & les eaux;
Les fruits qui font plier nos arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit, rien n'eſt inutile;
Et la reine des animaux
Unit par différens anneaux
L'homme ſuperbe & le reptile.
Fiers amans de la liberté,
Les êtres, l'un de l'autre eſclaves;
Ignorent leur captivité,
Et méconnoiſſent leurs entraves.
Tout céde à la commune loi:
Terre orgueilleuſe & téméraire,
Apprends que l'aſtre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi.
Obéis, remplis ta carriere,
Adore la ſource premiere
Des beaux jours qui te ſont donnés;
Reçois & répands la lumiere
Sur d'autres globes fortunés.
Ainſi mon eſprit ſe dégage
Des erreurs du peuple & des grands;
Malgré la vanité des rangs,

Tous les êtres sont pour le sage
Moins inégaux que différens.
Ainsi ma Muse s'abandonne
A son caprice renaissant ;
Et tandis qu'un Dieu caressant
D'un double myrte la couronne,
Le Soleil, moins éblouissant,
Abrége les jours de l'Autonne.

Pomone, avant que de périr,
Semble redoubler ses caresses ;
Les arbres chargés de richesses
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de ramper sur nos treilles,
La vigne éleve ses rameaux,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front superbe des ormeaux :
Ses fruits si funestes aux Perses,
Et si délicieux pour nous,
Confondant leurs couleurs diverses,
Forment les accords les pus doux.
Toutes les ronces sont couvertes
De coings dorés & de pavis ;
Mille grenades entr'ouvertes
Sément la terre de rubis ;
Orange douce & parfumée,
Limons & poncirs fastueux,

Et vous, cédras voluptueux,
Couronnez l'Automne charmée;
Raiſins brillans, dont la fraicheur
Etanche la ſoif qui nous preſſe;
Pommes, dont l'aimable rougeur
Reſſemble au teint de la jeuneſſe,
Tombez & renaiſſez ſans ceſſe
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour, que l'Automne rappelle,
Deſcend du ciel dans nos vergers,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez, Naïades timides;
Le fruit, ſur la terre tombé,
Brille, s'éleve en pyramides,
Et remplit le tréſor d'Hébé.
Nymphes enlevez vos corbeilles,
Allez offrir au Dieu des eaux
La pourpre qui couvre nos treilles,
L'ambre qui pare nos côteaux.
Un ſecond Printems vient d'éclore,
Le ciel répand des rayons d'or,
L'amarante & le tricolor
Rappellent le régne de Flore,
Et la campagne brille encore
Des douces couleurs de l'aurore.

Veſper commence à rayonner,

Ou mugit dans les villages,
Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le Soleil tombe & s'affoiblit :
Montons sur ces rochers sauvages ;
Allons revoir ces payſages
Que l'ombre du soir embellit.
Ici des champs où la culture
Etale ses heureux travaux,
Une source brillante & pure
Qui, par la fraîcheur de ses eaux ;
Rajeunit la sombre verdure
Des près, des bois & des côteaux :
Là, des jardins & des berceaux
Où régnent l'art & l'imposture,
Des tours, des fléches, des créneaux,
Des donjons d'antique structure ;
Sur le chemin de ces hameaux,
De longues chaînes de troupeaux ;
Un pont détruit, une masure ;
Plus loin, des villes, des châteaux,
Couverts d'une vapeur obscure ;
Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le Ciel allumant ses flambeaux,
Tout l'horizon que l'œil mesure,
Offrent aux yeux de la péinture
Des contrastes toujours nouveaux,

Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris & la nature.

Mais la nuit, au trône des cieux,
Dissipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images;
La Sœur aimable du Soleil
Se leve sur l'onde appaisée,
Et répand de son char vermeil
Le jour tendre de l'Elisée:
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'astre du monde;
Elle éclaire les Alcyons
Qui planent sur la mer profonde;
La vague tremblante de l'onde
Brise & dissipe les rayons
De sa lumiere vagabonde:
Favorable à la volupté,
Elle donne au plaisir des armes;
L'éclat de son globe argenté
Semble voiler la nudité,
Lorsqu'il en montre tous les charmes;
Son régne est celui de l'Amour.
Sur les mers, d'écume blanchies,
Neptune marche avec sa cour,
Et de nos flottes enrichies
Eole presse le retour.

Conduits par les mains de Sirene,
On voit de loin nos pavillons
Tracer d'innombrables ſillons
Sur le ſein des humides plaines.
Tandis que l'Océan charmé,
Contemple ſon vaſte rivage,
Le Nord tout-à-coup enflammé
Devient le ſpectacle du ſage
Et l'effroi du peuple allarmé.
Une lumiere étincelante
Embraſe le voile des airs;
Avant-couriere des hivers,
Quelle autre aurore plus brillante
S'éleve au milieu des éclairs!
Les Dieux ont-ils, dans leurs balances,
Peſé le ſort des Nations?
Emu par nos diviſions,
Le ciel fait-il briller ſes lances?
Ses feux & ſes rayons épars,
Ses colonnes, ſes pyramides,
N'offrent à des regards timides
Que les jeux ſanglans du Dieu Mars.
Voilà les nombreuſes armées,
Voilà les combats éclatans,
Qui de nos guerres rallumées
Furent les préſages conſtans.
La frayeur naiſſoit du preſtige;

Mais nos yeux bientôt satisfaits,
Verront renaître le prodige
Sans en redouter les effets.
Brillez, Aurore boréale,
De la Nuit éclairez la cour;
En vous voyant, le beau Céphale
Croit voir l'objet de son amour;
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.
palés rappelle dans la plaine
Et les bergers & les troupeaux;
Vulcain rallume ses fourneaux,
Et la troupe du vieux Silene
S'éveille au pied de nos côteaux.
Au bruit des meutes de Diane,
Les Bacchantes ouvrent les yeux;
Trompé par la clarté des cieux,
Bacchus sort des bras d'Ariane:
Ce Dieu, de pampres couronné,
Ouvre la scene des vendanges;
Il brille, il marche environné
D'Amours, qui chantent ses louanges:
On voit danser devant son char
Les Satyres & les Driades;
Un Faune enivré de nectar,
Remplit la coupe des Ménades;
Les jeux, qui le suivent toujours,

Répandent des fleurs sur ses traces ;
Ses tigres, conduits par les Grâces,
Sont caressés par les Amours.
Momus, Terpsichore, Thalie,
Egypans, Centaures, Silvains,
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.
Le soleil voit, en se levant,
La marche du Vainqueur du Gange ;
Et porté sur l'aile du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan, dans le creux de ce rocher,
Foule les présens de l'Automne ;
A ses yeux, la jeune Erigone
Folâtre & n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade ;
L'onde & le vin sont confondus ;
Et l'urne de chaque Naïade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne alterée ;
Tout boit, tout s'enivre, tout rit ;
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.
Le myrte, aux amours favorable,
A dérobé moins de plaisirs,
Que cet arbuste vénérable

N'a vu couronner de desirs.
Sous les pampres de cette vigne,
Un amant n'est jamais trahi;
Plus il jouit, plus il est digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges;
Ses charmes ramenent toujours
La folie au temple des Sages,
La raison au sein des Amours.

Acis, aussi jeune que Flore,
Touchoit à cet âge charmant,
Où l'ame éprouve le tourment
De desirer ce qu'elle ignore:
Plus belle & moins jeune que lui,
Thémire, semblable à Pomone,
Commençoit à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne;
L'Amour seul a droit de charmer
L'ame qu'il a déja charmée;
Acis avoit besoin d'aimer,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ses traits;
Les roses du teint se flétrissent,
Mais le cœur ne vieillit jamais,
Et les desirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis;
Aimer de nouveau c'est renaître:

Ce fut sous ce berceau champêtre
Que son cœur, long-temps indécis,
Choisit enfin ce jeune maître.
Etouffez les rayons du jour,
Pampres, dont le feuillage sombre
S'éleve & retombe alentour ;
La raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux, toi qui conspires
A rendre ce berceau charmant,
Viens cacher l'amante aux Satyres,
Aux Nymphes dérobe l'amant.
Malheureuse d'être inhumaine,
Honteuse de ne l'être pas,
Thémire repousse avec peine
Acis qu'elle appelle en ses bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de séduire la candeur ;
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus foible pudeur.
Thémire enivrée, éperdue,
Tour-à-tour se laisse emporter
Au plaisir de s'être rendue,
A la gloire de résister.
Eclairés d'un jour favorable,
Les yeux de son amant aimable,
Sur les foibles traces du tems,

N'ont vu que les fleurs du Printems.
Heureux âge de l'indulgence !
Où les dégoûts sont inconnus ;
Où tous les feux, d'intelligence,
Conspirent pour la jouissance ;
Où toute mortelle est Vénus !

Thémire n'a point de rivale ;
Le feu dont Acis est brûlé,
De leurs ans remplit l'intervale ;
Et l'Amour, aux cieux envolé,
Triomphe d'avoir assemblé
Les nœuds d'une chaine inégale.

La fin du règne de Bacchus
Annonce ces combats aimables,
Où les Satyres sont vaincus
Par les Nymphes infatigables.
Jours fortunés ! mais peu durables :
Bientôt le brutal Africus,
Ouvrant ses ailes redoutables,
S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtresse de Glaucus.
Les hirondelles assemblées,
S'élançant du faite des tours ;
Au fond des grottes reculées
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours
Entassés comme des nuages,

Mille oiseaux traversent la mer,
Le retour de l'affreux Hiver
S'annonce par leurs cris sauvages.
Le fer tranchant va déchirer
Le sein des plaines découvertes,
Et Vertume, en pleurant nos pertes,
Nous apprend à les réparer.
Eole menace le monde,
Borée en sa prison rugit;
La mer qui s'enfle, écume, gronde,
Et son rivage au loin mugit.
Les Oréades taciturnes
Cherchent les antres des deserts;
Et les Hyades, dans les airs,
Ont renversé leurs froides urnes.
Vents, triomphez en liberté,
Allez dépouiller la nature
Des vains titres de sa fierté:
Que sert un reste de parure,
Quand on a perdu la beauté?
Dispersez ces feuilles séchées,
Dévorez ces plantes couchées,
Qui n'osent regarder les cieux.
Et toi, les délices du monde,
Toi, qui plaisois à tous les yeux,
Saison si belle & si féconde,
Automne, reçois mes adieux.

L'HIVER.

CHANT QUATRIEME.

LES vents ravagent nos prairies ;
Tout meurt dans nos champs désolés ;
Et de nos humbles bergeries
Les fondemens sont ébranlés.
Déja les Grâces immortelles
Rentrent dans nos froides maisons ;
L'Amour vient réchauffer ses aîles
Au feu mourant de nos tisons.
Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses freres volages
L'empire bruyant des Cités.
Foibles esclaves de Cythere,
Fuyez nos plaisirs innocens ;
Dèrobez-vous aux traits perçans
Que lance le noir Sagittaire.
Le régne de l'art imposteur
Commence où la nature expire ;

Volez dans ce monde enchanteur,
Où le luxe tient son empire.
La nouvelle Persépolis
Vous ouvre ses portes dorées ;
Chassez de vos cœurs amollis
Les vertus aux champs adorées ;
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la Cour ignorées.

Pour nous, que la paix & les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques,
Autour de nos foyers gothiques,
Nous aillons oublier Paris
Et vos plaisirs Asiatiques :
Croyez qu'au fond de nos châteaux,
La joie invente aussi des fêtes ;
Malgre les torrens du Verseau,
Le souffle glacé des tempêtes
Epargne les myrtes nouveaux
Dont les plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la cour des Rois
Qu'habite la paisible Astrée :
Il faut que l'ame, quelquefois
Au sein du tumulte enivrée,
Revienne, dans le fond des bois ;
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son ame !

Le cœur qui cherche à s'ignorer,
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir & s'estimer ?
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec soi-même,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi déserter nos campagnes,
Quand les sauvages aquilons
Chassent, du sommet des montagnes,
La pauvreté dans nos vallons.
L'aspect des miseres humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux :
Craint-on de voir les malheureux,
Quand on veut soulager leurs peines ?
Le front du riche s'obscurcit,
Et l'aspect du malheur le blesse :
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme & s'endurcit.
Trop fiere de ses avantages,
La Ville détourne les yeux
Du sombre tableau des Villages,
Dont les toits, couverts de feuillages,
S'ouvrent aux injures des cieux.
Tranquille sous un dais superbe,
A la clarté de cent flambeaux,
On ne voit point, dans nos hameaux,
La pauvreté disputer l'herbe

Aux

Aux plus féroces animaux.
Auprès d'un foyer magnifique,
On bénit le farouche Hiver,
Qui, dans un ſallon pacifique,
Reſpecte la douceur de l'air.
On croit que la miſanthropie
Aigrit les maux qu'on ne ſent pas;
Ainſi le luxe, dans ſes bras,
Engourdit notre ame aſſoupie.
Honteux d'aimer, fiers d'être ingrats,
Dans des intrigues puériles
Nous épuiſons nos cœurs ſtériles:
Moins ſenſibles que délicats,
Le dégoût nous rend difficiles,
Impatiens & bientôt las;
Nous trainons nos jours inutiles;
Nous révons, nous ne vivons pas.
Loin de moi le triſte ſyſtême
De cenſurer d'heureux loiſirs:
C'eſt en faveur du plaiſir même,
Que je condamne nos plaiſirs.
Il n'eſt point d'Hiver pour le Sage;
La terre, qu'Eole ravage,
Plait encor dans ſa nudité;
Les monts, entourés d'un nuage,
Impoſent par leur majeſté;
L'aſpect de Neptune irrité,
Frappant en fureur ſon rivage,

Répand ſur tout ſon payſage
L'ame, la vie & la fierté ;
Et la campagne plus ſauvage,
Ne perd pas toute ſa beauté.
Malgré l'effroyable peinture
Du déſordre des élémens,
L'Hiver lui-même a des momens ;
Les ruines de la nature
Plaiſent encore à ſes amans.
Nos hameaux auroient plus de charmes,
S'ils étoient moins inhabités,
Et s'ils n'arroſoient de leurs larmes
Les biens qu'abſorbent les Cités.
La terre, en eſclave ſervile,
S'épuiſera-t'elle à jamais
En faveur d'une ingrate Ville
Qui change en tributs nos bienfaits ?
Enrichis des biens qu'ils moiſſonnent,
Si nos Laboureurs, qui friſſonnent
Sous leurs toits de chaume couverts,
Jouiſſoient, du moins les Hivers,
De l'abondance qu'ils nous donnent ;
Si le fleuve de nos tréſors,
Long-temps égaré dans ſa courſe,
Remontoit enfin à ſa ſource
Pour enrichir ſes premiers bords :
Alors la miſere effrayante,

Dont la main foible & ſuppliante
Implore un ſecours refuſé,
Béniroit l'image riante
De notre luxe humaniſé.
Le cours de nos deſtins proſperes,
En repandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos peres,
Sauveroit la vie & l'honneur
Aux eſclaves involontaires,
Que le fer ſanglant du vainqueur,
Ou que la baſſeſſe du cœur
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux eſt avili :
Chaſſez l'indigence importune,
Et le Village eſt ennobli ;
La gloire y ſuivra la fortune,
J'y vois ſon culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybelle ;
Forçons la pareſſe rebelle
A ſurmonter la pauvreté ;
En rendant la terre plus belle,
Augmentons ſa fécondité.
Déja, ſur la neige endurcie,
L'Hiver commence ſes travaux ;
Déja la tête des ormeaux
Tombe ſous les dents de la ſcie.

Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes,
Et le plus groſſier des métaux
Devient le tréſor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguiſe ſur la meule agile;
La chaſſe diſpoſe ſes rets,
La fournaiſe épure l'argile;
Vulcain change en vérre fragile
La fougere de nos forêts.
Les jeux & les travaux s'allient;
Pour former nos ſimples tapis,
La paille & le jonc ſe marient;
Nos vœus, nos beſoins, qui varient,
Réveillent les arts aſſoupis.
L'ennui, ce tyran domeſtique,
Dans nos hameaux eſt ignoré:
Ici, le paſteur deſœuvré
Façonne ſon ſceptre ruſtique;
Ici, le chanvre préparé
Tourne autour du fuſeau gothique;
Et ſur un banc mal aſſuré,
La bergere la plus antique
Chante la mort du Balafré,
D'une voix plaintive & tragique.
O! que ces objets innocens
Ont de droits ſur l'ame d'un Sage!

La campagne la plus ſauvage
Porte le calme dans nos ſens.

Les loix de la Philoſophie
Naiſſent du principe du goût ;
Ce qu'on aime, on le déifie,
Et l'on peut être heureux par-tout.
Le charme ſeul de l'habitude
Me fait vanter la ſolitude ;
Jadis l'Hiver, loin de Paris,
Effrayoit ma folle jeuneſſe ;
Je croyois, dans nos champs flétris,
Voir les rides de la vieilleſſe.
Ces bois blanchis par les frimats,
Où j'entretiens ma rêverie,
Ce fleuve, dont l'onde chérie
Ranime nos ſombres climats,
Qui, pour embraſſer la prairie,
Ouvre, étend & courbe ſes bras ;
Ces lieux, pour moi remplis d'appas,
Etoient jadis la Sibérie :
Juſques dans l'ombre des déſerts,
Le bruit ſéduiſant des théatres
Venoit étouffer les concerts
De nos Villageoiſes folâtres.
Le luxe, environné des arts,
Roi d'une Ville ſinguliere,
Changeoit le village en chaumiere ;

Et présentoit à mes regards
Nos bons & naïfs Campagnards,
Marqués au crayon de Moliere.
Je regrettois la liberté
D'un spectacle aimable & fantasque,
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge & la vérité;
L'asyle élégant & champêtre,
Où deux amans sont renfermés,
Moins par le plaisir d'être aimés,
Que par l'orgueil de le paroître;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille,
Où l'enjouement se refroidit,
Si la satire ne l'éveille;
Où le vaudeville fatal
Est modulé par les Orphées;
Où le vin, versé par les Fées,
Coule dans l'or & le cristal:
Enfin le tumulte & l'orgie,
Vénus & ses temples ouverts,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos desserts:
Tout, au séjour de la licence,
Appelloit mon cœur égaré;
La Ville avoit défiguré
L'heureux séjour de l'innocence.

Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conseils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'est guéri
Des fougues de l'impatience,
L'Hiver n'est plus si rigoureux,
Le désert remplace la Ville;
Où je crois vivre plus tranquille,
Là je m'estime plus heureux.
Nos donjons, nos tours délabrées,
Monumens antiques des Goths,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maisons sont décorées:
Sans aimer la grossiereté
De nos ayeux encor barbares,
Leur aimable naïveté
M'attache a leurs travaux bizarres.
Le chevalier, le Paladin
Viennent remplir mes rêveries,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin:
Leurs tournois, leurs galanteries
Empreints sur un marbre grossier,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour, tout couvert d'acier,
Au lieu de guirlandes fleuries,
Orne sa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château;

Les haches-d'armes, les maſſues,
Les arcs s'élevent en monceau.
Dans cette tour mal réparée,
Quel objet frappe mes regards?
De fer la muraille entoure,
Des pigeons perchés ſur des dards;
La colombe de Cytherée
Y boit dans le caſque de Mars.

Par-tout le flambeau de l'Hiſtoire
Eclaire à mes yeux le paſſé.
J'apprends au livre de mémoire,
Livre utile & preſque effacé,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préſide la gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par ſa douce impoſture;
Mais aux yeux de la vérité,
Le vieux temps n'eſt beau qu'en peinture:
Le chalumeau des Troubadours,
Le luth du bon Roi de Navarre,
N'égaloient pas l'humble guittare
Des moindres Chantres de nos jours.
Ami de nos ayeux célébres,
Je ne veux point reſſuſciter
Leurs ſiécles couverts de ténébres;
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine & groſſiere,

De notre ignorance premiere
Regrette les temps révolus ?
L'erreur est un malheur de plus :
Moins notre esprit a de lumiere,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces, ces chardons épars,
Qui dévorent la nourriture
Des bleds naissans de toutes parts ?
Loin de moi semblable imposture ;
Les Arts fécondent la Nature,
Nos vices corrompent les Arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison ;
Tandis que les neiges pressées
Couvrent le toit de ma maison.
Seul, & souvent heureux de l'être,
Je me fais un utile jeu
De voir consumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre sembloit, au Printems,
Régner sur tout le paysage ;
La mousse & la rouille du temps
Déceloient seules son grand âge :
Ses rameaux, penchés alentour,
Formoient un temple pour les Grâces ;
A son pied l'on voyoit les traces

Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repouſſa la guerre
Des aquilons impétueux ;
Inébranlable & faſtueux,
Il fouloit le ſein de la terre ;
Son front brûlé par le tonnerre
En étoit plus majeſtueux.
Quels Dieux ont cauſé ſa ruine ?
Un Bucheron foible & courbé
A frappé l'arbre en ſa racine,
Le roi des forêts eſt tombé.

Aidé d'une ſombre lanterne ;
Le ſoir je dirige mes pas
Vers l'antique & vaſte caverne
Où le Neſtor de ces climats
Raſſemble, police & gouverne
Tous les Bergers de ces Etats.
Dans cette grotte mal taillée,
La Sœur aimable de l'Amour
Appelle ſur la fin du jour
Nos Bergeres à la veillée.
L'amant d'Io, débarraſſé
Du ſoin de ſillonner la plaine,
Y réchauffe de ſon haleine
Philemon que l'âge a glacé,
Liſette & le jeune Philene.
Des arbres, en cercle arrondis,

Forment le ruſtique théâtre
Où la villageoiſe & le pâtre
S'eiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumiere,
Que l'air agite & fait pencher,
Découvre à l'aſſemblée entiere
La profondeur de ce rocher.
C'eſt-là que les longues ſoirées
S'écoulent comme des momens;
Nos fêtes, dans ces lieux charmans,
Naiſſent ſans être préparées.
La Romance, le Fablio
Nous content leurs douces ſornettes:
Ici les faſtes de Clio
Sont des recueils de chanſonnettes:
Ici l'on tient la cour d'Amour,
Si redoutable aux infidelles,
Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galans & les plus belles;
Où les ingrats & les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accuſé doit répondre;
Le Juge ordonne, on obéit;
Chaque amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un ſoir, dans ce Sénat champêtre,
Eglé, bergere de vingt ans,

Nous dit qu'elle ſçauroit peut-être
Une hiſtoire de ſon printems.
Alors toute la troupe émue
Se rapproche pour écouter;
Le ſeul Myſis baiſſoit la vue,
Eglé commença de conter.
Une Bergere aſſez jolie
Donna ſon chien à ſon vainqueur;
Quand elle eut fait cette folie,
Il fallut bien donner ſon cœur.
En aimant on ſe croit aimée,
Comment ne l'eût-elle pas cru?
Le pouvoir qui l'avoit charmée,
A chaque inſtant s'étoit accru;
Plus ſa foibleſſe étoit extrême,
Plus l'amant devint impoſteur;
Hélas! comment croire menteur
Un Berger qui dit je vous aime?
Un cœur ſincere ne craint rien;
Mais cette aſſurance eſt fatale:
La Bergere apperçut ſon chien
Sur les genoux de ſa rivale.
Le voile alors ſe déchira,
Tout fut changé dans la Nature:
L'Amour, le temps, rien ne pourra
Guérir ſa profonde bleſſure;
Je la connois, elle en mourra.

A ces mots Eglé fond en larmes,
Et Myſis tombe à ſes genoux :
Quoi ! dit-il, j'ai bravé vos charmes ;
Mon cœur s'eſt éloigné de vous ?
Le ſupplice eſt égal au crime ;
J'étois aimé, je ſuis haï ;
Je vivrai, je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi...?
Mon cher Myſis, Eglé t'adore,
Jamais tu ne fus condamné ;
Si ma fierté t'accuſe encore,
Mon cœur t'a déja pardonné.
Elle dit : ſa voix affoiblie
Expire, & Myſis à ſes pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,
Déteſte un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célébre ce retour ſi rare ;
Les maux dont l'Amour eſt l'auteur,
Deviennent, quand il les répare,
La ſource de notre bonheur.
Ainſi la plus ſombre journée
Peut s'écouler dans le plaiſir :
L'art d'adoucir ſa deſtinée,
Eſt l'art d'occuper ſon loiſir.
Le Sauvage de la Norvvege ;
Cet automate fainéant,

Voiſin des montagnes de neige
Qui le ſéparent du néant,
Dans nos plus triſtes ſolitudes,
Croiroit voir l'Iſle des Amours;
Les nuits que nous trouvons ſi rudes,
Seroient pour lui les plus beaux jours.
Jouiſſons de nos avantages.
Quittons en foule nos Villages;
Le vent ſe leve à l'Orient,
Et le Ciel, vainqueur des orages,
Nous montre un viſage riant.
L'Hiver, plus vif & moins à craindre,
A levé ſon voile odieux;
La terre ceſſe d'être à plaindre,
Quand le Soleil brille à ſes yeux.
Déja les neiges des montagnes
Reſplendiſſent de tous côtés,
La robe blanche des campagnes
Etale ſes plis argentés;
La goutte d'eau, que l'air épure,
Se change en perle en ſe formant;
L'Hiver, dans toute ſa parure,
Nous montre ſa riche ceinture;
Et des chaînes de diamant
Semblent reſſerrer la Nature.
Fleuve, dont le cours inégal
Arroſe nos plaines fécondes,

Sous une voûte de cristal,
Borée emprisonne tes ondes :
Nos Villageoises vagabondes
Osent parcourir ton canal.
Et toi, montagne infortunée,
Séjour éternel des Hivers,
Où la Nature abandonnée,
Régne sur des tombeaux ouverts ;
Dans tes cavernes effroyables,
Dans tes abimes si profonds,
Habités par d'affreux dragons
Que la faim rend impitoyables ;
Courons, tandis que le jour luit,
Attaquer les monstres sauvages
Qui, dans les ombres de la nuit,
Exercent leurs cruels ravages.
Bravons ces lions dévorans,
Ces ours, destructeurs de la terre ;
Que la chasse, ainsi que la guerre,
Nous arme contre nos tyrans :
Défendons nos hameaux tranquilles ;
Sauvons nos Bergers & nos biens ;
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos Citoyens.
La santé, de fleurs couronnée,
Naîtra de ces légers travaux ;
Et nous verrons avec l'année,

Eclorre des plaiſirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puiſſante
Qui reſſuſcite l'Univers,
Bientôt la ſêve renaiſſante
Fondra la glace des Hivers.
Ces eſprits qui peuplent l'Averne,
Ces vents enfantés par le Nord,
S'endormiront dans la caverne
Où régne Borée & la Mort.
La beauté, la force, la vie
Rendront à la terre ravie
Et ſes tréſors & ſes couleurs;
La peine, du plaiſir ſuivie,
Se repoſera ſur les fleurs.

„ Délices de la double Cime;
„ Toi, dont les vers mélodieux
„ Rendirent Euterpe ſublime,
„ Et les hameaux dignes des Dieux;
„ VIRGILE, reçois mon hommage;
„ Ma Muſe, au pied de ton autel,
„ Dépoſe, en tremblant, un ouvrage
„ Que ton nom peut rendre immortel.

INVITATION
A ZE'PHISE.

LE Plaiſir, couronné de fleurs ;
Vient voler ſur la table ;
Il attend, pour charmer nos cœurs ;
Un moment favorable.
Belle Zéphiſe, où tu n'es pas,
Pourroit. il nous ſéduire !
Il a beſoin de tes appas
Pour fonder ſon empire.

Viens réveiller ſous cet ormeau
L'eſprit & la ſaillie ;
On t'attend auprès d'un tonneau
Qu'a percé la folie.
Le Champagne eſt prêt à partir ;
Dans ſa priſon il fume,
Impatient de te couvrir
De ſa brillante écume.

Sçais-tu pourquoi ce Vin charmant ;
Lorſque ta main l'agite,

Comme un éclair étincellant,
Vole & se précipite ?
Bacchus en vain dans son flacon
Retient l'Amour rebelle ;
L'Amour sort toujours de prison,
Sous la main d'une Belle.

LES AMOURS INFORTUNE'ES

DE MYSIS ET DE ZARA.

ROMANCE.

ECOUTEZ l'hiſtoire
Du beau Myſis & de Zara :
Jamais leur mémoire
Chez les amans ne périra.
Venez tous m'entendre,
Vous, que l'Amour daigne inſpirer ;
Quand on eſt bien tendre,
On a du plaiſir à pleurer.

L'Amour, dès l'enfance,
Venoit badiner avec eux ;
Il formoit leur danſe,
Et préſidoit à tous leurs jeux :
Mais ce badinage
Ne ſervoit qu'à les enflammer ;
Au matin de l'âge,
Tous deux déja ſçavoient aimer.

L'ardente jeuneſſe

Eſt l'âge brillant des amours ;
La plus douce ivreſſe
Marqua le printems de leurs jours ;
Leur ame ravie
Se confondoit à tout moment,
Et toute leur vie
N'étoit plus qu'un enchantement.

De rians menſonges
Les amuſoient dans leur ſommeil ;
Toujours quelques ſonges
Leur faiſoient craindre le réveil ;
La naiſſante aurore
Voyoit Zara près de Myſis ;
Et la nuit encore
Les trouvoit toujours réunis.
Voilà cette plaine,
Où le matin Zara chantoit ;
Voilà la fontaine,
Oú le ſoir Myſis l'attendoit.
Ce bocage ſombre
Vit naître leurs premiers ſoupirs ;
Ce bois, ſous ſon ombre,
Cacha leurs innocens plaiſirs.

Qui pouvoit prédire
Le changement d'un ſort ſi beau !
L'Amour qui ſoupire

Va donc éteindre ſon flambeau.
Hélas ! l'hymenée
Alloit bientôt les couronner :
Heure fortunée,
Que vous êtes lente à ſonner !

C'étoit donc la veille
De ce jour, de cet heureux jour ;
Que Myſis s'éveille ;
Avec lui s'éveille l'Amour.
Le ciel ſans nuage.
Etoit mille fois plus ſerein ;
Amour, quel préſage
Peut déſormais être certain !

Au fond d'un bocage,
Zara devoit trouver Myſis :
La belle, peu ſage,
L'avoit dit au berger Tharſis ;
Par une impoſture,
Il ſurprit ce ſecret fatal ;
Cet ami parjure
De Myſis étoit le rival.

Pour mieux la ſurprendre ;
Tharſis dans le bois ſe cacha :
La belle trop tendre,

Crut voir Myſis, & s'approcha.
Le Soleil à peine
Répandoit un peu de clarté ;
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.
C'eſt donc vous, dit-elle,
Vous, mon amant dès le berceau ;
Ma flamme fidelle
M'animera juſqu'au tombeau.
Oui, je veux t'y ſuivre ;
Rien ne pourra nous ſéparer ;
Pour toi je veux vivre,
Avec toi je veux expirer.

Bergere inſenſée ;
Myſis t'écoute avec horreur ;
Son ame offenſée
Se livre entiere à la fureur :
Un trait vole & frappe ;
Quel cri ſuit ce trait inhumain !
Dieux ! Tharſis s'échappe,
Et Zara ſent percer ſon ſein.

C'eſt toi qui me tue ;
Mais je pardonne à ta fureur.
Mon ame éperdue
T'aime juſques dans ton erreur.

Conſerve la vie,
Hélas ! je la perds ſans retour ;
Tu me l'as ravie,
Mais c'eſt la faute de l'Amour.

D'une voix mourante,
Zara fait ainſi ſes adieux ;
Et ſon ame errante
N'anime plus que ſes beaux yeux.
O douleur mortelle !
Myſis ſe frappe au même inſtant,
Et perce auprés d'elle
Un cœur qui fut toujours conſtant.

Un tombeau s'éleve,
Les Grâces le couvrent de fleurs ;
L'Amour qui l'acheve,
En partant l'arroſe de pleurs.
Ils ſont donc enſemble,
Ces Bergers, ces amans parfaits ;
Une urne raſſemble
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Bergeres fidelles ;
Témoins du ſort de ces Bergers ;
Plus vous êtes belles,
Et plus vous courez de dangers.
Craignez de vous rendre

Au charme d'un penchant trop doux :
L'amant le plus tendre
Devient bientôt le plus jaloux.

Fin de la premiere Partie.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. LE C. DE B***

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

DERNIERE EDITION.

.....*Fiunt Oratores.* CIC.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXVII.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce second Volume.

REFLEXIONS sur les Passions, *Page* 1
Lettres à Madame la C. D*** 1
Suite des Réflexions sur les Passions, 10
Le nouvel Elisée, à M. DE*** 20
Rgflexions sur la Métromanie, 27
L'Inconstance pardonnable, *Ode Anacréontique*, 37
Premiere Soirée, 39
Portrait de l'Amour, 43
Secode Soirée, 45
Le Temple du Plaïsir, 50
Troisiéme Soirée, 55
Lettre du ChevalierDART...à Milord VAL... *idem*
Quatriéme Soirée. 66
Lettre de Madame DEST... au Chevalier DART... 68
Lettre du Chevalier DART....à Madame DEST... 71
Souper d'Eté, 76
Réflexions sur la Curiosité, 80

Reflexions sur le Goût de la Campagne; 96.
Discours prononcé à l'Académie Françoise, par l'Auteur, le jour de sa Réception 106
Reponse de l'Auteur au Discours de Réception de M. DUCLOS. 114
Complimens faits à Versailles par l'Auteur, Directeur de l'Académie Françoise. 121

PIECES ADRESSEES A L'AUTEUR

EPITRE à Son Excellence M. l'Abbé C. de B***, sur la conduite respective de la France & de l'Angletterre. 127
Epitre à M. le C. de B***; 142
Epitre à M. le C. de B*** après sa retraite du Ministere, 148.
Le Retour d'Apollon, à M. le C. de B***, 155
Vers pour mettre au bas du Portrait de S. E. M. le C. B***, 156

FIN DE LA TABLE.

REFLEXIONS
SUR LES PASSIONS.

AVERTISSEMENT.

NOUS naissons tous avec des passions : la différence des états & des tempéramens empêche qu'elles n'éclatent avec la même vivacité. Ainsi tous les cœurs enferment en eux les principes des passions : le hazard de l'éducation & de la naissance s'oppose à leurs effets, sans en détruire la nature. Je me suis proposé depuis long-temps de les approfondir, & d'écrire sans beaucoup d'arrangement toutes les réflexions qui naîtront de mon sujet. L'amour est la premiere

paſſion qui ſe fait ſentir : on peut même dire qu'elle eſt la plus générale. Les bornes de ſon régne ſont celles de la nature ; ſa durée ſera celle du monde : ainſi je ne pouvois, ſans renverſer l'ordre des choſes, écrire ſur les Paſſions, & ne pas ranger l'Amour à la tête de toutes les autres.

LETTRE

A MADAME LA C. DE ***

VOUS voulez ſçavoir, Madame, ce que je penſe ſur l'amour : c'eſt vous expoſer à entendre tout ce que vous faites ſentir. Pourquoi demandez-vous à être éclairée ſur votre ouvrage ? Ne vous ſiéroit-il pas mieux de deviner mes ſentimens, que de me forcer à les développer ? N'importe, je ne vous refuſerai point le plaiſir malin que vous cherchez ; & tantôt en philoſophe, tantôt en amant, je vais conſulter mon cœur : j'écrirai ſans art & ſans méthode ce qu'il me dira de l'amour. N'attendez pas qu'il m'en parle toujours avantageuſement : vous ſçavez trop combien j'ai ſujet de m'en plaindre ; mais ne croyez pas auſſi que par vengeance je cache des grâces que vous faites ſi bien ſentir. J'expoſerai ſes défauts & ſes vertus ; & par-là, Madame, je trouverai le moyen de vous donner des leçons, & en même temps de vous faire ma cour. Je ſouhaite que mes réflexions ſoient dignes de vous, de l'amour & de moi ; & que dans cent ans & plus, nous nous retrouvions tous trois enſemble.

Il faut avoir un cœur pour ſçavoir aimer : les ſens ne ſuffiſent pas. Le tempérament conduit par l'eſprit, peut mener juſqu'à l'amour. Nous naiſſons tendres ou voluptueux ; la nature donne à tous les cœurs un goût pour le plaiſir, & quelquefois un penchant inévitable vers l'amour. Ce ſont les heureux qui reçurent avec ce goût piquant du plaiſir, la délicateſſe fine qui l'aſſaiſonne. Mais les ames que l'amour a choiſies pour aimer, doivent paſſer rapidement & ſans relâche, des grands plaiſirs aux grandes peines. Leur agitation ſera toujours nouvelle, & toujours extrême.

Connoiſſez-vous un feu qui prend toutes les formes que le ſouffle lui donne, qui s'irrite, qui s'affoiblit, ſelon que l'impreſſion de l'air eſt plus vive ou plus modérée ? Il ſe ſépare, il ſe réunit, il s'abaiſſe, il s'éleve : mais le ſouffle puiſſant qui le conduit ne l'agite que pour l'animer, & jamais pour l'éteindre : l'amour eſt ce ſouffle ; nos ames ſont ce feu.

Il eſt des climats où l'amour régne par choix ; un beau ciel, un air tempéré, des campagnes fécondes & riantes, attirent l'Amour, & ſemblent l'avoir fixé. Son temple eſt par tout où la nature eſt belle : fils docile & reconnoiſſant, il ſuit en tous lieux ſa mere. La fontaine de Vaucluſe, le tombeau de Laure, les rives du Lignon, ſont les lieux

charmans qu'il habite : les déſerts de la Sibérie, les glaces éternelles de la Norvvege, ſont les théatres affreux de ſes exils : ils ne furent jamais le ſiége de ſon empire. Un Provençal, un Portugais naiſſent amoureux : un Lapon commence par être brutal : il peut devenir emporté, mais jamais tendre La beauté & la richeſſe d un climat prétent infiniment à la douceur des mœurs ; la tempérie de l'air influe ſur les caracteres. Il faut être doux pour être amant ; mais la vivacité n'ôte rien à la tendreſſe. Les amans véritables reſſemblent aux fontaines abondantes ; elles ſont vives ; mais elles ſont douces.

Il n'eſt rien de ſi commun que de parler d'amour ; il n'eſt rien de ſi rare que d'en bien parler. Le cœur qui le ſent, le définit bien mieux que l'eſprit qui l'imagine. Demandez à un amant ce que c'eſt que l'amour : Sentir & deſirer, vous répondra t'il en deux mots. Mais ſes yeux, ſa phyſionomie tout en lui vous expliquera ſa définition. Un homme d eſprit pourra vous répondre la même choſe, ſans vous éclairer de même. En un mot un amant qui parle d'amour, vous en fait éprouver les mouvemens; l'homme d'eſprit ne vous les fait qu'enviſager.

J'ai aimé : mon ſilence avoit appris à ma maîtreſſe ce que je devois lui dire ; j'aillois parler, elle m'avoit déja entendu. On ne ſe trompe point ſur un amour véritable. Il s'éle-

ve en nous, en la préſence de ce qui nous aime, une voix ſecrette, un mouvement involontaire qui ne trahit jamais. Nos cœurs ſe connoiſſent mieux encore en amour, que nos yeux aveugles & inſenſibles ſur les dehors affectés : rien de feint, rien d'apprêté ne les touche, la paſſion ſeule peut arriver juſqu'à eux. L'eſprit n'eſt pas de même ; il ſe trompe ſur tout ce qui le flatte, & ſouvent il entraine le cœur ſans le perſuader.

La coquetterie ſauve ordinairement les femmes des grandes paſſions, & le libertinage en garantit preſque toujours les hommes. Il faut penſer modeſtement de ſoi-méme pour aimer ſincerement ; il faut être ſage pour aimer long-temps : la plupart des femmes ſe rendent, & n'aiment point : le grand nombre des hommes jouit ſans s'attacher. Les amans véritables n'ont d'autre vanité que celle de s'être enchaînés mutuellement, & d'autre plaiſir que celui de jouir de leur défaite.

Un amour ordinaire eſt la plus foible de toutes les paſſions. L'eſpérance du plaiſir le ſoutient, ſon approche l'affoiblit, ſon arrivée l'anéantit abſolument. Tout eſt complaiſance, tout eſt ſacrifice dans une paſſion médiocre. On flatte une maîtreſſe, on approuve ſes goûts, mais on ne ſçauroit les prendre. Un amour foible ne devroit durer qu'un jour: la bienſéance & les égards en font un martyre.

Une véritable tendreſſe, un goût éprouvé, un goût ſincere & réciproque commande à toutes les autres affections de l'ame : c'eſt un embraſement qui conſume juſqu'à leur racine ; & ſi le véritable amour ne détruit pas toutes nos paſſions, il en fait du moins ſes eſclaves : il leur commande avec autorité, elles lui obéiſſent ſans réſiſtance.

Le monde, aux yeux d'un amant, ne conſerve jamais la même face : il change avec l'état de ſon cœur. Eſt-il heureux ? tout eſt riant, tout eſt tranquille. La nuit devient plus belle mille fois que le jour ; ſes ténébres ſont des voiles charmans où les plaiſirs ſe cachent pour ſéduire : ſon ſilence devient le langage du bonheur même : tout eſt animé Les ſaiſons amenent de nouveaux plaiſirs avec de nouveaux jours ; l'Univers enfin devient le théatre de la félicité. Eſt-il malheureux ? les élémens ſont bouleverſés ; le jour n'eſt plus qu'une nuit funébre ; la pointe des plaiſirs devient celle de la douleur ; ce n'eſt plus cet air pur, cette nature riante & parée : le caprice d'une maîtreſſe a renverſé ce bel ordre : c'eſt un nonveau ciel, ce ſont d'autres étolies.

Le monde eſt bien petit aux yeux d'un amant. Sa maîtreſſe, les habits qui la touchent, le lieu qui l'enferme, l'air qui l'embraſſe ; voilà le monde entier, voilà le vaſte univers.

Si tous les hommes étoient amans, les sociétés ne seroient composées que de deux personnes, de celui qui aime, & de celle qui est aimée. De tous les liens qui nous unissent a nos familles, à nos amis, à nos intérêts, à notre gloire, á nos plaisirs, l'amour ne fait qu'une seule chaine, qu'il attache fortement à notre cœur, & c'est la main de l'amante qui la gouverne.

Aimer, c'est n'aimer rien de tout ce qu'on chérissoit dans l'indifférence : aimer, c'est prendre l'esprit de sa maîtresse, & penser d'après elle; c'est voir par ses yeux, sentir par son cœur; en un mot, c'est changer de naturel, & devenir tout ce qu'elle est.

Passion terrible & emportée qui obscurcit la raison, qui la fait servir á nos fureurs, qui la force de édifier nos folies; passion noble & généreuse, qui réveille en nous l'amour de la gloire, la probité endormie, la délicatesse émoussée. L'amour enfin n'a point de formes; mais il est capable de les prendre toutes. Ses vertus & ses vices lui sont également étrangers. L'au retient la figure du vase qu'elle remplit : nos maîtresses nous rendent tout ce que nous sommes.

Vous, qui êtes appellés au gouvernement des peuples, fuyez l'amour. Nés pour commander, vous serez esclaves; & si l'objet qui vous séduit n'est pas l'image de la vertu, comme il est à vos yeux celle de la beauté, vous

verrez chanceller votre trône : peut-être ſerez vous écraſés ſous ſes ruines. L'amour n'eſt fait ni pour les Rois, ni pour le peuple : les Rois ont trop de devoirs, le peuple a trop de beſoins. L'amour eſt le ſeul bien qu'on ne peut aprécier ; l'amour eſt le ſeul mal auquel on ne trouve point de remede. Peignez-le comme un monſtre dangereux, repréſentez-le comme un Dieu bienfaiſant, vous le trouverez tout entier dans l'un & l'autre de ces portraits.

Aimez une femme qui ne ſera que belle, votre amour finira. Les grâces, les agrémens du corps ſont limités ; la meſure de votre curioſité ſera celle de votre tendreſſe. Joignez de l'eſprit à ſes charmes extérieurs, à ſes charmes que la jouiſſance détruit, vous les verrez ſe multiplier, ſe répandre & s'animer à chaque inſtant. L'eſprit eſt à la beauté, ce que la roſée du matin eſt aux fleurs. Mais ſi vous découvrez entre l'eſprit & les grâces, des caprices, de la bizarrerie, de la vanité, de la jalouſie, de l'humeur, fermez les yeux ſur vos occupations & ſur vos devoirs ; je vous les prédis, vous aimerez toute la vie. C'eſt jouir de trois perſonnes en une ſeule, que d'avoir une maîtreſſe qui raſſemble les agrémens, l'eſprit & les caprices.

La diſpute des brunes & des blondes a été inventée par les voluptueux ; les amans ne ſçauroient la décider : les uns choiſiſſent avec

réflexion, les autres aiment sans délibérer. Ce ne sont pas précisément les beaux yeux noirs & les beaux bleus qui renversent les têtes, qui troublent les cœurs ; ce sont ceux qui parlent le mieux le langage de notre ame: la beauté plaît, la physionomie entraine.

La jalousie est l'aliment & le poison de l'amour. C'est elle qui fait les amans délicats & les maîtresses emportées. Quand elle est douce & modérée, on ne l'entend se plaindre qu'avec retenue, on ne la voit soupçonner qu'avec précaution : aussi enfant que l'amour, elle se joue avec lui, & le corrige en badinant : c'est sous cette forme, c'est sous ces traits qu'il faut l'admettre dans un commerce tendre. Fuyez la, quand, sur les pas des furies, elle se précipite un poignard à la main, quand elle gémit, quand elle crie auprès du tombeau qu'elle a creusé, & qu'elle mêle son sang avec celui qu'elle a fait répandre. Astrée inquiéte est bien plus aimable que Médée furieuse. Il faut être délicat, & jamais jaloux : la délicatesse est toujours tendre ; la jalousie est souvent cruelle.

La plupart des hommes & des femmes se reprochent mal àpropos leurs infidélités. Ils se juroient autrefois un amour vif, un amour que la sympathie avoit assorti.. Infideles à la vérité qu'ils attestoient alors, doivent-ils s'étonner aujourd'hui de devenir perfides en amour ? On n'aime guere dans le monde,

mais on s'amuſe. Parler ſérieuſement de l'amour, c'eſt tomber dans le ridicule. Cependant, aux yeux de la véritable probité, un amant & un ami infidéles ſont également mépriſables. Ceſſer d'aimer par inconſtance, eſt un défaut dans la nature : trahir ce qu'on aime, eſt toujours un vice dans l'amant.

*M. DE B*** à qui une Dame connue par ſa beauté & ſon mérite a demandé une définition de l'amour, lui répondit par ces vers.*

Qu'eſt-ce qu'Amour ?

C'eſt un Enfant, mon maître,
Et qui l'eſt, belle Iris, du Berger & du Roi.
Il eſt fait comme vous, il penſe comme moi ;
Mais il eſt plus hardi peut-être.

SUITE
DES RE'FLEXIONS
SUR LES PASSIONS.

QUE de reproches ne m'a-t'on pas fait d'avoir écrit sur l'amour, & qu'il seroit long d'y répondre ! Pourquoi choisir une matiere épuisée ? pourquoi s'exposer à des répétitions nécessaires ? quelle manie enfin, m'a t'on dit, de vouloir traiter un sujet aussi puérile & aussi dangereux ? Voilà bien des crimes ; voici peu d'excuses. Premierement je voulois écrire sur les Passions ; il n'y a rien, je pense, d'extravagant dans ce projet : il me paroît que de commencer par celle de l'amour ou de l'avarice, est encore une chose très-permise. Mais il est des oreilles que le seul nom d'amour effarouche ; il est des hommes, qui par tempérament ou par vengeance, frémissent de l'entendre : que répondre à ces ames délicates ? Deux choses : c'est un malheur qu'on ait rangé l'amour au rang des grandes passions ; il est triste que la fantaisie me soit venue de l'approfondir. A l'égard des répétitions où j'ai couru risque de tomber, je demande si des Juges sensés condamneroient

roient un Peintre pour avoir repréſenté le Soleil en plein midi, dans ce moment heureux où il ſemble éclairer la nature entiere, & briller généralement à tous les yeux.

Ce grand aſtre, dont la lumiere
Enflamme la voûte des cieux,
Semble, au milieu de ſa carriere,
Suſpendre ſon cours glorieux :
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple du haut des airs,
L'Olympe, la terre & les mers,
Remplis de ſa clarté féconde ;
Et juſques au fond des enfers,
Il fait rentrer la nuit profonde,
Qui lui diſputoit l'univers.

L'amour reſſemble au Roi des aſtres : il eſt connu, il eſt peint dans toutes les parties du monde ; & c'eſt cependant encore le ſujet le plus heureux, le plus utile & le plus sûr de plaire. Le goût que nous avons pour la nouveauté, s'étend moins ſur les matieres que ſur la maniere de les traiter. N'épuiſons point notre imagination à créer un nouvel ordre de choſes, approfondiſſons celles qui ſont connues, peignons-les d'une main hardie ; & ſans y penſer, nous deviendrons de grands peintres, & des peintres originaux. J'ai une autre réponſe à faire, & la voici. On

me demande comment il eſt poſſible qu'un homme fait pour vivre dans le grand monde, puiſſe s'amuſer à écrire, à devenir Auteur enfin ? Je réponds, que s'il n'eſt pas honteux de ſçavoir penſer, il ne l'eſt pas non-plus de ſçavoir écrire ; & qu'en un mot, ce ſont moins les ouvrages qui deshonorent, que la triſte habitude d'en faire de mauvais. Mais du moins, dira t'on, vous courez de grands riſques. Sont-ils ſi grands, après tout, quand on connoît ſes forces ? Quand on n'entreprend rien de trop élevé, on peut entrer hardiment dans une carriere dont a borné l'étendue. D'ailleurs je ſuis ennuyé d'être perpétuellement entraîné par ce que j'appelle le tourbillon du jour, je veux dire, cet enchaînement perpétuel de plaiſirs, de devoirs, de jeux, de ſpectacles, qui laiſſent à peine le tems d'être un moment avec ſoi-même, & qui communiquant à notre ame le trouble qui régne dans le monde, la rend incapable de ſaiſir ſes ridicules, & d'approfondir ſes erreurs. Il faut que tout homme d'eſprit ait ſon obſervatoire, où tranquille, & n'entendant que de loin le tumulte ſéduiſant de Paris, il s'accoutume à connoître les hommes en étudiant ſon propre cœur. On pourroit conclure de cette réflexion, qu'obſervateur rigoureux, j'ai tourné de bonne heure mon eſprit vers la ſatyre ou la mélancolie : ce jugement ſeroit bien

injuste. Sans être heureux, mon cœur est tranquille, & je laisse à mon imagination le soin de mes plaisirs. Il est vrai qu'en ouvrant les yeux sur la scene de ce monde, l'ingratitude est le premier objet qui les a frappés ; mais après quelques momens de sensibilité & de douleur, j'ai vu plus de folie que de méchanceté dans les hommes ; & je me suis accoutumé à commencer avec eux, & à rire innocemment de leurs extravagances. Tous mes écrits annonceront cette façon de penser, ou plutôt cette faculté de sentir ; je n'offrirai que des tableaux rians : une raison aimable, une folie douce seront les Muses que j'invoquerai ; & peut-être, par une nouveauté qui ne peut être dangereuse, je peindrai la vertu au milieu des plaisirs, nous ouvrant des routes inconnues aux Socrates. Si cette maniere d'écrire, simple, libre, & souvent poétique, a le malheur de déplaire aux Ecrivains sensés dont la France abonde aujourd'hui, j'avouerai modestement que l'esprit de philosophie & de justesse, qui s'est, dit-on, répandu sur le siécle présent, n'a fait que passer rapidement devant moi, pour aller éclairer des hommes infiniment plus méthodiques. Mais malgré les progrés de la raison, il reste encore dans le monde une troupe de fous & de folles, qui crient à l'ennui, qui se plaignent qu'avec tout le bon sens du monde, on les fatigue, on les

endort; qui disent qu'à la vérité on écrit sagement aujourd'hui, correctement même, mais qu'après tout, l'imagination n'est pas satisfaite; qu'on voudroit bien s'amuser quelquefois aux dépens de la méthode; & qu'après avoir vu voler terre à terre les colombes, on aimeroit à se perdre dans les nues avec les aigles. Je connois, par exemple, une de ces aimables étourdies, à qui le ciel donna en imagination tout ce que les autres femmes ont en papillonage, en babil, en coquetterie, dont l'esprit a la faculté de certains verres, je veux dire, celle de reproduire les objets jusqu'à l'infini. Une seule idée qui la frappe, en réveille une foule d'autres: polie avec les galans du monde, bonne & indulgente avec les sots, vive jusqu'à l'emportement avec les gens d'esprit, tranquille en apparence, son ame ressemble à cet argent vif & mobile, qui, au moindre mouvement, s'ébranle dans toutes ses parties Présentez à une femme de ce caractere un livre pesamment écrit, & un amant sexagenaire, vous l'embarrasserez, je vous jure, sur le choix.

Ainsi, comme il faut plaire, autant qu'il est possible, à tout le monde, je demande d'avance permission d'écrire pour les fous de ma connoissance; bien résolu dans la suite de faire ma cour aux sages que je ne connois pas. J'appelle fous, tous ceux qui ont les

passions vives ; & l'on peut remarquer qu'il seroit heureux pour les Ecrivains dans tous les genres, de les avoir reçues du ciel vives & bouillantes ; car le génie suit toujours les passions impétueuses. Me voilà rentré heureusement dans mon sujet, dont je ne veux plus m'écarter.

Un Américain de mes amis, qui a de l'esprit & de l'usage du monde, mais qui n'a pas perdu dans son commerce ce jugement sûr, cette hardiesse dans les pensées, & ce tour figuré dans l'expression, que la nature ne refuse pas même aux Sauvages, me disoit l'autre jour en lisant mes réflexions : Qu'entendez vous par cet amour, dont on fait tant de bruit en France ? Quel est-il ce Dieu, dont Paris entier paroît être le temple ? Tous les arts s'empressent à consacrer ses miracles, & même ses erreurs ; le marbre s'anime & le reproduit ; la toile respire & fait sortir ses traits ; les théatres retentissent de ses louanges ; la musique entraine doucement les cœurs jusqu'aux pieds de son trône ; la poésie enflamme l'esprit, & le remplit de ses douces chimeres. Quel ennui dans vos sociétés, si cet amour vif & piquant ne vient folâtrer avec vous, s'il ne réveille la paresse de vos Dames, & s'il cesse de présider à ces jolis riens qu'elles écoutent avec tant d'avidité ! Le desir de plaire, qui rend les Françoises si aimables ou si ridicules, est immortel parmi

vous: il ôte, depuis quinze jusqu'à trente ans, l'envie, je dirai même, le besoin du repos. Qu'une jeune personne plaise au bal pendant douze nuits de suite, je vous jure que ses insomnies ne la changeront pas, & que sa vanité flattée fortifiera la délicatesse de son tempérament. N'est-elle plus aimée pour sa personne, elle voudra l'être pour de l'esprit, pour des mines, quelquefois même pour des grimaces: en un mot, il ne se met pas un ruban, pas une mouche dans le monde, que ce ne soit au nom de l'amour. Je remarque d'ailleurs que votre amour françois est l'ame du commerce; que le Dieu des modes le suit; qu'il invente tous les jours de nouvelles parures, tire des mines de nouveaux diamans, file de nouvelles étoffes, & broye avec adresse un fard imperceptible, & des couleurs moins étrangeres aux visages. Je ne vois rien enfin de si universellement répandu, de si généralement connu, que l'amour: & cependant, l'autre jour une femme du monde de trente-cinq ans, à qui j'en voulus parler, me dit d'un air moitié dédaigneux, moitié innocent: En vérité, je n'entends pas ce que vous voulez me dire, j'ignore absolument ce langage. Comment! tout se fait en France pour l'amour ou par l'amour, & vos femmes feindront toujours de le méconnoître? Quel contraste! quel ridicule! Expliquez-moi, de grace, cette bizarrerie:

d'où vient, continuoit il de me dire, qu'en Europe, & sur tout en France, il faut, pour plaire aux femmes, dresser un autel devant elles, brûler perpétuellement un encens qu'elles ne trouvent presque jamais grossier, & de tous leurs défauts faire autant de Divinités qu'on adore ? Est ce que réellement vous auriez parmi vous une tradition qui promit aux jolies femmes les apanages de la divinité ? ne se croiroient-elles pas sérieusement des Déesses de la terre ? Quel orgueil quand on leur déplaît ! quelle hauteur quand on commence à leur offrir des hommages ! quelle vertu quand elles résistent ! quel étalage de sentimens nobles & délicats, quand on commence à les ébranler ! Non, il n'est rien de si grand, de si fier, de si vertueux en apparence, qu'une femme à qui vous dites, je vous aime, pour la premiere fois : mais autant sa résistance semble-t'elle lui donner d'empire sur les hommes, autant perd-elle de sa divinité, quand elle céde à leurs penchans. L'appareil de vertu, d'insensibilité, de fierté disparoît : on découvre enfin les combats continuels qu'elle a soufferts pour résister fort peu de jours ; on voit que sa foiblesse n'étoit environnée que d'un nuage léger ; que ce nuage dissipé, il ne reste plus qu'une nature aussi foible que celle des hommes, mais plus inconstante, à la vérité, & plus dissimulée : on voit qu'on doit souvent

au hazard l'avantage de plaire aux femmes ; que c'eſt peut-être en flattant leurs défauts, qu'on les ſoumet ; que leur vanité ſe nourrit des hommages les moins ſinceres ; qu'elles ſacrifieroient un amant adoré, à l'orgueil d'être louées par un grand Prince ou par un grand génie : en un mot, je trouve que vos Françoiſes méritent d'être aimées ; mais l'adoration ne fait qu'éclairer davantage leur foibleſſe. Ah ! que dans nos climats l'amour eſt bien moins comédien ! Il eſt parjure en France cet amour ; il atteſte à tout moment le ciel & la terre : exceſſif dans ſes promeſſes, avare dans ſes dons, emporté dans ſa colere, injuſte dans ſes ſoupçons ; humble quand il demande, inſolent lorſqu'il a obtenu, dénaturé quand il s'envole, curieux & avide de nouveauté ; car, j'oſe le dire, ſi du fond des terres auſtrales arrivoit à Paris un grand Seigneur médiocrement bien fait, on verroit encore des barricades, & vos femmes ſe feroient la guerre pour le conquérir.

Voilà les réflexions de mon ſauvage, qui me paroiſſent juſtes, & qui font ſentir à tout homme raiſonnable, que ce n'eſt pas dans le ſein de la galanterie qu'il faut chercher le véritable bonheur ; je n'en connois point d'autre ſur la terre que la tranquillité : libres & maîtres de notre tems, c'eſt à la raiſon de nous éclairer ſur nos plaiſirs : qu'elle ſe tourne toute du côté de notre félicité ac-

tuelle, sans perdre aucune de nos vertus : par les progrés de notre raison, nous compterons ceux de notre bonheur. La piéce de vers que je joins à ces réflexions, les rendra plus utiles, en les rendant sans doute plus aimables.

LE NOUVEL ELISE'E.

*A M. DE****

QUI ne connoît ces lieux où l'abondance
A pour jamais établi son sejour,
Où la justice a placé l'innocence,
Où sans remords, sans soins, sans inconstance,
On vit en paix dans les bras de l'amour ?
Un fleuve heureux endort, par son murmure,
L'ambition, la crainte, les desirs ;
Et dans son onde on puise sans mesure
L'oubli des maux & le goût des plaisirs.
De ses vrais biens la nature parée,
N'y montre aux yeux que des fruits & des fleurs ;
L'or est banni, la guerre est ignorée ;
Y pourroit-on ressentir des malheurs ?
Mais si ces lieux sont destinés aux sages,
Pourquoi chercher ce qui nous est offert ?
Sans pénétrer aux ténébreux rivages,
Vivons comme eux, l'Elisée est ouvert.
Ce ne sont point les plaines fortunées,
Les bois épais, le murmure des eaux,

Qui font couler nos heureuses années
Dans les douceurs d'un éternel repos.
C'est la raison qui rend les lieux aimables ;
Tout ici bas lui doit ses agrémens :
Antres obscurs, déserts impraticables,
Son seul aspect vous a rendus charmans :
Palais des Rois, vos cours ambitieuses
Seroient sans elle une affreuse prison :
Repos, transports, heures délicieuses,
Tous les plaisirs naissent de la raison.

Esprit des Dieux, soutien de l'Elisée,
Sage Minerve, éclaire l'univers ;
Que par tes soins l'ame divinisée,
Soit insensible aux grandeurs, aux revers :
De la vertu rends-nous la route aisée ;
Et pour jamais fais rentrer dans leurs fers
Les passions, ces filles des enfers.
Quitte un moment les campagnes fleuries,
Où le Léthé, sur un char pareſſeux,
Nonchalamment erre dans les prairies,
Et de roseaux couronne ses cheveux.
Si tu reviens, la paix & l'innocence
Vont rétablir leurs autels démolis ;
Et confondus par ta seule présence,
Tous les forfaits, enfans de la licence,
S'abimeront dans l'ombre ensevelis.
Du haut du ciel nous reverrons descendre

Les plaisirs purs que goûtoient nos ayeux :
Le Dieu des ris qui mourut avec eux,
Nouveau Phénix, renaitra de sa cendre,
Et parmi nous ramenera leurs jeux.
Mais toi, mortel, toi si digne de l'être,
Esclave bas, né pour avoir un maître,
Qui n'oserois écouter les desirs
Que dans ton cœur la nature fait naître ;
Toi, l'ennemi, le tyran des plaisirs,
Veux-tu toujours gémir dans la poussiere,
Verser des pleurs, trainer des fers honteux ?
Ose à la fin jouir de la lumiere,
Et deviens homme en devenant heureux.
Mais ce bonheur, ce vain éclat du monde,
Ressemble aux fleurs qu'enfante le Printems :
Tristes jouets de la Parque & du temps,
Nos plus beaux jours s'écoulent comme l'onde ;
Et l'avenir, tel qu'une mer profonde,
Va sans retour engloutir nos instans. . . . .
Triste pensée où l'ame s'abandonne,
Nous plaisons-nous à grossir nos malheurs ?

Si le plaisir, vainqueur de nos douleurs,
Eternisoit l'éclat qui l'environne ;
Si les remords ne fanoient point les fleurs
Dont en tout temps sa tête se couronne ;
Et si l'ennui, qui souvent l'empoisonne,
A ses beaux yeux n'arrachoit quelques pleurs ;

Dieux !

Dieux ! comme vous, nos ames immortelles
S'enivreroient de douceurs éternelles ;
C'eſt le plaiſir qui vous ouvrit les Cieux :
Par le plaiſir nous ſerions tous des Dieux.
Nés dans les pleurs, ſujets à des diſgraces,
Nos bons ayeux ont coulé d'heureux jours ;
Que la raiſon nous guide ſur leurs traces ;
Et qu'elle-même, animant mes diſcours,
Offre à nos yeux, avec toutes ſes graces,
Le ſiécle d'or, ce ſiécle des Amours.
L'à, ſous les loix de Saturne & de Rhée
La Paix, Thémis, Flore, Pomone, Aſtrée,
Avoient fermé le temple de Janus.
J'y vois par-tout la clémence adorée :
Forfaits honteux, vous êtes inconnus ;
Triſte douleur, vous êtes ignorée.
J'y vois des champs conſervés ſans combats ;
Des bleds ſauvés de la faulx des ſoldats.
J'y vois la terre enfanter des miracles ;
Et la nature attentive à nos vœux,
Ouvrir ſon ſein, répandre ſans obſtacles
Tous les trésors qui rendent l'homme heureux ;
Des biens acquis par un travail facile,
Et conſumés par un uſage utile ;
Des fruits pour mets, le Printems pour ſaiſon ;
Des lits de fleurs, un antre pour maiſon ;
Les Dieux pour Rois, la vertu pour nobleſſe ;

Point d'indigence, encor moins de richeſſe ;
Sincérité, foi, conſtance, candeur,
Diſcrétion, ſimplicité, grandeur,
Le monde entier pour commun héritage,
Egalité ſans loix & ſans partage ;
Tels ſont les biens qu'on poſſédoit alors.
Ils reviendront : qu'on chaſſe de la terre
Cet intérêt qui meut tous nos reſſorts,
Qui fait la paix, qui déclare la guerre,
Dont la faveur allume nos tranſports ;
Mais qui bientôt ſe briſant comme un verre ;
Perd les vivans, déshonore les morts ;
Ne laiſſe enfin que de triſtes remords,
Et des forfaits punis par le tonnerre.
Qu'il pleure enfin ſes temples abattus,
Temples impurs où régnoit l'injuſtice.
Pauvres en or, & riches en vertus,
Laiſſons aux Dieux le pompeux édifice
De nos palais ; & ne retirons plus
De ces rochers creuſés par l'avarice,
Les vils tréſors qu'y fait naître Plutus :
Nous reverrons enfin cet Eliſée,
Si peu connu, ſi chanté dans nos vers.
L'impiété punie & mépriſée,
Va replonger dans l'ombre des enfers
L'oubli des loix, l'erreur autoriſée,
Et ces écrits captieux & pervers,

Qui par les traits d'une éloquence aiſée,
Ont ébloui le crédule Univers.

Déja je vois éteindre le bitume
Qui nuit & jour embraſoit nos fourneaux;
Le fer ſe rouille, & la peſante enclume
Ne gémit plus ſous le poids des marteaux.
La paix renaît au ſein de la victoire,
Et l'univers la reçoit à grands cris.
S'il en jouit, nos Princes ont la gloire
D'apprendre aux Rois à connoître ſon prix.
Mais quels objets frappent mes yeux ſurpris!
Quel Dieu conduit les Filles de mémoire!
Quelle clarté! quels ſons harmonieux!
L'Amour deſcend modeſte & glorieux:
Non cet amour que révére Amathonte,
Dont les plaiſirs ſont ſuivis de la honte;
Mais cet amour qu'Iſſé peint dans ſes yeux,
Ce feu vainqueur, né d'une ſource pure,
Qui ſe ranime au ſein de la nature;
Ce Dieu charmant, qui préſente à nos cœurs
Des fers ſans poids & des liens de fleurs;
Ce ſentiment plus actif que la flâme,
Qui pour jamais unit l'ame avec l'ame;
L'amour enfin, car ſon nom le peint mieux
Que tant de traits qui l'offrent à nos yeux.
Vivons, Iſſe, ſous ſes heureux auſpices,

Et de nos cœurs offrons-lui les prémices ;
Contre le sort empruntons ses secours.
Si le passé, qui détruit toutes choses,
Nous a ravi le matin de nos jours,
L'instant présent fait naître assez de roses ;
Vivons, aimons, & jouissons toujours.
Mais si d'un Dieu la main impénétrable
Nous écrivit au rang des malheureux,
Sans condamner son dessein adorable,
Rapprochons-nous de ce rivage affreux,
Où le destein farouche, inexorable,
Dicte aux mortels ses arrêts rigoureux.
Nous y verrons, au gré de la fortune,
Les flots bruyans s'élever jusqu'aux cieux ;
Et plus cruels que les flots de Neptune,
Perdre les Rois & les amis des Dieux.
Nous y verrons le sceptre & la balance,
Les vains lauriers que la gloire dispense,
S'évanouir sous ces funestes flots ;
Et dans leur sein, si fécond en orages,
Nous puiserons la constance des sages,
Et nous boirons l'oubli de tous nos maux.

RE'FLEXIONS

SUR LA METROMANIE.

LA manie des vers, dont on vient de jouer si heureusement le ridicule, en auroit beaucoup moins, si elle n'étoit devenue une passion presque générale. Les regles de la simple versification sont si faciles & si courtes, qu'il n'est presque personne qui, par paresse, ne s'accomode de ce genre de travail, & dont l'amour propre ne le flatte d'obtenir en peu de temps les grands honneurs du Parnasse, c'est-à-dire, un peu de fumée que l'orgueil grossit, & que le temps ou la nouveauté dissipent tôt ou tard. Il est difficile d'être jeune, & de vivre à Paris, sans avoir envie de faire des vers. L'Opéra, la Comédie & les femmes, font plus de Poëtes que les Muses; mais comme il n'appartient ni au théatre ni aux Belles de donner du génie, il arrive aussi

que les seuls Poëtes, dont le nom se conserve, sont ceux qui n'ont eu d'autre maître & d'autre modéle que la nature.

La critique n'a jamais été plus sévere, ni plus étendue qu'elle l'est aujourd'hui : il est tout ordinaire dans ce siécle de voir des enfans qui jugent, & qui jugent bien. On a dispensé la jeunesse du respect servile qu'elle rendoit aux jugemens de l'âge avancé ; c'est peut-être une faute ; mais il faut avouer qu'elle est souvent heureuse. Nous sommes raisonnables cinq ou six ans plutôt que nous ne l'étions autrefois : introduits de bonne heure dans le monde, rien ne nous étonne aujourd'hui. La confiance que nous donnent l'expérience & l'usage, fait naître en nous de nouvelles idées, en nous aidant à développer celles que nous avions déja La timidité qu'on nourrissoit autrefois en nous jusqu'à vingt-cinq ans, pouvoit avancer intérieurement les progrès de la raison ; mais elle s'opposoit sans doute à l'effor de l'esprit, & à ce jeu de l'imagination, qui fait qu'on plaît & qu'on invente.

Avouons néanmoins que la liberté qu'on nous donne de bonne heure, de penser & de parler hardiment, peut bien contribuer à étendre le nombre des bons Critiques ; mais aussi elle doit augmenter à l'excès le catalogue nombreux des mauvais Poëtes Tous les jeunes gens qui ont de l'esprit, entendent

dans le fond de leur cœur une voix flatteuse qui leur dit : Vous avez assez de hardiesse pour chercher des fautes dans le grand Corneille, & assez de goût pour les trouver & les rendre sensibles. La douceur, l'harmonie, le charme séduisant des vers de Racine, ne vous empêchent pas de sentir le petit nombre d'expressions foibles & prosaïques qui lui sont échappées, vous censurez avec discernement les Juges même du bon goût ; & vous n'oseriez entrer dans une carriere dont vous connoissez toutes les fleurs & toutes les épines ? Ce raisonnement intérieur de l'amour propre les ébranle, les séduit ; & si le hazard fait que soupant avec Voltaire ou Crebillon, ils leur entendent réciter des vers ; s'ils sont assez heureux pour saisir finement leurs grâces différentes, & pour admirer à propos la force & la pompe qu'ils sçavent répandre dans leurs ouvrages ; voilà leurs têtes qui se remplissent de projets vastes, le Parnasse les suit, ils ne voient plus que ses lauriers & sa fontaine immortelle ; le jour même ils essayeront leur talent dans un petit Madrigal ; & d'efforts en efforts, au bout de trois semaines, ils auront déja ébauché douze scenes tragiques. Il suffit, pour les fixer dans une carriere où la nature ne les a point appellés, qu'une jeune personne laisse tomber sur nos prosélytes des regards conduits par le hazard ou par la

coquetterie, elle leur fera prendre à l'instant pour enthousiasme le désordre de leurs sens. Apollon & l'Amour feront pour eux les mêmes Dieux : je les vois déja s'égarer volontairement, se passionner de commande, & arborer avec audace l'étendart des Muses ; car la Poésie a ses Dom Quichottes aussi-bien que l'Amour. Je ne pense pas que le Chevalier de la Manche fût amoureux, ni capable de le devenir. Le siége de ses passions étoit plus dans sa tête que dans son cœur. Que de gens, à son exemple, ayant choisi sans vocation un genre de vie qui leur étoit étranger, se sont affermis par raisonnement dans une entreprise extravagante, & parvenus enfin à se séduire eux-mêmes, ont cherché inutilement le temple de la gloire ! Que d'Auteurs se sont enfoncés sans guide dans le sacré Vallon, y ont jeûné veillé pour écrire des Elégies insipides à leurs Dulcinées, pour faire dans leurs vers murmurer doucement les ruisseaux, voltiger les zéphir, soupirer Philomele, dormir la raison, ennuyer l'amour, affadir l'esprit ; pour renverser quelquefois l'ordre de la nature, prendre, comme le Paladin, des moulins ordinaires pour des géans énormes, & devenir les Chevaliers errans du Parnasse ! Mais que retirent-ils de tant de fatigues ? Du mépris, des ridicules, quelquefois même des outrages. Ne croyons pas cependant que le vrai talent

de la Poésie entraîne avec lui toutes les extravagances qui rendent certains versificateurs si ridicules. Je connois des gens qui s'imaginent qu'un Poëte est l'image d'un Corybante en fureur, ou la Pythie échevelée; que la distraction le suit sans cesse; & que toujours emporté par l'imagination, son esprit n'a ni régle ni consistance. Il est vrai que si l'on jugeoit Messieurs les Poëtes par la plupart de leurs Odes; si l'on vouloit y chercher l'image de leur esprit & de leurs manieres, on ne sçauroit jamais les croire trop outrés & trop extravagans: car qu'est-ce dans le fond que nos grandes Odes françoises? L'Auteur ignore toujours où il est, ce qu'il voit, ce qu'il fait, ce qu'il entend: il semble que la force de l'enthousiasme l'ait privé de tous ses sens; que près d'expirer, il ne lui reste plus que des mouvemens convulsifs. Peintres sans choix, sans dessein & sans ordre, nos tableaux lyriques sont étouffés sous les images & sous les ornemens: tous les traits en sont excessifs, & les expressions foibles ou gigantesques: en un mot, à l'exception de quelques ouvrages de ce genre qui vivront éternellement, je ne sçaurois donner une idée plus juste de nos Odes héroiques, qu'en les comparant à des édifices monstrueux où tous les ordres de l'architecture seroient confondus sans distinction, & dont la richesse & le travail prouveroient moins la fécondité &

l'industrie de l'art, que son abus & l'inutilité de ses efforts.

„ Donnez-moi des nuages enflammés „ „ des vents impétueux, qui, sur leurs ailes „ agitées, portent les tempêtes dans les airs: „ faites succéder au tumulte un silence mor- „ ne; que la terre émue se taise; que l'onde „ qui fuit s'arrête; qu'un coup de tonnerre „ fende cet amas de nuages suspendus au haut „ des cieux: à ce signe éclatant, à cette voix „ le monde reconnoîtra son maître; & Dieu, „ content de nos hommages, appellera les „ zéphirs, fera luire son soleil; & les monta- „ gnes humides, dont il avoit entouré son „ trône se fondant en rosée, porteront dans „ le sein de la terre la vie, la fraîcheur & l'a- „ bondance. „

Voilà une Ode, assurément, s'il en fût jamais: aussi m'a-t'il fallu employer tous les élémens, & ne laisser rien dans la nature qui ne contribuât à la richesse de mes descriptions. Que d'ornemens perdus, & que cet appareil est bien inutile! Cependant, à une premiere lecture, nous admirons des expressions semblables; c'est ce qui fait que je ne trouve rien de si fautif que l'admiration. C'est un sentiment qui semble profiter de l'étonnement où les grandes figures & les mouvemens inattendus jettent notre ame, pour la forcer d'applaudir à ce qu'elle n'a pas encore conçu.

Ne cherchons donc pas l'hiſtoire des Poëtes dans leurs ouvrages ; leur gloire y perdroit ſans doute trop : mais aſſurons-nous que le ridicule naît eſſentiellement du caractere, & non pas du talent. Sçachons que les grands Poëtes reſſemblent à la nature : elle eſt ſinguliere dans ſes opérations & dans ſa conduite ; mais perſonne n'a dit encore qu'elle fût ridicule ni bizarre. Ainſi, rien ne fait tant de tort aux enfans d'Apollon, que le malheur d'avoir des compagnons indignes d'eux. Il eſt triſte qu'un talent qui ne s'acquiert point, & qui ſe développe même avant la raiſon, ſemble être commun aujourd'hui à tous ceux qui penſent. En vérité, les femmes devroient bien prendre garde à ne plus louer les mauvais vers qu'on fait pour elles, & à ne recevoir ni Bouquets ni Epitalames; car leurs éloges ſont dangereux ; & tel qui auroit écrit uniment en proſe toute ſa vie, fera long-temps des vers, pour avoir été applaudi ſur un Sonnet in-promptu, ou ſur des Stances faites à loiſir. Rien d'ailleurs ne ſeroit plus utile que de réformer le corps des verſificateurs : ils deviennent par-là même incapables de tout autre genre d'écrire ; & ſoit par air, ſoit par pareſſe, eux-mêmes avouent hautement qu'un démon les ſuit, & que faire des vers eſt pour eux une occupation néceſſaire. Qu'elle le ſoit, à la bonne heure, pour ceux qui y réuſſiſſent ; mais

vous, dont le public ne lit les ouvrages que par humanité, renfermerez vous constamment tous vos devoirs dans la nécessité où vous êtes sans cesse d'ennuyer vos concitoyens ? Voudrez-vous être toujours cause qu'un art précieux tombe dans le mépris où vous vivez ? Un art estimable, dira-t'on, un art précieux ! Quoi ! la Poésie, cette sœur de la Satyre, occupera t'elle une place honorable dans l'Etat ? Est ce pour graver sur l'airain des injustices atroces ? Est-ce pour décrier, comme elle l'a fait souvent, le mérite, les grâces & la beauté ? Est-ce enfin pour lever un front rebelle contre la Religion & contre les Loix ? Que répondre à ces exclamations, si ce n'est qu'on ne peut disconvenir que les hommes ne soient méchans, mais que la calomnie, l'audace & l'impiété éclatent en prose comme en vers, & qu'un talent, pour être utile ou pour nuire, suit toujours les penchans de l'ame qui le renferme ? Ainsi la Poesie, cet art de peindre à l'esprit, & de rendre sensible au cœur ce que la nature & le pinceau représentent aux yeux du corps, devient une furie dans le calomniateur, un embrasement dans l'emporté, un poison dans le satyrique ; mais elle n'en est pas moins l'éloge de la vertu, le prix des beaux arts, l'ornement d'un siécle, la gloire d'un Royaume, l'amusement de l'honnête-homme, & le charme de la so-

ciété;

ciété. Verſez de l'eau pure dans deux coupes ; l'une des deux eſt empoiſonnée, l'autre ne l'eſt pas : d'où vient ? Le danger de l'eau vient-il du vaſe ? Heureux ceux qui reçurent un talent qui les ſuit par-tout, qui, dans la ſolitude & le ſilence, fait reparoître à leurs yeux tout ce que l'abſence leur avoit fait perdre, qui prête un corps & des couleurs à tout ce qui reſpire, qui donne au monde des habitans que le vulgaire ignore ! Le Soleil fatigue par ſa marche conſtante ; c'eſt toujours le même feu, ce ſont les mêmes rayons. Mais ſi, comme les Poëtes, on le voyoit ſur un char, auſſi ancien que le monde, trainé par des chevaux immortels qui ſoufflent la vie & la flamme ; ſi dans ſes éclipſes, on s'imaginoit qu'en longs habits de deuil il pleure la mort de Coronis, ou le changement de Daphné ; ſi l'aurore n'étoit pas ſimplement pour nous la ſeconde impreſſion du jour ; ſi c'étoit une Déeſſe éplorée, qui gémit, qui ſe déſeſpere de ſortir des bras d'un vieil époux, pour ne trouver qu'un amant endormi : en un mot, ſi chaque fontaine paroiſſoit renfermer une Nymphe ; ſi chaque ruiſſeau ſembloit cacher un Dieu ; ſi le moindre petit oranger couvroit de ſa tendre écorce une Driade, ou un Faune, qu'il ſeroit doux aux hommes de voir naître le jour ! Qu'il ſeroit agréable aux Belles de le voir finir ! Chimeres, dira-t'on, chime-

res ! Eh qu'importe, pourvu que le temps en coule plus rapidement, pourvu que l'ennui n'en arrête pas triſtement le cours ? Quelle réalité vaudra une ſi douce illuſion ? C'eſt elle, c'eſt cette illuſion charmante, qui fait croire à pluſieurs que les Poëtes ſont infidéles à leurs maîtreſſes par imagination, & que ſouvent ils ne ſont amoureux qu'en idée. Voici la preuve du contraire ; & c'eſt par-là que je finis.

L'INCONSTANCE PARDONNABLE

ODE ANACREONTIQUE.

IRIS, Thémire & Danaë
Ont en vain reçu mon hommage :
N'en doutez point, belle Aglaë,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Iris parle si tendrement ;
Mon cœur est si foible & si tendre ;
Que je croyois, même en l'aimant,
Vous voir, vous parler, vous entendre.

Un sourire engageant & doux,
Bientôt m'enflamma pour Thémire ;
J'ignorois qu'un autre que vous
Pût aussi finement sourire.

Danaé s'offrit dans le bain :
Qu'on est aveugle quand on aime !
Aux lis répandus sur son sein,
Je ne crus voir qu'Aglaé même.

Ainſi, dans les plus doux plaiſirs,
Je cédois à vos ſeules armes ;
Mon cœur n'éprouvoit de deſirs,
Que par l'image de vos charmes.

Iris, Thémire & Danaë
Ont en vain reçu mon hommage ;
N'en doutez point, belle Aglaé,
Jamais mon cœur ne fut volage.

Pour donner une idée moins badine du caractere des Poétes, lorſqu'ils ſont amoureux, il me prend envie de placer ici le récit d'une aventure certaine, mais dont les circonſtances ſont ſi peu vraiſemblables, que, quelque opinion qu'on ait de la folie des hommes, je crains bien qu'on ne me reproche d'en faire une peinture trop outrée. J'oſe aſſurer cependant que je prendrai ſoin d'altérer en pluſieurs endroits la vérité, afin de mieux ſauver la vraiſemblance. Qu'on ne s'attende point de trouver dans cet ouvrage, ni des exemples à ſuivre, ni des fautes à éviter ; tout y eſt ſi étranger à l'ordre commun des choſes, que les habitans du Parnaſſe & ceux des petites-maiſons ſont, à mon avis, les ſeuls qui puiſſent en retirer quelque profit. Ce Roman eſt diviſé en quatre Soirées.

PREMIERE SOIRE'E.

C'E'TOIT au mois de Mai, sur le déclin du jour, que Mademoiselle Dest... descendit dans un jardin où le Chevalier Dart... eut envie de la conduire. L'heure étoit dangereuse. Déja l'étoile de Vénus commençoit à paroître ; & quelques nuages légers répandus sur l'horizon, se laissoient à peine dorer par les derniers rayons du Soleil couchant. Un air pur, un berceau, un beau ciel, peu d'obscurité, c'est beaucoup plus qu'il n'en faut pour donner envie d'aimer. Mais si dans un lieu qui renfermeroit tous les piéges que la nature peut nous tendre, lorsqu'elle se présente à nos yeux dans toute sa parure, un Poéte aimable donnoit la main à une Muse charmante ; si frappés ensemble de la beauté du Printems, ils se disoient : Mais quoi ! est-il possible que les saisons & les cœurs puissent avoir des rapports sensibles? Que les jours se semblent peu, & que nous nous ressemblons peu à nous-mêmes ! La terre couverte de neiges, les arbres dépouillés de leurs feuilles, le silence

des oiſeaux, tout cela ne ſemble-t'il pas défendre d'aimer ? Oui : l'Amour ne vole point ſur l'aile des aquilons ; il attend les zéphirs pour ſe balancer au millieu des airs, & pour y répandre ce doux poiſon qui nous enivre. Sans doute que nous étions auſſi aimables il y a trois mois ; mais je ne ſçais quelle froideur ſe mêloit dans tous nos diſcours ; il faut bien que nous n'euſſions pas encore reçu la permiſſion de nous aimer. Mais aujourd'hui que l'air eſt rempli du parfum des fleurs, que la terre eſt parée comme un temple où l'Amour va deſcendre, il ſemble qu'il ſoit arrivé à nos ames ce que nous avons vu ſe paſſer ſur la ſurface des eaux, lorſque le premier ſouffle du Printems commença de la fondre. Nous ne ſçavons quel trouble charmant nous agite, & quelle puiſſance inconnue nous empêche doucement de réſiſter. Quoi ! le Printems régne, le jour a diſparu, nous ſommes ſeuls; que penſer de cette ſituation ? Ils s'aimeront, dites vous. Hé, ſans doute ! C'eſt ce qui arriva au Chevalier Dart... & à Mademoiſelle Deſt... Les ſentimens que je viens d'exprimer les ſaiſirent en entrant dans le jardin. A peine avoient-ils marché quelque temps, qu'ils ſe regarderent mille fois en Poëtes & en amans ; ils s'arrêterent enſuite avec embarras, puis ils ſe regarderent encore, baiſſerent enfin les yeux ; mais ce qu'il y a de miraculeux dans cet événement, c'eſt

que, sans doute, par la force de l'amour, ils tournerent un moment l'un autour de l'autre, à peu près comme les tourbillons de Descartes. Cette marche extraordinaire finit fort singulierement : tous deux, comme par inspiration, se jetterent à genoux, & tous deux furent également étonnés de s'y voir. Dart... rompit le premier un silence si mystérieux. Quoi ! vous êtes à mes pieds, Mademoiselle, à mes pieds ! Ignorez-vous que je puis tout-à l'heure mourir de plaisir sur la trace que les vôtres ont faite sur le sable ? Oui, répondit la Muse, avec un rouge charmant qui de son front se répandit sur ses joues, vous avez sçu me plaire, Chevalier, & je n'ai pas balancé de vous adorer : je suis fiere, vous ne l'ignorez pas, mais il est bien juste que l'orgueil tombe aux pieds de l'amour ; & nous avons trop d'esprit pour perdre dans un vain cérémonial, des momens que le plaisir rend chers, & qui s'envolent pour hâter la paresse des amans. Qu'importe après tout à mon cœur que vous ne m'aimiez que depuis un quart d'heure. Je comprens, par la violence de mes feux, qu'on peut sentir dans une minute tout ce qu'ont éprouvé les anciens Céladons. Oui, reprit vivement le Chevalier, une ame sensible fait bien du chemin, & quand on a de l'esprit, il ne faut qu'un moment pour s'aimer à la folie : d'un coup d'œil on apperçoit dans sa maîtresse tout

ce qu'elle vaut, & l'amour extrême suit toujours une aussi profonde connoissance ; en un mot, c'est la sottise des amans & des maîtresses qui cause la lenteur de l'amour : pour moi, je crois fermement que tout Cythere a passé dans mon cœur, & je sens trop combien il m'en coûteroit de résister au plus fort & au plus doux de tous mes penchans. De résister à son penchant, Chevalier, y pensez-vous bien ? Est-ce qu'on résiste ? Comment étouffer des feux dont la source est toute entiere dans le cœur ? Comment se tromper soi-même, en voulant se persuader que le vrai bonheur n'est pas où sont les plaisirs ? Ah ! qu'il est heureux d'être Poéte, interrompit l'amant & que l'imagination rend l'amour aimable ! Il me semble le voir descendre dans vos yeux : je jurerois qu'il les éclaire lui même de son flambeau ; car je sens bien que c'est de là qu'il pénétre au fond de mon cœur : oui, il est par-tout où je vous vois, c'est sans doute lui que j'adore en vous ; peut-être même est-ce vous que j'adore en lui. A ces mots la fiere Dest. . . devint rêveuse un instant ; mais prenant tout-à-coup son parti : Peut être, dit-elle d'un ton ironique ? Décidez-vous, Monsieur ; je vous laisse éclaircir vos doutes : aussi bien la nuit s'avance, adieu, je vous quitte pour jamais. L'orgueil & le depit l'avoient déja emportée sur leurs ailes. Le Chevalier

eut beau crier que rien n'étoit plus clair que ſon diſcours, que cette ambiguité prétendue étoit une vraie chimere. Peine inutile : la Nymphe avoit diſparu. Dart... fut contraint de s'en plaindre à tous les aſtres du Firmament, & de gronder la Lune, qui ce jour-là étoit fort pâle ; mais s'étant aſſis quelque temps après ſur un gazon, il y fit des vers ; reſſource ordinaire des Poétes dans le malheur, & ne ſortit du jardin qu'après avoir ſalué l'Aurore. Voici quel fut l'ouvrage qui l'occupa toute la nuit.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

TRAITER toujours la vertu d'inhumaine,
Et malgré moi ſentir des feux naiſſans ;
Voir ma raiſon toujours plus incertaine,
Fermer les yeux ſur le trouble des ſens ;
Unir ſouvent les ris & la triſteſſe,
Mourir cent fois, & revivre en un jour ;
Par les plaiſirs connoître enfin l'amour,
Et n'y trouver que la délicateſſe ;
Ranger alors Iſmene au rang des Dieux ;
Croire à ſes pieds être aſſis ſur le trône,
Voir tous mes biens, & mes maux dans ſes yeux ;
Etre jaloux de l'air qui l'environne ;

Pouvoir l'aimer juſqu'à l'emportement ;
Croire en mourir, & c'eſt peu de le croire ;
Mais, comme ami, ſauver toujours la gloire
De la Beauté qu'a déſarmé l'amant ;
La demander à la Nuit, à l'Aurore,
La voir par-tout & la chercher toujours ;
L'aimer ſans ceſſe, & l'aimer plus encore ;
Quand la fortune obſcurcit ſes beaux jours :
Si c'eſt aimer, Iſmene, je vous aime,
Et c'eſt à vous que j'en dois le ſecret.
Lorſque l'Amour lança ſon premier trait,
Oui, je le vis, vous le guidiez vous-même.

Fin de la premiere Soirée.

SECONDE SOIRE'E.

HELAS ! s'écria Mademoiſelle Deſt.. en s'éveillant, ce pauvre Chevalier a paſſé la nuit fort mal à ſon aiſe, il faut qu'il m'aime bien pour s'expoſer ainſi aux injures de l'air. Les vers qu'il m'a envoyés ſont charmans, il écrit comme les anges. Or, remarquez, je vous prie, qu'on fourre les anges partout. J'ai eu tort, continuoit-elle, de m'emporter ſi légerement; mais auſſi comment eſt-il poſſible qu'un homme d'eſprit ignore que les Belles veulent être louées ſans aucune modération ? Les droits d'une maîtreſſe ſont encore plus forts ; ainſi je raſſemble en moi tous les titres qui peuvent juſtifier les éloges outrés ; car je ſuis, Dieu merci, tout à la fois, fille, maîtreſſe & Poéte. Ces réflexions achevées, elle prit du papier, & écrivit :

Dans ce jardin où je connus l'amour,
Oú tu ſentis ſes ardeurs par mes charmes ;
Viens, cher amant, m'inſpirer à ton tour
Et des plaiſirs, & même des alarmes.

Le Chevalier ayant reçu ces vers ſur la fin du jour, ſe hâta d'arriver au jardin, où il

avoit trouvé la veille tant de bonnes raisons pour aimer. La jeune Dest... s'y étoit déja rendue, & pour ne point perdre de temps, elle s'étoit assise au bord d'un bassin, où elle examinoit scrupuleusement les défauts de sa coëffure, & s'applaudissoit en secret d'avoir encore quelques momens à donner à sa toilette. Après avoir dérangé des boucles qui faisoient fort bien, & mis deux ou trois mouches surnuméraires qui lui changerent en mal la physionomie, elle troubla de colere l'eau du bassin, & détournant la tête avec précipitation, elle découvrit le Chevalier derriere un myrte où depuis une heure il faisoit des réflexions morales sur le bon esprit des femmes, & plaignoit intérieurement sa maîtresse de ce qu'elle se déparoit ainsi en s'ajustant : ils furent tous deux fâchés de se voir. Le Chevalier parut dans l'attitude d'un homme qui a quelque chose à se reprocher, & qui craint qu'on ne s'en apperçoive : la Nymphe, de son côté, rougit de dépit d'avoir donné matiere à des réflexions morales. Dart... enfin pour sortir d'embarras, s'avisa de dire en s'approchant d'elle :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

Mais comme il s'apperçut que son compliment ne réussissoit pas, partagé entre la crainte d'avoir déplu, & l'amour extrême qu'il ressentoit,

ressentoit, il se prit à pleurer innocemment. La jeune Dest. . . sans sçavoir pourquoi, en fit de même ; & Dart. . . plus vivement touché encore, s'écria tristement : Quoi ! vous pleurez, ma Déesse ! je voudrois au prix de tout mon sang arrêter la moindre de vos larmes. Hé, que ne sommes-nous au temps des métamorphoses ! les Dieux me changeroient tout-à-l'heure en fleur, vos larmes seroient pour moi des larmes de l'Aurore, elles me donneroient la vie & la beauté ; peut-être que je couronnerois vos cheveux, ou que je passerois sur votre sein le seul jour que j'aurois à vivre. Que je suis malheureuse, mon cher Chevalier, dit Mademoiselle Dest. . . d'avoir douté un seul moment de votre amour ! vous avez soupçonné peut être que l'orgueil étoit mon vice favori. Ah ! pensez mieux de mon cœur ; une passion plus noble l'avoit alarmé ; plus je vous aime, plus je crois être en droit de vous plaire : plus vous m'aimez, & plus je dois compter que rien ne me balance dans votre esprit. Oui, si vous me voyez telle que je suis, n'en doutez point, Chevalier, je ne suis pas aimée ; l'illusion suit toujours les véritables amans. Jurez-moi donc, pour me rassurer, que tout ce que j'ai de joli vous paroît beau, que tout ce que j'ai de médiocre vous semble joli, & que mes défauts ne sont que des ombres légeres, où mes grâces vont se ca-

cher. Oui, je le jure, & mon ſerment part du fond du cœur ; mais après tout, ajouta Dart... qu'eſt-il beſoin de le jurer ? Si vous n'êtiez pas à mes yeux le chef-d'œuvre de la nature, je ne ſerois point à vos genoux le modèle de l'amour. Je le connois, cet amour, c'eſt le plus grand de tous les plaiſirs lorſqu'il eſt violent : c'eſt la plus ſotte de toutes les occupations lorſqu'il eſt médiocre. Oui, je préfere la douceur de pleurer à vos pieds, à tout ce qu'on appelle plaiſir, ma chere Deſt... Le vulgaire des amans ne pleure point, c'eſt un rafinement de volupté dont l'amour leur a fait un ſecret ; mais de grace, épargnez-moi vos froideurs : sûre de mon ame, que pouvez-vous craindre ? Sûre de ton ame, interrompit-elle, oui dans le moment qui s'écoule, mais celui qui le ſuit ne me l'enlevera-t'il point ? Quand on ne ſçait pas craindre, ingrat, on ne ſçait pas aimer. Il faudroit pour me raſſurer que nos ames fuſſent à découvert, que les corps qui les empriſonnent, changés tout-à-coup en une vapeur brillante, ſe laiſſaſſent pénétrer par les regards ; alors je verrois ſi tu es ſincere, & j'eſpérerois du moins qu'en connoiſſant mon ame entiere, tu pourrois apprendre enfin à m'aimer. A ces mots le Chevalier fit un éclat de rire : quoi ! Mademoiſelle, lui dit-il en badinant, vous voudriez que nos corps ne fuſſent

qu'une ombre transparente ? Y pensez vous; vos charmes n'auroient plus aucune solidité, & la vie ne seroit qu'un songe. Avouez du moins, Chevalier, reprit-elle en riant à son tour, que l'amour & le plaisir ne perdroient rien à ce songe ; nos ames forceroient leur prison, & peut-être qu'elles s'uniroient éternellement l'une à l'autre... Mais quoi, cher amant, d'éja la nuit nous sépare ; que le temps passe vîte, quand l'Amour lui prête ses ailes ! Déja je ne vois plus ton image ; parle-moi, qu'au son de ta voix chérie je reconoisse mon bonheur. Je crains de te perdre dans les ombres ; est il bien vrai que la Fable n'est qu'une chimere ? N'est-il plus de Nymphes sous les eaux ? Elles profiteroient de l'obscurité pour t'enlever ; tu vaux sans doute mieux que cet Hylas qu'elles ravirent à Hercule : je suis jalouse enfin de toute la nature. Hé, que peut craindre la plus aimée de toutes les Grâces, dit le Chevalier ? ses chaînes sont des plaisirs : qui pourroit jamais les rompre ou les éviter ? Mais à propos de plaisir, Muse adorable, je me souviens d'en avoir décrit le temple autrefois : si je vous avois aimée alors, la peinture en seroit plus touchante & plus vive. N'importe, dit-elle, je serai bien aise de vous entendre, puisque je ne puis plus vous voir. Dart... lui donna la main, & lut de mémoire.

LE TEMPLE DU PLAISIR.

PLAISIR si souvent appellé
Par les brillans accès d'une aimable folie ;
Plaisir si souvent exilé
Par les sombres vapeurs de la mélancolie ;
Venez, offrez-vous à mes yeux,
Ecartez le bandeau qui vous fait méconnoître ;
Découvrez ce front radieux,
Où les jeux voltigeans, où les ris semblent naître ;
Et d'où l'amonr fait disparoître
La fierté gênante des Dieux.
On m'écoute, on reçoit mes vœux & ma priere.
Un char d'azur m'emporte dans les airs ;
Il trace dans son vol un sillon de lumiere,
Et descend comme un trait au milieu des deserts.
Dieux ! sous un toit couronné de bruyere,
Ce grand moteur de l'Univers,
Le plaisir qui peut seul remplir notre ame entiere
Me montre en souriant un lit couvert de lierre,
Où repose avec lui l'aimable oisiveté ;
Un ruisseau coule à son côté,
Et les jonquilles qu'il arrose,

Conſervent la vivacité
D'une fleur fraichement éclose.
Près de ſon canal argenté
Un oranger touffu s'oppoſe
Aux feux dévorans de l'été :
Sous ſon feuillage reſpecté
L'amour endormi ſe repoſe,
Et par ſes charmes arrêté
Le volage zéphir s'expoſe
A perdre encor ſa liberté.
Séjour aimé des Dieux, où le plaiſir diſpoſe
De mon cœur, de mes vœux & de ma liberté;
Monarque complaiſant, ſouverain ſans fierté,
Il me permet tout ce que j'oſe.
Telle eſt du doux plaiſir l'aimable autorité;
Son ſceptre eſt un bouquet, ſa couronne une roſe;
Et ſes loix ſont ma volonté.
Dieu charmant, je vous vois ſourire
Au dernier trait de ce tableau.
Sans doute je rends mal les tranſports que m'inſpire
L'aſpect de ce ſéjour nouveau.
„ Oui, je ris de te voir en rimes redoublées,
„ De ton cerveau brûlunt conſumer tout le feu;
„ Dans tes peintures déréglées
„ Tu parles du plaiſir toujours trop, ou trop peu:
„ Envain aſſemble - tu meſure ſur meſure;

„ Ton esprit échauffé s'épuise vainement :
„ On trouve des couleurs pour peindre la nature;
„ Mais quel heureux pinceau trace le sentiment ?
„ Plus le plaisir est simple, & plus tu devois craindre
„ D'affoiblir ses vives ardeurs :
„ Le chercher, c'est le fuir : le sentir, c'est le peindre ;
„ C'est en mériter les faveurs.
„ Tu me vois entouré de campagnes fleuries ;
„ Au milieu des bergers j'établis mon sejour ;
„ Je foule l'émail des prairies :
„ Rivale & frere de l'amour,
„ J'inspire comme lui de douces rêveries.
„ Le silence des bois, la fraîcheur d'un beau jour,
„ Plaisent plus à mes yeux que l'or des galeries
„ D'une tumultueuse Cour.
„ Les jeux & l'agrément nâquirent sous mon aile :
„ Semblable à l'onde d'un ruisseau,
„ Qui par l'heureux secours de sa source fidelle,
„ Dans sa fuite se renouvelle ;

„ Sur un ſujet toujours nouveau
„ Le Dieu de l'enjoûment m'appelle :
„ Dans mes diſcours légers la ſaillie étincelle,
„ Et plus badin que les zéphirs,
„ Ce n'eſt pas la fleur la plus belle ;
„ Mais c'eſt toujours la plus nouvelle
„ Qui cauſe mes derniers ſoupirs.
„ Mortel, ſi tu veux me connoître,
„ Vole auprès d'Aglaë ; ſes yeux me feront naître
„ Quelquefois au ſein des amours,
„ Elle amuſe mon inconſtance ;
„ Mais l'on me trouvera toujours
„ Entre l'eſprit & l'innocence.

En vérité, Chevalier, dit la jeune Deſt... je ſuis fâchée de n'avoir qu'une ame, ce n'eſt pas aſſez pour vous : mais que dis-je ? Vous n'y perdez rien, mon eſprit ſent tout ce que vous valez ; & mon cœur aime tout ce que mon eſprit a trouvé d'aimable en vous ; je vous jure qu'ils ſont tous deux bien occupés. Muſe charmante, Déeſſe des Vers & de l'Amour, vous m'enivrez de joie. Dieux ! vous m'aimez, & j'ai paſſé la journée ſans vous déplaire. On me l'avoit toujours dit, j'étois né pour le bonheur. Ainſi ſe ſéparerent deux amans qui devoient bientôt ne plus s'aimer ; tant il eſt vrai que les extrémes ſe touchent toujours dans la tête

des Poétes. Je laiſſe aux Lecteurs le ſoin de réfléchir ſur leurs aventures. Le fond en eſt ancien, la tournure en eſt neuve ; mais peut-être que l'un & l'autre ne valent pas grand'choſe. Heureuſement il ne reſte plus que deux ſoirées à paſſer.

Fin de la ſeconde Soirée.

TROISIE'ME SOIRE'E

UNE Lettre du Chevalier Dart . . . à Mylord Val ſon ami, me diſpenſe d'écrire ce qui ſe paſſa dans les deux dernieres Soirées : il y raconte la fin de ſes aventures, on ne ſera pas fâché, ſans doute, de l'entendre lui-méme, & de le voir peint dans ſon propre Ouvrage.

LETTRE

Du Chevalier DART . . . à Mylord VAL.

VOUS voulez ſçavoir, Mylord, la fin de mon Roman, c'eſt compter ſur mon amitié, & ſur la néceſſité où je ſuis depuis long temps de vouloir tout ce que vous deſirez. S'il eſt nouveau d'être l'hiſtorien de ſes propres folies, il ne l'eſt pas moins d'avoir un ami à qui on ne rougiſſe pas de les raconter ; plus

il en coûte à mon amour propre, plus le sacrifice doit vous flatter; & c'est, je crois, vous marquer assez d'estime que de ne pas craindre de vous dévoiler les foiblesses d'un cœur dont vous chérissez les vertus. Voilà une espece d'éloge tout nouveau & qui vaut bien la peine que vous le receviez avec plaisir. Ce préambule fini, je vais tout de suite vous raconter ce que vous ignorez encore de mon aventure avec cette folle que j'ai tant aimée. Je vous disois hier, dans quel enchantement m'avoit laissé la seconde entrevue que j'eus avec elle: de peur de tomber dans la répétition, je vous fais grace de tous les différens mouvemens dont je fus agité jusqu'au lendemain. Ces sortes de situations sont peintes par-tout, & je n'ai ni le loisir, ni la volonté de vous dire ce que tout le monde sçait. Mais que les jours se ressemblent peu, mon cher Mylord, & que les présages sont incertains! Qu'on me dise après cela que les songes sont les ministres des Dieux & de la vérité; j'en eus dix mille qui me promettoient un bonheur durable; Atys en est moins entouré à l'Opéra; & si vous en exceptez le dernier de tous, où je vis Vénus la foudre à la main, tous les autres n'annonçoient que les ris & les amours. L'impatience où j'étois de revoir ma Déesse, fit bientôt envoler le sommeil & les songes; j'arrivai avec le jour dans le jardin où je l'a-

vois trouvée si belle, je m'apperçus que les fleurs étoient aussi fraîches & aussi belles que les jours précédens; je ne te marquai point que les fontaines eussent changé de cours, je n'en vis aucune remonter vers sa source, ni murmurer plus tristement; tout m'y parut à l'ordinaire, rien n'y blessa mes yeux, rien n'y troubla mon cœur: mais voici l'événement le plus singulier de ma vie, & qui caractérise bien l'espece de folie qu'on reproche aux Poëtes. Premierement, Mylord, l'ivresse de la passion me fit oublier absolument qu'il est d'usage dans le monde de diner le matin & de souper le soir. Jusques-là mon aventure ressemble à beaucoup d'autres; car vous n'ignorez pas que les Héros de Roman ne mangent point, ou du moins si peu, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Ce que je vais vous dire est plus merveilleux. Vous sçavez qu'il est permis en poësie de donner une ame aux êtres les plus inanimés, & des couleurs aux choses les plus insensibles; ainsi par l'usage de la Fable, on embellit la vérité même; cette maxime est fondée sur une tradition constante, qui nous apprend qu'un jour la Fable & la Vérité étoient en dispute; la Raison fut appellée pour la décider. Il étoit question entr'elles de beauté; car c'est la grande querelle des Déesses & des Mortelles. La Vérité parla la premiere en ces termes: Une preuve que je suis plus belle

que vous, ô Fable, c'eſt que je n'ai jamais craint de paroître toute nue. La pudeur eſt mon voile, mes charmes ſont ma parure. Simple & innocente, je ne perſuade qu'en faveur de la vertu. Je ſuis fille des Dieux, ame des vrais plaiſirs, objet naturel de tout ce qui penſe ; & vous, enfant malheureux de l'illuſion & du menſonge, votre beauté n'eſt qu'un fard impoſteur, & vos plaiſirs qu'un ſonge qui s'envole. La Fable répliqua avec audace : ô Vérité, tous les hommes craignent de vous entendre : il eſt vrai que chaque peuple s'imagine être éclairé de votre flambeau ; mais vous êtes ſi difficile à pénétrer, que vous échappez même aux yeux de la raiſon. J'avoue que vous avez une beauté mâle & durable ; mais c'eſt dire aſſez clairement, je penſe, que vous manquez de ces grâces fines & touchantes, qui rendent mes charmes ſi intéreſſans : en un mot, vous avouez que je l'emporte ſur vous lorſque je ſuis parée ; ma victoire ſera donc complette, & je vais faire un aſſaut général avec vous : la Raiſon notre juge n'en ſera point alarmée. La Fable commençoit à ſe dépouiller de ſes ornemens aimables ; mais à meſure qu'elle dénouoit un ruban elle faiſoit envoler une grâce ; la vivacité & la phyſionomie, ces reines de nos cœurs, diſparurent avec les mouches & le rouge : en un mot, elle alloit s'enlaidir, ſi la Raiſon, qui juſqu'alors avoit

conſervé

conservé le maintien grave d'un Juge, ne se fût opposée absolument à cette imprudence. Vous êtes faite pour la parure, lui dit elle, & vous aurez toujours l'avantage d'en servir. La Vérité plaît sans ornement aux esprits dont j'ai la conduite ; mais elle est trop austere pour ceux qui refusent de me suivre ; ainsi ne vous brouillez point, & vivez ensemble, vous y gagnerez toutes deux. A l'instant elle les fit approcher, après quelque résistance, enfin elles s'embrasserent ; la Fable en devint plus belle, & la Vérité plus aimable. Cette digression vous paroît un peu longue, Mylord ; mais la voilà heureusement finie Je vous disois donc qu'on n'est point surpris que tout soit personnifié dans la poësie, parce qu'on n'imagine pas qu'un Poëte croye voir réellement voltiger les zéphirs, qu'il pense entendre parler les arbres & les rochers, voir nager les Naiades sous les eaux, & cent autres extravagances pareilles. Cependant, Mylord, j'en crus appercevoir mille fois davantage ; je me laissai surprendre à une rêverie si douce & si charmante, que mon imagination s'échauffant de plus en plus, la terre commença à changer de face á mes yeux ; l'air me parut en un instant rempli d'une infinité de génies bleu célestes, qui sembloient être tout occupés de différentes réflexions. Les uns rampoient tristement sur cette matiere fine &

ſubtile, qui compoſe l'air que nous reſpirons, tandis que d'autres voloient ſur des chars ſuperbes. J admirai cette difference, & je m'aviſai de conclure que ces génies pourroient bien avoir les mêmes mœurs que les hommes. En effet, je vis un inſtant après quatre phaëtons de nacre, tirés par des chevaux aurores; ces quatre chars ſe précipitoient au travers d'une multitude de Sylphes que je diſtinguois à peine; la foule des génies trembloit devant eux; quelques-uns même, plus malheureux, étoient écraſés ſous les roues; cependant les conducteurs n'en alloient pas plus lentement; une caleche de criſtal, couleur de roſe, s'avança alors vers moi. Je vis une petite brune qui rioit de toutes ſes forces de cauſer tout ce déſordre; de temps en temps elle ſe baiſſoit vers la portiere, pour faire des agaceries aux petits-maîtres qui la ſuivoient; leur émulation me fit trembler, car à tout moment quelque Sylphe étoit écraſé ſous les pieds des chevaux. Avant d'aller plus loin, remarquez que tous ces objets me paroiſſoient extrêmement déliés, & d'une figure imperceptible aux yeux du vulgaire. Enfin le char le plus léger gagna les autres de viteſſe. Il atteignit la caleche, & la choqua ſi imprudemment, qu'elle fut briſée à deux doigts de ma bouche; enſorte qu'en reſpirant, javalai & la jeune Sylphide, & les dé-

bris de ſon équipage. La petite Déeſſe aërienne deſcendit au fond de ma poitrine avec une frayeur mortelle ; je vis alors régner une grande conſternation ſur tous les viſages, & je ne doutai point qu'il ne paſsât pour conſtant parmi les Sylphes, que la belle brune avoit été précipitée dans un gouffre pour ſervir d'exemple aux coquettes outrées il me parut même que la foule des génies s'approchoit de moi avec une curioſité mêlée de quelque frayeur, à peu-près comme des matelots pourroient conſidérer l'écueil où ils auroient échoué. Mais je rendis bientôt le calme au peuple bleu ; car par l'action naturelle de mes poumons, la belle reſſortit de l'abyme où elle étoit tombée, & trouva ſon ſalut dans ce qui avoit cauſé ſa perte. Le plus zélé de ſes amans la fit remonter ſur un char pompeux, & qui, en vérité, étoit plus gros que trois ou quatre têtes d'épingles jointes enſemble. Les Sylphes applaudirent & crierent au miracle. Je ne doute point que lorſque la Déeſſe eut repris ſes eſprits, elle ne racontât bien des merveilles de la conſtruction du corps humain On pourroît conclure de cet événement, que les différentes eſpeces d'êtres peuvent être dangereuſes les unes pour les autres, & que la reſpiration des hommes eſt, par rapport aux Sylphes, ce que le ſouffle des enfans d'Eole eſt à notre égard. Ennuyé à la fin des génies élé-

mentaires, & impatient de voir arriver ma maîtreſſe, je fus me repoſer dans un des ſallons qui donnent ſur le jardin; le premier s'appelle le cabinet des Dieux, & l'autre le cabinet des Déeſſes: je donnai la préférence aux Immortelles. Après avoir admiré quelque temps les ouvrages curieux du Praxitele de nos jours, je m'arrêtai ſur la ſtatute de Vénus ſortant du bain, qui eſt un peu écartée des autres. Au bout d'un moment de réverie, je m'aviſai de lui parler ainſi: puiſque je ſuis ſeul avec vous permettez, Déeſſe, que je vous rappelle tous les avantages que la beauté vous donne ſur les autres Immortelles. Il eſt vrai que Junon eſt la plus puiſſante, Minerve la plus ſage, l'Aurore la plus fraîche, Iris la mieux parée; mais que ſont aux yeux même de ces Déeſſes, la puiſſance, la ſageſſe, la fraîcheur & la parure, ſi on les compare à la beauté? C'eſt aux charmes que le beau ſexe aſpire: les Déeſſes & les mortelles ne cherchent avec ardeur les autres prérogatives, que pour ſe dépiquer de n'être pas aſſez belles ou aſſez aimables. Je voudrois bien, à votre place, jouir du chagrin de Junon, quand elle ſe tue de répéter devant vous, que la grandeur de la naiſſance eſt le ſeul véritable avantage des Dieux; je crois qu'il eſt bien plaiſant de l'entendre parler avec un mépris ſouverain des Déeſſes ſubalternes, lorſqu'elle dit,

nous autres habitantes de l'Olympe ne sommes pas faites pour vivre avec les petites Divinités. Mais il n'est pas moins réjouissant pour vous de sçavoir que Minerve & Diane prêchent continuellement la jeune Hébé sur les devoirs du mariage. Croyez-nous, disent-elles, c'est la raison qui fait les Déesses : laissez aux mortelles les agaceries & le manege, vous éviterez par-là les mauvais discours des Dieux petits-maîtres ; car c'est la coquetterie de nos jeunes Immortelles qui fait fondre dans l'Olympe ce déluge de couplets qui l'inondent aujourd'hui. Je crois qu'Hébé doit être bien fatiguée de leurs sermons ; & vous sçavez, Déesse, comment elle les met à profit. Je ne doutte pas non plus que les divins maris de l'empirée ne vous jurent tous qu'ils n'ont jamais aimé leurs divines femmes. Le vieux Nérée, le sombre Pluton ne vous offrent-ils pas quelquefois des présens ? Car c'est la ressource des amans ridicules. Vous devez bien rire de leur voir étaler la galanterie de la vieille cour de Saturne ; mais de tous les plaisirs que vous goûtez dans l'Olympe, je n'en vois pas de plus piquant que celui de désespérer sans cesse cette foule de jeunes zéphirs qui vous obsédent. Quelle comédie de les voir vous lorgner avec art, & vous sourire avec méthode ! Qu'il est plaisant de les trouver cent fois le jour à vos pieds, vous baisant les

mains avec fureur,& vous appellant inhumaine ſans ſçavoir pourquoi ! Qu'il eſt riſible de les voir devenir mutins tout-à-coup, vous arracher votre éventail, vous en frapper légerement, vous quitter bruſquement, revenir promptement, vous regarder dédaigneuſement, vous parler follement, chanter nonchalamment, ſiffler outrément, & par vengeance louer leurs grâces, & ſe mirer délicieuſement dans les plumes de leurs aîles ! Enfin, Déeſſe, je ne finirois jamais, ſi je voulois compter tous les plaiſirs que l'avantage d'être belle vous donne ; j'en crois le nombre auſſi grand que celui de vos charmes.

Vous vous étonnez, ſans doute, qu'on puiſſe avoir une converſation auſſi longue avec une ſtatue : vous le ſerez encore davantage, quand je vous dirai que je ſentis en ce moment que rien de ce qui eſt beau, n'eſt inanimé, & que le bronze & la toile, quand l'art les métamorphoſe, ont par le ſecours de l'illuſion, autant de pouvoir ſur nos ames que la réalité méme. Pendant ce diſcours, Mademoiſelle Deſt.:.. avoit eu le temps d'arriver, ſans bruit, derriere moi : elle écouta paiſiblement juſqu'à la fin ; mais aux dernieres paroles que je prononçai, je me ſentis frapper ſur l'épaule. Ce coup, quoique très-léger, fut pour moi un vrai coup de foudre ; car en me détournant j'apperçus

la jalouſie perſonnifiée, qui me regardoit avec des yeux où la fierté empêchoit la fureur d'éclater. Allez, me dit-elle, je ne croyois pas qu'il y eût encore au monde des Pygmalions, ni qu'on pût me ſacrifier à une ſtatue; je vous rends vos ſermens; ils me déshonorent: épargnez-moi pour jamais l'horreur de vous voir; je vous conſeille pourtant de ne pas oublier une pareille conquête, & d'adorer qui ſçait vous plaire. A ces mots la colere, le dépit, la rage, & toutes les paſſions enſemble l'emporterent loin de moi. Je reſtai un moment auſſi immobile que Vénus l'étoit ſur ſon piedeſtal. Peu à peu cependant je ſentis revenir la ſoupleſſe de mes nerfs; je ne me remuai pourtant encore que par reſſort: enfin, parvenu à ſortir de ma place, j'emportai chez moi un fond inépuiſable de réflexions. Demain, Mylord, je vous conduirai au dénouement d'une aventure qui m'a paru durer plus de ſix mois, par les différens genres de tranſports, de tourmens, de projets, de combats, qui tour-à-tour remplirent & déchirerent mon ame. Adieu, Mylord, fuyez l'amour.

Fin de la troiſiéme Soirée.

QUATRIE'ME SOIRE'E.

ON ne connoît jamais ſi bien l'amour, mon cher Mylord, que lorſqu'on en reſſent les peines. Elles ont un caractere diſtinctif, qui empêche qu'on ne les confonde avec toutes les autres afflictions. Il n'en eſt pas toujours de même des plaiſirs de ce Dieu; ils reſſemblent à tous ceux qui piquent vivement nos ſens, & qui enivrent notre ame ſans la raſſaſier. L'impreſſion de la douleur cauſée par l'amour eſt plus profonde; il ſemble qu'il s'appuye ſur le trait qu'il a enfoncé dans le cœur, & qu'il veuille ajouter un poids inſupportable aux douleurs aigues qu'il fait ſouffrir. Au contraire, ce n'eſt qu'en voltigeant autour de nous qu'il nous couronne de ſes roſes, & qu'il ſouffle dans nos ames une étincelle de ſa joie qui brille dans ſes yeux: vous devinez, ſans doute, où aboutit ma réflexion. La fuite de Mademoiſelle Deſt... me laiſſa dans un abyme affreux, je ne voyois aucun jour pour ſortir; la ſtatue de Vénus me ſuivoit par-tout, & ſembloit me reprocher amerement ma foibleſſe: quelque léger que fût mon crime,

mes remords me le faiſoient paroître énorme : l'amour m'accuſoit au fond du cœur ; je me déchirois moi-même par mes réflexions, & je n'eſpérois trouver de ſecours que dans les bras du déſeſpoir.

C'eſt dans cette funeſte ſituation que je reçus une lettre de ma cruelle maîtreſſe. Je crus mourir en la décachetant ; mon ame ſe partagea ſi vivement entre la crainte & l'eſpérance, que j'eus peine à réſiſter à la violence des mouvemens dont je fus agité ; mais ce trouble ne dura guere, & je retombai bientôt dans la mélancolie la plus noire ; c'eſt ce qui me fait penſer que l'amour pourroit bien être une maladie contagieuſe, dont les ſuites & les ſymptômes ſont plus ou moins funeſtes, ſelon la différence des tempéramens & des humeurs. Voici mot à mot la Lettre que je reçus.

LETTRE

De Madame DEST.... au Chevalier DART....

OUBLIEZ à jamais mon nom, mes traits & sur-tout ma foiblesse; que rien ne rappelle mon image dans un cœur où j'ai été méprisée; n'ayez pas l'audace de penser à moi; ne me deshonorez plus en m'offrant les restes d'une passion mal éteinte: ce n'est pas votre affreuse inconstance qui me désespere; elle ne sera jamais aussi entiere que je le desire; c'est la crainte d'être encore aimée, c'est la honte de régner sur votre ame, qui rendent ma vie malheureuse. Jour affreux où j'ai connu le plus perfide de tous les hommes! Moment fatal à ma gloire & à mon repos, où j'ai pu assez estimer son cœur pour desirer de le posséder seule! Quelle erreur m'a séduite, quelle furie a fasciné mes yeux! Je crois le crime inévitable, puisque je n'ai pu me défendre de vous aimer. Un enchaînement affreux de causes ignorées, m'a ôté l'usage de la raison & l'exercice de ma liberté; mais non, j'ai

creuſé moi-même l'abyme où je ſuis tombée ; j'ai ajouté foi à vos yeux impoſteurs, à cette phyſionomie où toutes les vertus ſembloient ſe peindre ; j'ai penſé aveuglément que tout ce qui paroiſſoit aimable, pouvoit être aimé. Malheureuſe ! Je n'ai pu réſiſter à mon penchant ; je vous ai cru tendre & vertueux. Eh ! comment ne pas croire ce qu'on deſire ſi ardemment ? Toute ma fierté eſt tombée devant vous ; je voulois réſiſter, & je ne pouvois que vous aimer ; je me perdois dans l'éclat de vos yeux, & j'enivrois moi-même ma raiſon ; je l'endormois, de peur d'entendre ſes reproches ; mais vous l'avez réveillée, ingrat ; elle crie aujourd'hui, elle vous accuſe, ou plutôt elle m'accable moi-même. Qu'elle me laiſſe, cette funeſte raiſon, goûter un inſtant l'eſpoir de la vengeance. Quoi ! je n'ai pu tenir dans ton cœur contre une image inanimée ? Le marbre m'a enlevé mon amant, une ſtatue eſt ma rivale ? Tu m'as donc trompée, quand tu me parlois de mes charmes ? Je n'avois ſans doute aucun droit de te plaire. Quoi ! je n'étois pas digne de te fixer ? Mais l'orgueil ne me fait-il point illuſion ? Ce que tu aimes ne l'emporte-t-il pas ſur ce que tu as aimé ? Infortunée que je ſuis ! c'eſt la beauté même qui combat contre moi, c'eſt la mere des grâces qui me diſpute un cœur ; mais le marbre le plus froid & le plus

insensible a-t-il quelque pouvoir sur l'ame des amans ? Hélas ! c'est le marbre même que je crains ; il ne change point, sa beauté est toujours la même ; le temps n'imprime aucunes rides sur le front des statues ; leur jeunesse est éternelle, leurs charmes piquent toujours, & le silence qu'elles gardent, assure pour jamais leurs conquêtes. Oui, je n'aurois point craint la plus aimable des mortelles ; ses discours Imposteurs, la fausseté de ses sermens, l'inégalité de sa conduite, auroient pu détruire l'ouvrage de ses yeux ; mais Venus en silence allarme plus mon cœur, que si, brillante & parée, elle te faisoit succéder à Adonis. Tu vois que je te découvre toutes les blessures de mon cœur, que je les fais saigner devant toi ; c'est te dire assez que je déteste les hommages que tu pourrois me rendre, puisque je t'avoue que je souffre. Sois sûr que tu ne sçaurois me guérir, & que je mourrois de desespoir de t'avouer ma foiblesse, si je pouvois en avoir encore pour toi.

Tout autre qu'un Poëte & qu'un amant auroit cru, sur une pareille lettre, Mademoiselle Dest... plus passionnée que jamais ; mais je ne vis dans ses expressions que ce qu'elle croyoit y voir elle-même. Les véritables amans sont toujours trop crédules. Une maîtresse écrit des injures, sans songer que son cœur les dément : un amant y est sensible,

sible, sans s'imaginer que l'amour en est le véritable auteur. Je croyois d'ailleurs la fierté de la Dest... si bien établie qu'il ne me vint pas même dans l'idée qu'elle pût jamais me pardonner. Ainsi mon ame s'abandonna toute entiere au désespoir & j'écrivis sur le champ ce que vous allez lire.

LETTRE

Du Chevalier DART... à Madame DEST....

UN crime imaginaire m'ôte pour jamais, Mademoiselle, le seul bien que je desirois; je renonce sans regret à une vie languissante, où je ne pouvois même jouir des illusions de l'espérance : la mort n'est affreuse que pour les heureux ; il est triste de la voir fendre brusquement la foule des plaisirs qui nous environnent, & se faire ainsi un passage jusqu'à nous : mais quand la douleur a pris place dans notre ame ; quand elle en fait sa demeure éternelle, croyez-vous que la vie soit un bien, & qu'on aime á la conserver ? Vivre heureux, ou mourir, voilà la maxime des cœurs sensibles : vous verrez

dans peu si je ne sçaurai pas l'autoriser par mon exemple.

Les lettres sont d'un grand soulagement en amour ; il semble qu'on se délivre, en écrivant, du fardeau qui nous accabloit c'est le silence qui nourrit les douleurs : il faut se plaindre, il faut gémir pour souffrir moins ; & quand on a intéressé toute la nature à partager ses peines, il semble qu'on sorte d'une solitude affreuse où la douleur nous retenoit, tout y étoit muet pour nous, tant que nous nous sommes tûs ; mais au moindre soupir, à la moindre plainte, nous croyons que tout s'empresse à nous écouter, que les objets les plus insensibles s'animent, & que la nature entiere concourt à plaindre & à soulager nos malheurs. Ainsi vous qui avez perdu ce que vous aimez, écrivez, parlez, plaignez-vous ; mais à qui ? A votre maîtresse, si elle vit ; à son ombre, si les Dieux vous l'ont enlevée ; aux rochers, aux arbres, à votre chien, à votre chat, n'importe, il y va de votre bonheur. Le petit billet que je venois d'écrire m'avoit beaucoup soulagé, & le serment que j'avois fait à ma maîtresse de mourir pour elle, sembloit m'avoir rendu le goût de la vie & l'usage des plaisirs C'est dans cette disposition qu'un mouvement inconnu de curiosité me conduisit dans le sallon des Dieux ; j'espérai qu'il me seroit plus favorable que celui des Déesses. Mais quelle

fut ma surprise ! Je découvris à travers une porte vitrée, Desf... qui étoit montée sur le char d'Appollon sortant des Mers, & qui lui disputoit la gloire d'éclairer le monde. J'eus peine à m'empêcher de rire ; mais je réfléchis sur mon aventure avec la statue de Vénus, & j'augurai que celle d'Appollon pourroit bien avoir produit le même effet. Cependant je me cachai le mieux que je pus, afin de ne rien perdre de cette scene. Vous croirez sans doute, Mylord, que je vous raconte des songes. Mademoiselle Desf... cette fiere beauté qui m'avoit tant reproché mon amour pour Vénus, alloit avoir une conférence avec Apollon, & voici quels en étoient les propos. Quand on est jolie, quand on a de l'esprit, il est honteux de s'attacher à un mortel ; & puisqu'il est des Dieux, il faut essayer de leur plaire. Apollon, flambeau du monde, que le vulgaire te connoît mal ! Il te prend pour un globe enflammé, pour une mer immense de feu. C'est ainsi qu'il te confond avec la gloire qui t'environne. Mais moi, que tu daignas éclairer dès mon enfance, moi qui ose te regarder avec des yeux d'aigle, je perce les flammes qui t'environnent, & j'arrive jusqu'à toi ; je reconnois l'astre de la terre & celui de l'esprit ; tu agis sur l'ame comme sur la matiere ; tu la fertilises, tu la desséches à ton gré, tu produis, tu détruis

les nuages qui affiégent la raiſon : Monarque des cieux, tu allumes le tonnerre au feu de tes rayons divins; Dieu du genie, tu l'échauffes, tu l'embraſes, & tu en fais ſortir des éclairs qui ſaiſiſſent les bons Juges, & qui déſeſperent les ſots. Leve-toi, ſors des mers, rends le jour aux amans; ôte leur l'illuſion, ou confirme-la pour jamais; éclaire ces glaces qui reproduiſent ta lumiere; les Belles t'attendent impatiemment : depuis douze heures elles n'ont pu conſidérer leur image; laiſſe-les jouir d'elles-mêmes, laiſſe-les admirer leurs grâces Pour moi, je mépriſerai déſormais les foibles avantages de la beauté, & je n'aurai d'autre amant que le Dieu des ſciences & de la véritable gloire. C'en eſt fait, ton char s'ébranle, tes courſiers bondiſſent ſous ta main, l'air s'ouvre, le ciel brille, je vole. Dieu! que la terre eſt petite! que l'homme eſt peu de choſe! & que la muſique de l'Opéra eſt mauvaiſe, quand on entend celle des cieux! Elle eſt en vérité tout à fait dans le goût Italien.

Ma foi, Mylord, je ne pus y tenir davantage; j'entrai en riant de toutes mes forces, & Deſt... tomba du haut de l'empirée avec une colere qu'il fut impoſſible d'appaiſer. Que vous dirai-je de plus? Elle jura de ne jamais me pardonner; moi je jurai de ne l'aimer de ma vie, parce que c'eſt beaucoup trop que de renfermer tout à la fois dans

ſa tête les plus extravagans de tous les Dieux, Apollon & l'Amour.

Fin de la quatriéme Soirée.

Je viens de peindre les extravagances & les ridicules de l'amour des Poétes; il eſt juſte de finir cet article par un tableau plus riant & plus avantageux. Il faut voir les Muſes à table, pour connoître tout ce qu'elles valent: on ſçait quel étoit le Parnaſſe des Chapelle & des Chaulieu, & combien ils décrierent la fontaine d'Hipocrene, depuis qu'ils établirent la ſupériorité du vin de Champagne ſur toutes les eaux de l'Hélicon. C'eſt à table que la Poéſie brille; c'eſt-là que les Poétes ſçavent faire l'amour, & qu'ils rendent des hommages dignes des grâces & de la beauté. Voyons-les ſur cette nouvelle ſcene, & n'en parlons plus dans la ſuite, de peur d'être auſſi ennuyeux que le ſont quelques-uns de leurs Ouvrages.

SOUPER D'ETE'.

IL eſt temps, belle LE'ONORE ;
D'entrer ſous ce naiſſant berceau
Où l'onde pure d'un ruiſſeau,
Mouille ce jeune ſycomore
Que vos yeux ont trouvé ſi beau.
On voit ſur ſon écorce tendre
Nos chiffres amoureux tracés :
Ces chiffres forment un méandre
Où nos deux noms entrelaſſés,
Toujours à ſe ſuivre empreſſés,
S'abandonnent pour ſe reprendre.
Dieu d'Amour, daignez les défendre
Contre les ravages du temps.
Puiſſent ces beaux nœuds, tous les ans,
S'unir, s'affermir & s'étendre
Comme les plantes au Printemps !

Déja la table eſt éclairée
Par l'éclat pompeux des flambeaux ;
Et déja la table eſt parée
Par les vaſes & les criſtaux ;
Liſis, en habit de bergere,

Enferme au fond de la fougere
Les dons de Bourgogne & du Rhin ;
Tandis que ſa jeune compagne
Porte, en riant, de la campagne
Toutes les faveurs du matin.
Je vois arriver Euphémie
Avec ſon fidele Damis ;
Vous trouvez en elle une amie ;
Je trouve en lui tous mes amis :
Par l'union la plus aimable,
L'amitié badine en ce jour
Avec ce frere inſociable,
Dont elle a fui long-temps la cour ;
Tous deux aſſis à notre table,
Enivrent nos cœurs tour-à-tour
De cette volupté durable,
Dont l'amitié jouit toujours,
Et de cette ivreſſe ineffable
Qu'on doit aux faveurs des amours.
Couvrez la table en diligence,
Eſclaves, & retirez-vous :
Pour nous gêner, vos yeux jaloux
Semblent être d'intelligence :
Fuyez, votre ſeule préſence
Feroit empirer la gaieté ;
Redonnez-nous, par votre abſence,
La folie & la liberté.

On m'obéit ; Lisis s'empresse ;
Et je vois dominer par-tout
Moins d'abondance que de goût ;
Moins d'appareil que de finesse ;
Des perdreaux surpris par adresse
Dans les lacets embarrassans,
Où va s'enchainer leur jeunesse ;
Mille autres oiseaux innocens
Flattent plus la délicatesse
Que ces festins éblouissans,
Où l'affluence & la richesse
Emoussent la pointe des sens.
Arrêtez, heures trop charmantes,
Que de plaisirs je vois voler !
Que de nectar je vois couler
Par la main de ces deux Amantes !
Les Dieux puissent-ils reculer
Le réveil de la jeune Aurore !
Mon cœur plus amoureux encore
Puisse-t-il languir & brûler
Pour ma fidelle Léonore !
Mes yeux attachés sur les siens
Triomphent de la voir si belle.
Ses yeux enflammés par les miens,
N'ont vu que moi ; je ne vois qu'elle.
Toujours quelque nouveau plaisir
De plus près à son char m'enchaîne ;
Toujours quelque nouveau desir

Me la fait nommer inhumaine.
O nuit ! cachez à tous les yeux
Ces objets piquans de ma flamme ;
Et ſauvez pour jamais mon ame
Du ſoin d'être jaloux des Dieux.

Tandis qu'occupé de mon verre,
Je chante, je ris, ou je bois,
Mille ſoins agitent la terre,
Mille ſoupçons troublent les Rois ;
Le regne du repos s'écoule,
Les ſoucis deſcendent en foule,
Et les mortels n'ouvrent les yeux
Que pour voir la crainte importune,
Qui dans un miroir odieux
Leur expoſe de la fortune
Les changemens capricieux.
Aux pieds de celle que j'adore,
J'attens ſans crainte le ſoleil.
Pour moi la vie eſt un ſommeil,
Rien n'avoit pu le rompre encore ;
Mais les beaux yeux de Léonore
Viennent de hâter mon réveil.

RE'FLEXIONS

SUR LA CURIOSITE'.

PUISQUE je suis seul, que le tems est mauvais, & que le monde m'ennuie, je prends le parti de réfléchir & d'écrire, bien résolu cependant de laisser là, & mes Réflexions & mes Ouvrages, dès que le Ciel sera plus serein, que les Tuileries seront plus belles, ou que la divine Thémire, dont j'aime tant les yeux, l'esprit & le commerce, n'aura plus ni migraine ni humeur. Les gens du monde, même ceux qui pensent, ne retournent à leurs livres que lorsqu'ils s'ennuyent, ou qu'on les boude; c'est alors, plus que jamais, qu'ils font usage de leur esprit. Ils reviennent chez eux en colere contre toute une rue, & quelquefois contre tout un quartier; ils entrent dans leur cabinet comme dans un port inaccessible aux fâcheux : quelle joie pour eux de pouvoir médire voluptueusement dans les bras d'un fauteuil commode ! Quel plaisir de n'être point interrompus en travaillant au catalogue des

sottises d'autrui ! C'est alors qu'ils se rappellent toutes les anecdotes du mois passé. Ils trouvent que dans un aussi court espace que celui de trente jours, un tel ne pouvoit devenir plus fat, ni une telle plus impertinente, & que tous deux ont passé l'espérance commune. C'est ainsi, qu'après avoir opposé les sottises du jour à celles de la veille, par le cours successif des saisons, ils comptent les progrès du ridicule. Mais après s'être rappellés que les hommes ont été toujours les mêmes, ils rejettent du côté des connoissances qu'ils acquierent de jour en jour, les nouvelles lumieres qui les éclairent sur la sottise ou la malignité du genre humain. C'est alors qu'ils commencent à comprendre que la vie du monde n'est jamais oisive pour un homme d'esprit ; & qu'on est suffisamment habile, lorsqu'on sçait démêler finement le caractere des hommes.

En effet, quelque partisan que je sois de la lecture, quelque immense que puisse être son utilité, je loue celui, qui sans s'arrêter aux peintures morales qu'on a faites dans tous les siécles, cherche à connoître les hommes dans les hommes mêmes. Voici quelles sont mes raisons. On peut regarder l'histoire, ou comme la description générale de ce qui s'est passé en telle partie du monde, en tel Etat, en telle Province, en telle Ville ; ou comme le tableau particulier de la vie d'un

ſeul homme. Si les objets qu'elle embraſſe ſont grands, il eſt impoſſible qu'elle deſcende toujours dans ces détails intéreſſans qui dévoilent le cœur humain, & qu'il eſt ſi aiſé de ſaiſir dans le commerce du monde ; enſorte que l'hiſtoire, en nous éclairant ſur les faits & ſur leurs époques, nous laiſſe toujours ignorer les vrais principes des événemens. Les mémoires, quoique plus détaillés, ont le même défaut. On y voit des caracteres deſſinés avec beaucoup d'art, mais où l'imagination brille quelquefois aux dépens de la vérité. En un mot, dans toutes les hiſtoires, il eſt poſſible, peut-être, de deviner quelques caracteres ; mais on ne ſçauroit jamais en approfondir aucun. La raiſon en eſt bien ſenſible, c'eſt l'hiſtoire des morts qu'on écrit. Un demi-Dieu vivant ſe plaindra toujours, qu'après l'avoir couronné de gloire, on oſe lui rappeller la plus légere de ſes fautes ; ma maxime eſt ſûre, on en voit tous les jours l'application : l'orgueil pendant la vie fait toujours taire la vérité. Ils périſſent enfin ces grands hommes ; la nuit du tombeau nous les dérobe pour jamais. Que laiſſent ils aux Hiſtoriens ? Leurs actions ; mais leurs ſentimens & leurs penſées les ont ſuivis chez les morts, il n'en reſte plus de trace. Ainſi contentons-nous de connoître, par la lecture, une partie d'eux-mêmes ; partie peu intéreſſante aux yeux d'un Philoſophe,

sophe, qui se soucie moins d'être au fait des événemens, que des motifs qui les ont préparés. Je conclus donc que s'il est de l'intéret des hommes de vivre ensemble, la premiere de toutes les sciences consiste à se connoître mutuellement les uns les autres. Mais comment apprendre à se connoître, dira-t-on, sans les secours de la lecture? On le peut, en remplissant les desseins de la nature qui nous ordonne de vivre en société, & qui nous offre dans la société même, les moyens de nous connoître. Selon ces principes, la lecture est en quelque sorte plus utile aux sots, qu'aux gens d'esprit. Ceux-là, moins occupés des ressorts qui font mouvoir la scene du monde, que de leur fabrique extérieure, s'amusent à voir sans se donner jamais la peine de chercher. Sans doute que pour les forcer à réfléchir sur ce qui passe habituellement sous leurs yeux, la lecture de l'Histoire leur sera utile; elle leur apprendra à pénétrer dans la source des événemens. Ceux-ci, au contraire, étudient avec ardeur les usages, les manieres, les discours, les gestes mêmes: ardens à poursuivre la vérité, prompts à la découvrir, impaciens de dévoiler l'ame, ils la cherchent dans les yeux, dans le son de la voix & jusques dans les ligamens du visage; ils écartent avec art tous les nuages dont elle veut se couvrir; & se servant, pour la con-

noître, des efforts qu'elle fait pour se cacher, ils la poursuivent jusques dans son siége la forcent de se peindre elle-même, & de développer ses replis. Ainsi la lecture peut simplement piquer & satisfaire leur curiosité, mais elle ne sçauroit les éclairer infiniment sur la maniere de se conduire. Je pousserois plus loin ce raisonnement, si je ne craignois, comme il arrive toujours, que quelqu'un, en lisant ces Réflexions, ne s'imaginât bien sérieusement que je condamne la lecture, & que fauteur de l'ignorance, j'enleve aux sciences & aux beaux arts, leur aliment & leur soutien. D'ailleurs je fais trop de cas de la curiosité; c'est une passion trop recommandable pour lui fermer la carriere la plus vaste où elle puisse s'étendre. De toutes les affections violentes qui nous dominent, je n'en connois point dont on puisse dire, avec raison, tant de bien & tant de mal. Qu'elle occupe donc le loisir où l'on me laisse, & qu'elle m'éclaire sur elle-même. J'examinerai combien elle est frivole, mais singuliere dans les femmes; combien elle est bornée, mais nécessaire dans le peuple; enfin combien elle est dangereuse, & combien elle peut être utile dans l'homme d'esprit. Auparavant je vais la peindre avec des couleurs assez extraordinaires.

Ariste croyoit n'être point curieux; il sçavoit pourtant qu'il avoit de l'esprit, & ce

n'étoit pas sans peine qu'il accordoit ensemble deux faits aussi incompatibles. Cependant dès le berceau, il s'étoit apperçu que le desir de tout voir, de tout entendre, si naturel à l'enfance, n'avoit presque aucune puissance sur son ame. Sensible à la vue des belles choses lorsqu'elles passoient sous ses yeux, mais paresseux à les chercher, il laissoit croire aux sots que le sentiment lui manquoit ; aussi peu inquiet des jugemens d'autrui, qu'il étoit satisfait de voir en lui-même les principes du vrai, & les semences du bon goût. Né pour l'amour, il sent t de bonne heure que son cœur étoit foible, il frémit de voir son ame assiégée par une foule de passions douces en apparence, il craignit qu'étant enfin réunies vers un même objet, elles ne formassent une chaîne d'autant plus indissoluble, que par sa douceur elle sembleroit perdre de l'excès de son poids naturel. Ariste est né le plus sensible & le plus paresseux des hommes. Une des beautés de l'Asie arrive à Paris, tout à l'envi s'empresse de la connoître ; les hommes pour lui plaire, les femmes pour lui chercher des défauts. Ariste, victime de l'amour, dès que la beauté se présente, Ariste, aussi tendre Amant que Juge éclairé, n augmentera point la foule des adorateurs de l'Etrangere : l'embarras de la chercher lui ôtera le desir de la voir. S'il la rencontre à l'Opéra, content de l'avoir trou-

vée belle, parce qu'elle l'eſt, il abandonnera volontiers à un autre le ſoin de lui plaire, & l'eſpérance d'y réuſſir ; mais s'il eſt aſſis dans la même loge, & qu'il doive ſouper avec elle, le voilà dévoré de tous les feux de Cythere ; le plus pareſſeux des hommes eſt devenu tout-à-coup le plus impatient. Que dirai-je encore d'Ariſte ? La muſique n'a d'empire ſur perſonne comme ſur lui ; mais Amphion bâtiroit au ſon de ſa lyre une ſeconde Thebes, qu'Ariſte, pour être témoin de ce miracle, ne ſortiroit pas du fauteuil où il penſe. Le détail de ſes goûts eſt immenſe, & rien n'eſt plus borné que les démarches qu'il fait pour les ſatisfaire : livré au moment préſent, l'oubliant dès qu'il eſt paſſé, ne voyant que lui tant qu'il dure, il ne fait aucun uſage de ſa memoire, ni pour les peines, ni pour les plaiſirs. Voilà en apparence un homme bien peu curieux. Le hazard le mene chez Daphné ; il eſt ému pour elle ; ſa pareſſe voudroit qu'il attendit le moment de lui plaire, ſon amour le fait naître. Daphné eſt aimable, c'eſt une de ces productions ſingulieres de la nature, qui ſe fait gloire de paroître tout ce qu'elle eſt : active comme le feu, elle dévore l'objet auquel elle s'attache : le moindre goût, s'il n'eſt rempli, devient en elle une paſſion furieuſe. Aime-t-elle, toutes les puiſſances de ſon ame ſe changent en jalouſie. Il eſt auſ-

si difficile à Daphné amoureuse de cacher sa passion, qu'à Daphné indifférente de voiler sa froideur. L'absence de l'Amant est l'enfer de Daphné : victime de sa passion, elle se consume, elle se détruit elle-même, ou par les peines, ou par les plaisirs ; jamais son amour n'est plus prés de s'éteîndre, que lorsqu'il est extrême : Daphné paroît aussi curieuse, qu'Ariste le paroît peu. Emportée par le goût de la nouveauté, tout ce qui est singulier l'occupe ; mais son ardeur extrême nuit toujours à ses plaisir. Elle veut saisir au même moment tout le bon & le mauvais de l'objet qui lui est offert, & souvent elle a le malheur d'y réussir. De là, peu de gens lui conviennent Daphné connoît trop les hommes, Daphné les connoît trop vîte. Réveillez toujours sa curiosité ; & si votre caractere est épuisé, ayez l'adresse de vous en faire un autre. Soyez fou, si vous voulez, mais soyez-le d'une façon nouvelle ; sans doute que par les charmes de la nouveauté, vous fixerez son inconstance. Rien ne se ressemble moins qu'Ariste & Daphné : c'est sans doute pour cette raison qu'ils se sont aimés long-temps & que peut-être ils s'aimeront toujours Un lieu inconnu les unissoit tous deux Ariste enfin a découvert qu'il s'étoit trompé sur son propre caractere ; qu'il aimoit Daphné par curiosité & que Daphné tenoit à lui par le même nœud. L'un & l'au-

tre furent moins flattés de se trouver aimables que de se croire singuliers ; ils alloient à la découverte l'un de l'autre, & s'applaudissoient de ne voir jamais diminuer le fonds où ils puisoient, & de sentir croître l'envie de se connoître à mesure qu'ils se connoissoient davantage. Chacun d'eux en secret se flattoit de posséder une des raretés de l'Europe. Ah ! qu'entre deux personnes d'esprit, un tel commerce doit durer long-temps ! Car remarquez que dans les amans vulgaires, c'est toujours le cœur qui se lasse le premier ; mais parmi ceux qui pensent, le cœur est toujours touché, tant que l'esprit s'amuse. Il suffit d'être curieux & d'avoir en soi même de quoi exciter la curiosité d'autrui, pour plaire long-temps à une maîtresse aimable, & pour l'aimer long-temps soi-même.

J'ai dit que la curiosité étoit frivole, mais singuliere dans les femmes ; on en connoît qui ont acheté aux dépens de leur gloire, la connoissance d'une anecdote ignorée. En général toutes les passions qui sont fondées sur les foiblesses, éclatent plus vivement dans les femmes que dans les hommes ; mais quoique la curiosité des femmes soit excessive, je crois qu'on peut en réduire les motif à deux articles. Ce qu'on pense d'elles en bien, ce qu'on pense des autres femmes en mal ; voilà les deux grands objets de leurs recherches. Tant qu'une femme est jolie, il

est de la derniere importance pour son amour propre d'être au fait de l'impression que ses charmes font sur nos cœurs. Pourquoi un tel est-il si rêveur aujourd'hui ? A peine laisse-t-il tomber sur moi quelques regards distraits; cette langueur touchante, ce feu intéressant qui rempliſſoient ses yeux, sont-ils épuisés ? Ai-je mérité sa froideur en cessant de lui plaire ? ou ne me suis-je pas trompée sur le droit que je croyois avoir de le toucher ? Mais il n'est pas mon amant; qu'importe qu'il me trouve jolie ? Hélas ! ma gloire, mon repos, & le plaisir piquant d'enlever un Amant à ma rivale ; tout enfin en dépend : il faut mourir ou ne rien perdre de mes conquêtes. Là-dessus une femme épuise toute l'adresse de son esprit, & tout le manege de ses yeux, pour arracher un aveu authentique de l'effet que font ses charmes. Pour peu que le Cavalier mette un prix à sa déclaration, le doute de la Dame la conduira à tout ce que l'amour a de plus dangereux. Cette rage, car ce n'est pas simplement une envie ; cette fureur de connoître si on est aimable, suit les femmes depuis le commencement de leur printemps jusqu'à la fin de leur automne. Il en est de même dont le naturel est si porté à la curiosité, que dans le fort de leur hiver elles ne laissent pas de tenter quelques expériences ; mais quand la saison de plaire est absolument passée, & que la raison s'est en-

fin expliquée par la voix du temps, il reſte une autre curioſité aux femmes ; c'eſt de ſçavoir ſi elles ne déplaiſent pas. Il eſt triſte d'être réduit à cette recherche ; mais comme c'eſt la derniere reſſource de l'amour propre, les femmes s'en ſervent avec toute la fineſſe poſſible. Heureuſement que toutes les eſpeces de grâces ſont paſſageres ; ainſi le beau ſexe ſe conſole de la perte de ſes charmes, par l'eſpérance de voir bientôt flétrir ceux qui font le plus de bruit. Vous voyez bien Céphiſe, elle a été jolie ; le ſoin qu'elle prend de s'ajuſter, montre aſſez qu'elle voudroit bien l'être encore : ne ſoyez point étonné de l'excès de ſa parure ; Céphiſe remplace, par des mouches, toutes les grâces qu'elle perd, & il n'y a point de fleurs dans ſa coëffure, qui ne marquent l'abſence de quelque agrément. Céphiſe a de l'eſprit ; une déclaration fade, un ſentiment mal rendu, lui déplaiſent plus que le ſilence & la froideur : lui dire qu'elle eſt charmante, c'eſt la faire appercevoir qu'on voudroit bien la trouver encore aimable, & la complaiſance la déſeſpere. Ainſi pour lui faire votre cour, parlez-lui peu d'elle-même, mais étendez vous ſur le compte des femmes de ſon âge ; dites-lui que cette fiere beauté, dont vous ſçavez qu'elle a été ſi jalouſe, n'a plus l'air de Déeſſe ; que toutes ſes grâces ſe ſont tournées en mines forcées ; faites le calcul

des rides de ſon front, des plis de ſes joues ; plus il ſera long, plus Céphiſe vous trouvera d'eſprit : ſi même vous avez l'adreſſe de répondre aux queſtions qu'elle vous fera, vous en ſerez adoré. Par exemple, elle ne manquera pas de vous dire d'un air ſatisfait, mais vous êtes fou ! il ne ſe peut pas qu'une telle ſoit ſi fort changée, je l'ai vue charmante ! Regardez alors toutes les raiſons qu'elle vous donnera pour détruire votre relation, comme autant de nouvelles recherches qu'elle fait ſur le changement de cette belle perſonne : car voilà les femmes, plus elles ſont preſſées d'apprendre quelque choſe, plus elles ſont ſingulieres dans les moyens qu'elles employent pour y parvenir. Lucile plaiſoit à Cléon, Cléon ne déplaiſoit point à Lucile ; elle voulut ſçavoir quels riſques elle pouvoit courir en écoutant ce nouvel amant. Vous ſçavez, lui dit-elle un jour, qu'un tel m'a été attaché long-tems, & que je l'ai beaucoup aimé : ſans doute, Madame, répondit Cléon, & puiſque vous n'avez eu qu'un amant, il eſt bien triſte pour mon cœur de n'avoir pas joué le premier rôle. Le premier rôle interrompit-elle, vous n'y penſez pas ; j'ai trente-trois ans, & vous croyez bonnement !... Cléon changea de viſage. Lucile l'ayant reconnu d'une humeur trop ſévere, aima mieux lui laiſſer croire qu'elle avoit eu pluſieurs amans, que de

ſe donner à un homme qui ne ſçauroit pas pardonner une infidélité.

Lart magique, quelque décrié qu'il ſoit, ne tombera jamais : les femmes le ſoutiendront ; il eſt important de ſçavoir ſi cet amant qu'on vient de prendre, qui eſt un peu ſot, mais ſi jeune, ne ſera point enlevé par cette M.... qui eſt un peu laide, mais ſi riche ! Aura-t-on toujours un beau teint, de belles dents ? Enfin ſe ſoutiendra-t-on longtemps jolie ? Gagnera-t-on au jeu ? Sera-t-on bien-tôt aſſiſe à la Cour ? Tous ces doutes demandent à être éclaircis ; & ce n'eſt pas mal-à-propos que du ſein de la pauvreté & de l'ignorance, on voit ſortir de malheureux Devins, qui tous ayant lû dans le livre du deſtin la même formule, répétent ſans ceſſe les mêmes extravagances, & ſont aux yeux du bon ſens encore plus ſots que ridicules. Il n'y a plus, Dieu merci, que quelques femmes de qualité, quelques vieux Chymiſtes & tout le peuple, qui donnent dans la manie des Sorciers : les gens raiſonnables n'y penſent plus.

Le peuple eſt curieux & crédule. Comme ſes lumieres ſont bornées il apperçoit du merveilleux dans tout ce qui ſort de l'ordre le plus ordinaire ; il croit aiſément tout ce qui le frappe, & tout ce qu'il n'entend pas : delà, cette foule de contes puériles dont on endort l'enfance, & qui laiſſent quelque-fois

dans des esprits, bien faits d'ailleurs, des impressions de foiblesse qui les deshonorent. Rien n'est moins étendu que la curiosité du peuple; ses vues ne se répandent que sur les objets les plus grossiers; mais il est nécessaire de l'occuper souvent par des spectacles, & de l'engager par des nouveautés ménagées avec art, à supporter la longueur de ses travaux & les peines de son état.

Il ne me reste qu'à dire un mot des dangers & des avantages de la curiosité. Autant les femmes sont curieuses de connoître ce qui se passe, en leur présence, dans le cœur de leurs amans, autant il est dangereux à un homme d'esprit de vouloir approfondir l'ame & les secrets de ses amis. Il est triste pour l'amitié de ne se voir payée que par des protestations vagues & des sentimens frivoles: il est affreux de trouver de la fausseté & de la bassesse où nous croyons voir, où nous adorions la vérité & la grandeur d'ame: la confiance d'être aimé, est le seul bonheur de la vie, mais c'est un bonheur appuyé sur une colonne de sable; en sonder l'intérieur, c'est s'exposer à la renverser absolument. Contentons nous de sçavoir en général, qu'il est peu de vrais amis; suspendons longtemps notre choix; de peur de nous exposer à des regrets; mais tranquilles quand nous l'aurons fait, jouissons des charmes de la sécurité. J'étends ces réflexions jusqu'au plaisir

même : le définir, c'eſt le détruire ; il s'eſt couvert d'un voile brillant qui s'obſcurcit dès qu'on cherche à le lever. Que je plains ces Philoſophes malheureux, qui ne trouvent de réel, que ce qui eſt durable, & qui laiſſent échapper un plaiſir avec autant de facilité, qu'un autre auroit d'ardeur en évitant une peine ! Il eſt ſans doute de plus grands dangers attachés à la curioſité ; mais cet ouvrage eſt trop badin, pour ſouffrir toutes ſortes de réflexions. Je me contente de dire, en paſſant, qu'il faut proportionner nos recherches à la foibleſſe de nos vues, & qu'il eſt des objets ſi grands & ſi élevés, que nous perdrons toujours, & du côté de l'innocence & du côté de la réputation, quand nous voudrons entreprendre de les pénétrer. Tournons nos recherches hardies du côté des ſciences humaines ; ſouvent nous n'arriverons pas au but propoſé ; mais les découvertes que nous ferons ſur la route, nous vaudront aſſez d'eſtime, pour que nous ne puiſſions jamais regretter nos efforts. Ce n'eſt qu'à l'activité de l'eſprit, qu'au deſir impatient de connoître, que nous devons peut-être & l'invention & la perfection des Arts. La curioſité eſt une eſpece d'aiguillon qui ne ceſſe jamais de nous piquer. Une découverte heureuſe, une idée utile & nouvelle, loin d'émouſſer ſa pointe, ſemble l'aiguiſer encore davantage. Le curieux reſſemble à l'avare ; ſa cupidité

dité augmente avec ses richesses ; mais l'avare renferme ses trésors, & se prive lui-même de la récompense que méritoient ses soins & ses fatigues volontaires. Le curieux n'amasse que pour répandre & que pour jouir ; ses découvertes passent de Province en Province, d'Etats en Etats, & suscitent, jusques dans la postérité la plus reculée, des partisans aux Sciences, & des admirateurs aux beaux Arts.

RE'FLEXIONS

SUR LE GOUT

DE LA CAMPAGNE.

QUEL ſpectacle pour un amant de la ſimple nature ! Aſſis ſur la pointe des rochers, je vois ſous mes pieds une infinité de petites Iſles qui ſe forment au gré du caprice des ruiſſeaux ; je vois tomber avec bruit leurs ondes du haut de la montagne, & ſe briſant dans leur chûte, ils vont promener ſur la plaine leurs erreurs & leur inconſtance Je crois être le Dieu de la ſource qui bouillonne à mes côtés : ce ſiége revêtu de mouſſe, ſemble être le trône où la nature m'a permis de monter ; elle veut ſans doute que je régne ſur des lieux où elle triomphe elle-même. Quelle fraicheur dans l'air ! Quelle odeur charmante dans les herbes qui s'élevent autour de moi, & qui ſemblent percer le ſein aride des rochers, pour les couronner enſuite de leurs feuilles ! Le jour commence à ſe mêler avec les ombres de la nuit ;

mais l'ombre s'éleve inſenſiblement : on diroit que le voile qui couvroit la nature commence à ſe replier. Déja toute une partie du ciel s'éclaire ; les aſtres qui y ſont attachés, pâliſſent, & ſemblent ſe reculer à l'approche du jour, tandis que du côté du couchant, la nuit étend encore ſous les voûtes des cieux, un voile ſemé de ſaphirs ; les étoiles brillantes qui l'éclairent, ſemblent ranimer tout leur feu pour s'oppoſer au lever de l'aurore, mais leurs efforts ſont vains ; tout l'orient ſe pare des plus riches couleurs ; la nature annonce ſon réveil à la terre par la voix de tous les animaux ; un vent paiſible frémit doucement entre les feuilles des arbres ; & déja des cabannes voiſines, je vois ſortir des torrens de fumée qui annoncent la fuite du repos & le régne du travail. L'étoile de Vénus diſpute ſeule encore à l'Aurore l'empire du matin ; mais contente d'avoir combattu un moment, elle prévient ſa défaite par une fuite lente, qui laiſſe la victoire indéciſe. Le triomphe de l'Aurore eſt rapide : image naturelle du plaiſir ; rien n'eſt ſi brillant que ſon approche, rien n'eſt ſi court que ſa durée. Un feu plus vif efface les couleurs tendres dont elle s'étoit parée : le Roi des Aſtres ſemble s'élever en ligne droite du ſein de la terre : & ſes premiers rayons montent en colonnes vers le ciel ; la tête des montagnes les plus reculées, laiſſe déja voir

la moitié de son globe, qui s'aggrandit insensiblement, & qui paroît être composé d'une lumiere tremblante & bleuâtre dans sa circonférence, mais d'un rouge pâle dans son centre. L'Astre monte, & commence à former dans sa marche une ligne courbe; son globe se rétrécit, sa lumiere s'épure, & ses rayons, plus prompts & plus ardens, vont bientôt sécher, par une chaleur modérée, l'humidité de la terre & les présens de l'Aurore; les vapeurs douces qu'ils enlevent, forment en l'air des nuages légers, qui portés sur l'aîle de l'inconstance & des Zéphirs, ne laissent pas de former des contrastes réguliers dans le vaste tableau des Cieux. Quels objets! Est-il possible que je sois peut-être le seul en ce moment qui s'en occupe? Que faut-il donc pour piquer la curiosité des hommes? Que cherchent-ils dans les Arts? Une imitation singuliere de la belle nature, répondra-t'on. Mais l'imitation sçauroit-elle jamais approcher de l'objet imité? Quelle manie, de préférer une ressemblance imparfaite, aux beautés finies de l'original! Examinons cependant si ces reproches sont fondés. Il est vrai que pour le plaisir que peut donner une perspective riante ou magnifique, l'art n'a rien à opposer à la simple nature: le plus beau payſage du Titien ne sçauroit être comparé à la scene admirable que je vois se passer sous mes yeux. La na-

ture ſouffle la vie, l'action & la force à tout ce que je vois ; l'art du Peintre ne peut que m'en offrir les images. Le palais du Soleil dans Phaëton, tiendroit-il contre le ſpectacle pompeux dont je viens d'être le témoin ? Non, ſans doute, lorſqu'on conſidere la nature ne compoſant qu'un corps, dont toutes les parties s'aſſortiſſent ; quand on ne détache aucun des ornemens de ſa parure, l'art ſoumis rampe devant elle. Infinie dans ſes richeſſes & dans ſes grâces, elle couvre de honte un rival qui ne cache ſes défauts qu'à force d'adreſſe & d'illuſion. Placez un tableau de Raphaël devant un portrait de Macé, vous vous formerez à l'inſtant une juſte idée de la nature & de l'art : c'eſt dans ce point de vue que je m'étonne toujours, que tant de gens ſoient ſi peu ſenſibles aux ſpectacles brillans qui ſe paſſent tous les jours ſous nos yeux. Quoi parce qu'ils ſont journaliers, ils ne frapperont plus ! Le détail n'en eſt-il point immenſe, & le tableau du monde ne ſouffre-t'il plus d'accidens qui le varient ? Les ſaiſons offrent-elles toujours les mêmes couleurs ? Les jours ſe reſſemblent-ils ? & le Ciel paré de nuages où le Soleil ſe joue avec tous ſes rayons ; le Ciel aſſiegé par des montagnes d'eau, où le tonnerre éclate à grand bruit, préſente-t'il le même tableau ? Mais ne pouſſons pas plus loin un raiſonnement inutile, nous préférons la peinture de ces

objets aux objets mêmes, & nous avons raison; le goût de *l'imitation eſt, ſans doute, le plus utile don de la ſageſſe de la nature; elle a voulu, pour la perfection des Arts & des Sciences, que frappés en général de la beauté de ſes ouvrages, nous euſſions plus de plaiſir à les voir imités, qu'à les conſidérer en eux-mêmes; afin que les charmes que nous goûterions dans nos travaux, ſuſſent pour nous un engagement continuel de les perfectionner, & de ne jamais les interrompre. Car en effet, ſi nous ſentions vivement toute l'harmonie des différens corps de l'Univers, nous n'oſerions copier ce que nous ne nous laſſerions jamais d'admirer.* Mais d'un autre côté, il faut convenir, que certains ouvrages de l'art l'emportent ſur quelques ouvrages de la nature: on ne me fera jamais concevoir qu'un palais régulièrement bâti, n'offre rien de plus curieux à voir, qu'un tas de rochers entaſſés, où le hazard auroit creuſé quelques grottes obſcures. Un Philoſophe préférera peut-être la grotte au palais; mais le luxe même, dont les ſuites ſont ſi funeſtes, eſt admirable en ſoi. Ce ſont l'intelligence & l'invention qui l'ont enfin porté à ſon comble, comme la dépravation des mœurs en a favoriſé l'abus. Si donc la commodité & la ſymétrie ſont des perfections, il faut convenir qu'elles n'éclatent pas également dans tous les ouvrages de

la nature, comme dans ceux où l'art excelle. Malgré ces réflexions qui peuvent être ſenſées, il eſt un certain nombre d'eſprits qui préférent les beautés nues de la Campagne, aux grâces étudiées de nos jardins & de nos terraſſes. J'avoue, peut-être à ma honte, que je ſuis de ce nombre, & que j'ai la ſottiſe de croire qu'aſſis ſur mon rocher, je goûte plus de plaiſir que dans le ſallon le plus délicieux de Paris. Il ſemble même que je paſſerois volontiers ma vie dans ce lieu ſolitaire; la journée n'eſt pas bien avancée, je verrai ſi ma Philoſophie ne ſe démentira point. Me voilà donc réſolu de dîner dans une des cavités de la montagne: revenu enfin à cette ſimplicité dont les Poëtes font de ſi belles deſcriptions, je trouve l'antre, où je me ſuis retiré, commode. Le roc entr'ouvert en pluſieurs endroits, donne paſſage à l'eau la plus vive & la plus pure: ſa chûte & ſon murmure me promettent un ſommeil tranquille & des ſonges légers. Non, dans le repas frugal que je vais faire je ne regretterai point le luxe des Villes. Mais, hélas! je ſuis ſeul. Eh, qu'importe? La nature eſt avec moi, elle me parle, elle m'éclaire, & cet entretien délicieux me dégoûte déja du jargon du monde, & de l'inſipide douceur de la galanterie. L'ardeur du Soleil eſt extrême, mais la profondeur de ma grotte me ſauve des torrens de feu qu'il lance ſur ſon

ſommet ; les animaux cherchent l'ombre des arbres, & paſſent dans le repos des momens où les herbes brûlantes n'ont plus la même ſaveur. Je ſuis donc à moi, je crois même ſentir renaître au fond de mon cœur cette paix, compagne de l'innocence, dont je commençois à perdre le ſouvenir. Mes livres me ſuivront dans ma retraite, ils m'empêcheront de rompre entiérement commerce avec les hommes. Je les verrai penſer, raiſonner & agir ; mais ſans rien perdre de tout ce qui pourroit m'être utile dans leur commerce, je n'appercevrai plus heureuſement que leurs images. Incapables de me nuire, j'oſerai ſonder la profondeur de leur ame, & porter le flambeau dans ce labyrinthe ténébreux où ils égarent notre raiſon. Sorti du tourbillon où ils errent ſans ceſſe au gré de leurs paſſions effrénées, je ne ſerai que ſpectateur de leurs manœuvres. On ne pourra jamais m'accuſer d'en être le complice ; il me ſera donc permis ici d'être vertueux : il me ſera permis de le paroître. Je pourrai dégager mon eſprit de ce goût frivole que les femmes m'ont donné. Je ſentirai donc renaître la force de ma raiſon, & le feu de mon imagination. Vérité immortelle, j'oſerai te ſuivre ! j'oſerai t'entendre & t'adorer ! La flatterie ou l'ambition ne forceront jamais ma bouche à te déguiſer, & mes yeux ne verront plus les âches qui te trahiſſent ! Enfant terrible de

l'oiſiveté & du plaiſir, Amour, tu fuiras loin de moi, où tu n'y paroîtras que déſarmé. Oui, par l'eſtime, tu fixeras déſormais mon choix; je ſerai libre au milieu des chaînes dont tu m'auras chargé: tendre ſans oſtentation, fidèle ſans effort, ingénu ſans art, vertueux ſans maſque, je ne ſentirai que les peines d'une abſence courte qui ſeront changées dans peu en autant de plaiſirs. Sois cruel dans les Villes, exige un eſclavage ſervile, foule ſous tes pieds la fortune, ou donne-lui à ton gré des aîles Perds les uns, & fais ſortir les autres de la pouſſiere: ſois eſclave par ambition, & tyran par nature: monte juſques ſur le trône, gouverne le monde, fais pencher la balance de Thémis; donne le glaive à Mars, l'olive à la paix. Sois en même-temps le plus foible, le plus puérile de tous les êtres, & d'une main répands des feuilles de roſes, tandis que de l'autre tu feras gronder le feu du ciel. Tranquille dans mon rocher, je verrai le théatre immenſe où tu t'exerces, & je me ferai un amuſement de l'affaire ſérieuſe des hommes. Non l'ennui ne me ſuivra point; l'amour propre me défend de le penſer. Déja un autre tableau vient amuſer mes yeux: le Soleil ſe retire, la fraîcheur renaît, une lumiere plus douce, mais plus foible, éclaire la tête des arbres, & l'ombre deſcend inſenſiblement vers leurs tiges. Je ne ſçais quel

baume charmant se distile dans les airs : il semble que la volupté vient de dénouer ses beaux cheveux, & de répandre les odeurs charmantes dont elle les parfume La douceur des plaisirs se respire avec l'air, elle suit toujours l'innocence & la Philosophie Ah ! c'en est fait : je demeure éternellement dans ce lieu, tout concourt à m'y fixer. *Cette Bergere qui vient de me faire, en ramenant son troupeau, une réverence si naturelle & si profonde, amusera mon cœur, quand mes livres fatigueront mon esprit* Mais quel est le carrosse qui traverse la plaine ? Je crois le connoître. Les armes la livrée, tout enfin me donne la curiosité de le voir de plus près ; il s'avance vers moi Dieu ! c'est Thémire, oui Thémire, la plus aimable de toutes les femmes ; c'est elle même, elle me reconnoît, elle m'appelle. Quel souper ce soir nous ferons ensemble à Paris ! adieu mon rocher ! adieu ma bergere ! adieu mes prés, mes fontaines vous pouvez amuser un cœur qui n'a point de passions ; mais j'aime mieux renoncer à vos délices, que d'étouffer le goût qui m'entraîne. Et d'ailleurs je crois que la vie champêtre, si elle dure plus de huit jours, n'est belle qu'en peinture.

Au reste, je ne suis pas le seul qui ait habité le rocher dont je viens de faire la description. Une cassette que j'ai trouvée dans

le fond de la grotte, m'apprend qu'un ſage avoit choiſi la méme ſolitude. Ce tréſor n'eſt pas de ceux dont on fait le plus de cas dans ce ſiecle. Ce n'eſt pas de l'or, c'eſt de l'eſprit. Les deux Odes Anacréontiques intitulées l'*Amour & les Nymphes*, & l'*Amour Papillon*, inſérées dans les Poéſies fugitives, *pag.* 108 & 110 *de la premiere Partie*, ſont les petites piéces que je choiſis au hazard on y trouvera plus de naturel & de naiveté que de juſteſſe & de travail.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADEMIE FRANÇOISE,

Par l'AUTEUR, le jour de sa réception, à la place de M. l'Abbé GEDOIN.

MESSIEURS.

C'EST au besoin mutuel que les hommes ont de s'éclairer, qu'il faut rapporter l'établissement de toutes les Sociétés Littéraires ; & c'est au sage établissement de ces mêmes Sociétés, qu'on doit fixer dans toutes les Nations l'époque la plus certaine des progrès de l'esprit humain. Le Lycée & le Portique furent dans la Grece les berceaux de la Philosophie & de l'Eloquence. Les Académies de la Grece devinrent les écoles des Romains.

Personne n'ignore que les Lettres florissantes sous le régne d'Auguste, languirent bien

bien-tôt après lui sous l'oppression de la tyrannie, & périrent enfin dans les secousses violentes qui ébranlerent l'Empire Romain. Les Arts ne triomphent que dans les temps de prospérités; & les talens endormis dans le sein de la nature, ne s'éveillent presque jamais qu'à la voix des Princes bienfaisans; maximes confirmées par l'histoire de tous les Peuples, & en particulier par celle des François. On sçait que Charlemagne ranima les Sciences & les Arts assoupis depuis longtemps; mais à sa mort, leur sommeil léthargique recommença, & ne fut interrompu qu'après la prise de Constantinople. Alors les Sçavans de la Grece, chassés par Mahomet II, chercherent un asyle en Italie. Insensiblement les ténébres de la barbarie se dissiperent, & le bon goût rendu à l'Europe, commença à effacer les traces profondes de l'ancienne domination des Goths.

L'Italie marqua la premiere, avec éclat, le moment de la renaissance des Arts; elle enfanta presque à la fois des Philosophes, des Historiens, des Poétes, des Peintres, des Sculpteurs, & passa rapidement des commencemens aux progrès, & des progrès à la perfection.

Alors les Grands d'Italie, pour étendre la gloire naissante des Lettres, ouvrirent leur Palais aux talens, & fonderent un grand nombre d'Académies, dont les plus célebres flen-

riſſent encore aujourd'hui. Les Arts qui s'étendirent par degré dans l'Europe devoient naturellement ſe répandre en foule dans la France ; mais le moment de ſon triomphe n'étoit pas encore arrivé. François I. mérita le titre de Reſtaurateur des Lettres. Marot, ſous ſon régne, réforma la Poéſie ; mais cette brillante aurore annonçoit en vain un ſiécle plus éclairé. Le génie François demeura renfermé dans le cercle étroit des Ballades & des Rondeaux, tandis que l'Italie & le Portugal enfantoient des Poëmes épiques. L'ignorance étoit alors un titre de nobleſſe ; nous ne connoiſſions d'autre gloire que celle de vaincre nos ennemis ; nous ignorions encore le noble avantage d'inſtruire nos concitoyens.

Enfin le voile qui enveloppoit la France ſe déchira. Le méme ſiécle produiſit un Philoſophe qui enſeigna au monde à raiſonner ; un Miniſtre qui apprit aux Rois à connoître leur puiſſance ; un Poëte qui nous découvrit les reſſorts des grandes paſſions, & l'art de faire parler les grands Hommes.

Le Cardinal de Richelieu, dont le coup d'œil étoit ſi prompt & ſi ſûr, jugea que l'âge brillant de la France alloit commencer. Il meſura d'un ſeul regard la carriere immenſe que Deſcartes feroit parcourir à l'eſprit humain, & l'eſpace que rempliroit le génie du grand Corneille. Perſuadé que les eſprits

inventeurs n'éclairent que rapidement leur siécle, & que souvent ils laissent après eux autant de ténébres qu'ils en avoient dissipé ; il résolut de jetter les fondemens d'une Compagnie, où le sçavoir & le goût, les connoissances & les talens fussent rassemblés ; où dans une égalité parfaite, les gens du monde s'instruisissent avec les Sçavans & les Sçavans se polissent avec les gens du monde. Il comprit que cette union assureroit de la gloire aux Grands, de la protection aux Ecrivains, & favoriseroit également la culture des Arts, & le progrès de la politesse des mœurs. Il imagina sagement, que le desir d'être admis dans un corps si respectable, exciteroit autant d'émulation pour la vertu que pour la gloire ; & qu'enfin l'Académie Françoise, en adoptant dans la suite d'autres Sociétés Litteraires, opposeroit une barriere impénétrable à l'ignorance & au mauvais goût. Le succès répondit aux vues du grand Armand. Le Temple des Muses s'éleva sous les yeux de son Fondateur ; & l'émulation qui developpe & perfectionne les talens, se réveilla de toutes parts. La profession des Lettres devint honorable. Racan, ce fameux Disciple de Malherbe, s'illustra, en ajoutant aux titres de sa Maison le titre d'Académicien.

Bientôt après on vit le grand Condé combattre & écrire comme César. La Roche-

foucauld, Buffi, Saint-Evremont, acheverent enfin de convaincre les gens de qualité, que ce n'est pas le titre d'Auteur, mais la maniere de l'acquérir, qui peut les déshonorer; que rougir d'écrire, c'est rougir de penser, c'est être honteux d'éclairer son siécle.

Le préjugé qui condamnoit les femmes à l'ignorance, fut enfin détruit. La Suze, la Sabliere, la Fayette, Sévigné, Villedieu, Déshoulieres, apprirent à leur sexe que les connoissances ne nuisent point aux grâces, que souvent elles y ajoutent, & que s'il est toujours avantageux d'avoir de l'esprit, il n'est jamais ridicule de le cultiver.

C'est par cette communication réciproque des gens du monde & des gens de Lettres, par cet échange continuel des agrémens & des connoissances, que la Langue Françoise parvint à ce dégré délégance, de pureté & de force où la porterent bientôt les Bossuet, les Despréaux, les Racine & les Fléchier. Marquer les progrès de l'esprit sous le régne passé, c'est faire l'Histoire de l'Académie Françoise.

LOUIS XIV, ce Monarque à qui le Ciel, par une faveur presque unique, avoit donné dans tous les états & dans toutes les professions, de grands Hommes pour sujets, démêla bientôt les causes du rétablissement du goût; il en rapporta l'origine à l'Académie

Françoise, & en l'honorant de sa protection, il voulut que l'éclat de la récompense marquât l'importance du service. Ce grand Prince n'ignoroit pas que les mœurs s'adouciſſent à mesure que les esprits s'éclairent. Ainsi, MESSIEURS, quand il vous ouvrit son Palais, quand il vous reçut au pied du Trône, il attendit de l'exemple de vos vertus, autant d'avantages pour la société, que vos Ouvrages en avoient procuré à l'empire des Lettres. Il recueillit le fruit de ses espérances. L'Académie Françoise, dès son établiſſement, avoit prouvé dans l'examen du Cid, qu'on peut juger un Ouvrage avec sévérité, sans manquer d'égard pour la personne de l'Auteur; la différence de la critique & de la satyre eſt marquée ſi clairement dans cet examen rigoureux, que la probité déformais ne peut plus les confondre.

Ne semble-t'il pas, MESSIEURS, à la sageſſe de vos jugemens, que votre second Protecteur, ce Chef ſi reſpectable de la Juſtice, vous ait laiſſé en partage l'esprit d'équité & de modération? Héritiers de cet eſprit, vous le communiquez à tous ceux que vous daignez adopter. Le Juvenal du ſiécle paſſé apprit parmi vous à tempérer l'amertume de son ſtyle. Le hardi critique d'Homere donna à la Muſe de notre ſiécle des leçons de politeſſe qu'il auroit dû recevoir d'elle. Ainsi, MESSIEURS, vous êtes tout à la

fois les modèles des Ecrivains estimables, & l'exemple des bons Citoyens!

Ce double éloge vous rappelle necessairement le souvenir de l'illustre Académicien, à qui j'ai l'honneur de succéder. Homme de Lettres & Homme du monde, il avoit partagé sa vie entre les travaux de l'étude & les douceurs de l'amitié. Admirateur des Grecs & des Romains, il en devint l'heureux interprete; ses traductions ressemblent aux belles copies de l'antiquité, qui font revivre dans un travail moderne, le feu & l'esprit de l'original ancien. Sensible aux agrémens de la Société, M. l'Abbé Gédoin porta & conserva dans le monde un cœur droit, une ame simple; & par un contraste assez rare, il unit à la chaleur la plus vive dans les contestations, un fond inépuisable de bonté & de douceur. On a besoin pour louer les hommes vulgaires, d'emprunter les ornemens de l'Eloquence; la simplicité des faits suffit à l'éloge du vrai mérite. M. l'Abbé Gédoin rendit des services aussi importans à la République des Lettres, que ses ancêtres en avoient rendu à l'Etat dans les emplois du Ministere & de la Guerre, pendant l'espace de plus de trois siécles. Il eut des amis à qui il fut fidèle; il en est regretté; leurs larmes sinceres honorent plus sa mémoire qu'un vain tribut de louanges.

Vous m'avez choisi, MESSIEURS, pour

succéder à cet Homme célebre ; puissai-je un jour répondre à vos vues ! Je sçais qu'en m'associant à votre gloire, vous avez moins prétendu couronner mes foibles talens, que les encourager. Ma jeunesse qui me rend plus capable de profiter de vos leçons, loin de me nuire, a parlé en ma faveur. Vous vouliez sans doute faire asseoir parmi vous, dans le même jour, un des Maîtres de la Langue Françoise *, & adopter un éleve. Je pénétre vos intentions ; vous marquez par vos bienfaits les tributs que vous exigez de ma reconnoissance ; je connois déja le genre d'ouvrage auquel vous me destinez ; je vois le Héros que je dois célébre ; vos vœux seront remplis : recevez mes engagemens, daignez les porter aux pieds du Trône de votre auguste Protecteur. Oui, MESSIEURS, à votre exemple, je consacre dès aujourd'hui toutes mes veilles, tous mes travaux, au Défenseur des Rois, au Pere du peuple, au Héros de la guerre, à l'Ange de la paix.

* M. l'Abbé Girard.

RE'PONSE

De l'AUTEUR au Discours de Réception de M. DUCLOS.

MONSIEUR,

JE ne dois point au caprice du sort l'honneur de préſider à cette Aſſemblée ; l'Académie Françoiſe a voulu confier à vos amis le ſoin de vous marquer ſon eſtime. Elle auroit choiſi entre eux, pour parler en ſon nom, ſi elle n'eût été ſenſible qu'à ſa gloire, un homme dont les talens ſont connus, dont les ſuccès ſont aſſurés, & qui né à la Cour, pourroit négliger les Lettres, s'il avoit moins d'eſprit, & leur donner un nouvel éclat, s'il étoit moins modeſte.

En me réſervant l'honneur de vous recevoir dans ſon ſein, l'Académie, MONSIEUR, n'a point conſulté mes forces ; elle ne s'eſt ſouvenue que de mes ſentimens ; elle a enviſagé comme une récompenſe de mon

zèle & de mon respect pour elle, le plaisir que j'aurois de vous couronner à ses yeux, & de mesurer le tribut d'estime qu'elle m'ordonne de vous rendre aux éloges qu'inspire l'amitié.

Ces lieux ont assez retenti des louanges de l'esprit & du génie; c'est à l'amitié, c'est à ce sentiment respectable que je consacre aujourd'hui mes foibles talens.

Quel heureux moment pour vous & pour moi! Je n'ai point à craindre de vous trop louer; vous n'aurez point à rougir de mes louanges: l'éloge d'un ami est toujours exempt de flatterie. L'homme indifférent peut à son gré dissimuler les défauts, exagérer les bonnes qualités, supposer des vertus; mais l'ami ne suppose rien dans son ami il sent tout ce qu'il exprime; & s'il se trompe quelquefois sur l'étendue du mérite, il ignore toujours qu'il se soit trompé. Plus il est sensible, plus il est susceptible de prévention; l'illusion qui le seduit le charme en même-temps qu'elle l'égare.

C'est pour me défendre, autant qu'il est en moi, d'une illusion si flatteuse, que j'éviterai de m'étendre sur le succès de vos différens Ouvrages. Ce n'est point à votre ami à vous dire que l'esprit qui y régne est un esprit de lumiere & de feu qui vole rapidement à son but, qui dévore tous les obstacles, dissipe toutes les ténébres, & ne néglige

quelquefois de s'arrêter sur les divers accidens qui précédent, accompagnent ou suivent les objets, que pour présenter plus vivement les objets mêmes. Il n'est permis qu'à des Juges sans prévention d'aprécier la noble hardiesse d'un Ecrivain qui s'écarte des routes communes, non par singularité, mais parce que son génie lui en ouvre de nouvelles, qui attaque avec force l'empire injuste des préjugés, & respecte avec soumission toutes les loix de l'autorité légitime.

Je laisse à vos justes admirateurs le soin d'applaudir à votre esprit; mon devoir est de parler de votre cœur; de développer, de faire encore mieux connoître cette partie de vous-même, si intéressante pour nous, & sans laquelle, en vous décernant la couronne du talent & de l'esprit, nous aurions gémi de ne pouvoir vous accorder le prix de notre estime.

Je dois rappeller, pour la gloire des Lettres, ce temps à peine écoulé, où l'honneur d'être assis parmi nous excita l'ambition d'une foule de concurrens estimables. Le Public & l'Académie même partagés entre un Ecrivain célebre, & un homme qui joint au mérite littéraire l'avantage d'être utile à l'Etat, s'occupoient sans cesse des deux rivaux, defendoient avec chaleur leurs intérêts, & attendoient avec une impatience mêlée de crainte le moment marqué pour le triomphe.

Jamais victoire ne fut mieux disputée ; au milieu des sollicitations les plus puissantes, la liberté de l'Académie, si nécessaire au bien des Lettres, & le plus grand des bienfaits de notre auguste Protecteur, ne se conserva si pleine & si entiere ; jamais deux émules ne s'estimerent de si bonne foi, & ne se firent la guerre avec tant de probité. Ils combatoient sans crainte, persuadés que le vainqueur deviendroit l'ami le plus zélé de son rival, au moment qu'il seroit nommé son Juge.

L'événement justifia cette confiance réciproque ; l'un & l'autre parti se reunit ; les suffrages se confondirent pour être unanimes, & les Juges cesserent d'être partagés entre les deux concurrens, dès qu'ils eurent deux couronnes à leur offrir.

Vous ne devez pas regretter, MONSIEUR, de n'avoir pu solliciter vous-même une place que nous vous destinions depuis lontemps. Vos amis, pendant votre absence, ont achevé de lever le voile qui déroboit vos vertus ; ils ont révélé ces secrets de l'honnête-homme, ces actions généreuses faites sans ostentation, & toujours cachées avec soin ; ils ont mis dans le plus grand jour cette noblesse de sentimens, cette simplicité de mœurs, ce fond de franchise & de probité qui déconcerte souvent la dissimulation, & attire toujours la confiance.

Pardonnez-moi, MONSIEUR, de m'occuper si long-temps de vous ; peut-être un jour, placé où je suis, verrez-vous entrer dans ce sanctuaire des Muses un ami ; vous sentirez alors combien il est doux de pouvoir le louer publiquement, & combien il est difficile d'abréger son éloge.

Je n'ajouterai rien au portrait que vous venez de faire de votre celebre Prédécesseur ; vous avez saisi tous les traits qui peignent son esprit, qui caractérisent ses Ouvrages ; & je les affoiblirois, si j'essayois de les imiter. Je me contenterai donc de remarquer que M. l'Abbé Mongault, dans ses excellentes Traductions, a sçu asservir avec tant d'art la Langue Françoise au génie de la Langue Latine & de la Langue Grecque, que les expressions seules sont changées, & que l'esprit de l'original, conservé tout entier, semble avoir repris une nouvelle vie. Hérodien dans son Histoire, Ciceron dans ses Lettres, parlent comme des François, & ne cessent pas, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de penser comme des anciens.

M. l'Abbé Mongault eut encore un autre genre de mérite plus rare & plus grand aux yeux de la raison. Sévere critique des originaux dont il faisoit de si belles copies, il apperçut des defauts dans l'Orateur Latin, & un grand nombre de fautes dans l'Historien Grec ; il osa les relever avec une hardiesse

presque

presque sans exemple. Sans doute la supériorité de son esprit pouvoit seule l'empêcher de tomber dans cette espece d'idolâtrie si commune aux Traducteurs.

Venez, MONSIEUR, nous consoler de la perte d'un Ecrivain si estimable ; nous sommes en droit d'attendre de vous les mêmes secours. Comme lui, vous appartenez à une Colonie si florissante, qui sortie autrefois du sein de l'Académie Françoise, nous rend par reconnoissance les trésors de lumiere qu'elle reçut autrefois de nous. Venez nous faire part des richesses qu'elle découvre tous les jours, & portez-lui en échange ces principes de goût, ces finesses de l'art d'écrire qui font l'objet de nos recherches.

Vous verrez régner dans nos Assemblées l'égalité la plus parfaite, malgré la différence des conditions ; la docilité la plus grande, malgré la supériorité des lumieres ; la concorde au milieu des talens, & l'union entre les rivaux.

Vous verrez l'Académie, toujours équitable, ne mépriser dans ses plus cruels ennemis, que l'injustice de leur prévention, louer, même de bonne foi, les dons précieux de l'esprit dont ils abusent contre elle.

Vous verrez enfin dans ce Temple des Muses, les vertus exciter autant d'émulation que les talens. Oui, MONSIEUR, l'estime

d'un Roi Protecteur des Arts, les bontés d'un Monarque Pere de son Peuple, sont pour l'Académie Françoise des motifs d'ambition plus puissans que les applaudissemens de l'Univers, & les louanges de la postérité. Admis au pied du Trône, vous bénirez avec nous le régne de la Justice; vous célébrerez les succès de la guerre, sans perdre de vue les avantages de la paix. L'encens de la flatterie ne fume point devant notre Maître; le Roi méprise la louange; il n'aime que l'expression du sentiment. Que nous sommes heureux! En ne disant que la vérité, nous faisons l'éloge de son régne.

Bientôt son Palais va retentir de nos chants; bientot un Fils digne de lui, un Prince l'espérance des François, qui au sortir de l'enfance connoissoit déja la probité, & l'honoroit de ses éloges, va s'unir au pied des Autels à une Princesse illustre, qui ne doit qu'à ses vertus le bruit de sa renommée. Bientôt ces deux augustes Epoux vont former ces liens respectables qui assurent la gloire du Trône & la félicité des Peuples.

Que leurs nœuds sacrés soient éternels; que leur bonheur surpasse leur espérance, & égale l'ardeur de nos vœux! Une semblable union annonce à la postérité la plus reculée, des Princes justes; aux ennemis de la France, des Vainqueurs généreux, & des Arbitres à l'Europe.

COMPLIMENS

Faits à Verſailles le 13 Avril 1747.

Par l'AUTEUR, Directeur de l'Académie Françoiſe, à l'occaſion de la mort de la Reine de Pologne.

AU ROI.

SIRE,

TOUS vos Sujets, & même vos ennemis, admirent dans VOTRE MAJESTE' le grand Roi, le vainqueur généreux, & le Protecteur de la Juſtice. Permettez, SIRE, à l'Académie Françoiſe, toujours occupée de votre gloire, d'admirer ſur le Trône un Monarque tendre & compatiſſant, qui eſſuye les larmes de ſa Famille auguſte, qui calme & partage ſa douleur, & à qui les liens du ſang & les nœuds de l'amitié ſont auſſi chers que les droits de ſa Couronne. Un Héros n'illuſtre que ſon ſiécle; un Roi ſenſible fait honneur à l'humanité.

A LA REINE.

MADAME,

NOUS n'oſons exprimer à VOTRE MAJESTE' les ſentimens dont nous ſommes pénétres; un mot peut faire couler de nouvelles larmes. Jugez, MADAME, combien l'Académie Françoiſe eſt touchée de vos regrets par la crainte qu'elle a d'en rappeller la cauſe. Qu'un zèle ſi pur, que des hommages ſi ſinceres puiſſent conſoler VOTRE MAJESTE'! Quelque juſte que ſoit votre douleur, nous ferions nos efforts pour la calmer, ſi nous ne ſçavions pas que le courage eſt inſéparable de la vertu.

A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

SI nos vœux sont remplis, vous ne verrez plus l'Academie Françoise vous offrir le tribut de sa douleur. Nous espérons, MONSEIGNEUR, ne paroître à l'avenir devant vous qu'animés par la joie, ou conduits par la reconnoissance. Que ne devons-nous pas attendre de vos bienfaits ? Vous accordez aux beaux Arts, en les cultivant vous même, la protection la plus glorieuse & la plus utile.

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

LES nœuds sacrés que vous venez de former avec un Prince, l'amour des François,

vous rendent propres tous ſes ſentimens Vous partagez aujourd'hui ſes regrets; puiſſiez vous à l'avenir ne reſſentir que ſon bonheur ! Que ſa felicité, MADAME, ſoit toujours votre ouvrage, comme elle eſt la ſource de nos eſpérances ! La vertu que vous rendez aimable, vous donne des droits éternels ſur ſon cœur, & vous aſſure à jamais de nos hommages.

COMPLIMENT

FAIT au ROI à ſon retour de l'Armée le 28 Septembre 1747.

SIRE,

LES ſuccès rapides n'ont acquis aux Princes les plus heureux que le titre de Conquérant; les obſtacles vaincus de toutes parts vous ont mérité celui de Héros; & votre amour conſtant pour la paix, au milieu des proſpérités de la guerre, vous aſſure à jamais les noms de Sage & de Pere de la Patrie.

FIN.

PIÈCES

ADRESSÉES

A M. LE C. DE B***

ÉPITRE

A SON EXCELLENCE *

M. L'ABBÉ C. DE B****

SUR la conduite respective de la France & de l'Angleterre.

VOUS en qui la candeur, la foi, la vérité,
Des mœurs de la nature ont la simplicité,
Ministre citoyen, vertueux Politique,
B *****, cet art profond où votre ame s'applique
N'est donc point l'art de feindre & de dissimuler,
D'engager sa parole & de la violer,
D'ebranler d'un Etat les fondemens paisibles,
De tandre aux Souverains des piéges invisibles,
Et de leur présenter, pleine d'un doux poison,
La coupe du mensonge & de la trahison?

---

* M. le C. de B*** étoit alors Ambassadeur auprès de leurs Majestés Impériales.

D'un fourbe ambitieux tel eſt l'affreux manége :
Des plus ſaintes des loix infracteur ſacrilége,
Ou de ruſe ou de force il veut tout aſſervir.
Le crime eſt ſa vertu dés qu'il peut le ſervir.
C'eſt cette ambition tyrannique & fatale,
Qui de la Politique inventa le dédale.
Elle avoit tout à craindre en oſant éclater ;
Pour ſubjuguer le monde il fallut le flater :
Des traits de la Juſtice on colora l'injure,
A l'ombre des ſermens s'éleva le parjure,
La trahiſon ſuivit la foibleſſe & la peur,
Et cacha ſon poignard ſous un voile trompeur.
Mais s'il eſt une intrigue obſcure & tortueuſe ;
Il eſt une ſageſſe & noble & vertueuſe.
Fille de la Juſtice & mere de la Paix,
Son trône eſt entouré des heureux qu'elle a faits.
Elle ſe montre aux Rois, telle qu'aux jours d'Aſtrée
Sur la terre encor pure elle fit ſon entrée :
Ses traits d'un faux éclat ne ſont point revêtus ;
Elle eſt nue ſans art, comme il ſied aux vertus.
Qu'auroit-elle à cacher ? Sa bonté généreuſe
Ne deſire plus rien, quand la terre eſt heureuſe.
L'honneur & l'équité, la concorde & l'amour
Soutiennent ſa couronne, & compoſent ſa Cour.
Que dans ſon ſanctuaire on pénétre à toute heure ;
Un ſoleil ſans nuage éclaire ſa demeure :
Ses oracles ſacrés n'ont rien de captieux,

Et leur livre eſt ſans ceſſe ouvert à tous les yeux.
Du Roi que vous ſervez telle eſt la politique.
Il ne demande en vous qu'un ſage véridique:
Montrez dans tout leur jour les vertus de ſon cœur;
B*****, à l'artifice oppoſez la candeur.
C'eſt à nos ennemis à chercher les ténebres.
Mais déja leurs complots ne ſont que trop célebres;
L'Anglois a dit:[a],,Les mers bornent mon horiſon,
,, Leurs bords ſont mes remparts; mais ils ſont ma
,, priſon:
,, L'Europe a beau changer de face & de fortune,
,, Tourbillon ſéparé de la ſphere commune,
,, D'un feu ſéditieux conſumé vainement,
,, En ſerai-je moi ſeul la proie & l'aliment?
,, Répandons au-dehors ce feu qui me dévore:
,, Hâtons-nous d'aſſervir l'Océan libre encore;
,, Et qu'un monde nouveau, par moi ſeul dominé,
,, Se joigne aux bords étroits où je ſuis confiné.
A ces mots, les deux mers ſe couvrent de ſes voiles.
Ses Peuples vont chercher de nouvelles étoiles:
Et ſon vaſte commerce, à peine encor naiſſant,
Vole d'un monde à l'autre, & revient floriſſant.

(a) On remonte ici aux tems d'Henri VIII. & de la Reine Eliſabeth.

Le Portugal heureux & l'Eſpagne opulente
Promenoient ſur les mers leur fortune indolente;
Sans deſirs, ſans beſoins & ſans activité :
Du fruit de leurs travaux Londre avoit hérité.
De ſes fers échappé le Batave intrépide
Avoit pris dans la Paix un eſſor plus rapide.
Du luxe de l'Europe agile meſſager,
Son régne fut brillant ; mais il fut paſſager.
L'ambitieux Anglois ne veut point de partage.
Ce rival à ſes yeux eſt fait pour l'eſclavage :
Il l'attaque, il le preſſe, il veut le mettre aux fers.
Il eſt vaincu lui-même, il eſt chaſſé des mers ;
Il flatte le vainqueur, l'appaiſe, le déſarme.
Le Batave en ſes mains ſe livre ſans allarme,
D'un Roi qui l'a vengé (*a*) ſe détache pour lui ;
L'Anglois au poids de l'or lui vend un foible appui
Et ſous le nom d'ami s'en faiſant un eſclave,
L'abaiſſe, l'affoiblit, le dépouille & le brave.
Cependant le François, par l'Anglois dédaigné;
Allarme en s'élevant ſon orgueil indigné.
Peuple doux & léger, mais courageux, docile ;
Inventeur négligent, imitateur habile ;
Demain profond dans l'art qu'il effleure aujourd'hui
Il laiſſe, en ſe jouant, ſes maîtres après lui.
Induſtrieux François, remplis tes deſtinées.

les

[*a*] Louis XIV.

Les mers, pour recevoir tes poupes fortunées
Embraſſent tes Etats, te préſentent leur ſein :
Leur rivage à tes pieds s'arrondit en baſſin.
Tes fleuves nourriciers, la Loire vagabonde ;
La rapide Charente, & la vaſte Gironde,
La Seine aux flots d'argent, le Rhône impétueux ;
Attendent des deux mers les tributs ſomptueux.
Le Pin (*a*) cherche ta voile & des monts ſe détache!
Le Chêne, pour voguer, vient s'offrir ſous ta hache:
Le fer, né ſous tes pas, dans tes forges coulé,
Prêt à vomir la foudre, en cylindre eſt moulé ;
Une écorce légere, au défaut de la ſoie,
Se replie en cordage, en voile ſe déploie ;
Le ſapin te prodigue un bitume onctueux !
Rien ne manque à tes arts, tout ſeconde tes vœux.
L'Aurore & le Couchant appellent tes Pilotes :
Ils partent ; & bientôt le retour de tes flottes
Etale les tributs de Smyrne & de Tunquin,
Les fruits de l'Amérique & l'or de l'Africain.
Les baumes, les parfums de la fertile Aſie,
Et du grain de Moka l'odorante ambroſie,

(*a*) Les Pyrenées peuvent fournir à la France des mâts & des bois de conſtruction auſſi beaux & peut-être meilleurs que ceux du Nord.

Et l'azur d'une plante,[a]& le miel d'un roſeau,[b]
Et du ver Indien [c] le précieux réſeau
Et ce riche duvet (*d*) qu'une main délicate
File ſous les palmiers de Golconde & Surate ;
Dans tes Ports enrichis attirent tes rivaux ;
Pour toi nouveaux tréſors, pour eux beſoins nouveaux.
L'envie en frémiſſant s'éveille à ce ſpectacle.
Peuples jaloux, pourquoi, ſans trouble & ſans obſtacle,
Par les mêmes travaux ne pas vous ſignaler ?
L'heureux François n'oppoſe, à qui veut l'égaler,
Que l'émulation, la valeur, l'induſtrie,
Les talens & les arts enfans de ſa Patrie.
L'Anglois, tyran des mers, ſûr de ſon aſcendant,
Prétend ſeul de Neptune uſurper le trident.
Il s'eſt déja ſoumis de contrée en contrée,
Les plus riches climats de l'Inde hyperborée ;
Et ces bords tant de fois uſurpés & repris,
Sont pour lui de la Paix & le gage & le prix. (*e*)
Des colonnes d'Hercule au détroit du Boſphore,
Et des glaces d'Hudſon juſqu'aux ſables du More,
Ses vaiſſeaux dans leur courſe embraſſent l'univers;

---

[a] L'Indigo.
(*b* Le Sucre
(*c*) Le Ver à ſoie.
(*d*) Le Coton.
(*e*) La Paix d'Utrecht.

Mais pour lui nos succès sont autant de revers.
D'une rivalité paisible & généreuse
Il craint de hazarder l'épreuve dangereuse.
Stairs (*a*) semble s'écrier du bord de son tombeau:
„ Citoyens, de la guerre allumez le flambeau,
„ Des rivaux de la France aiguillonnez la haine;
„ Mais ne vous flattez point de l'espérance vaine
„ De vaincre en ces climats un ennemi puissant,
„ Qui peut vous accabler, même en s'affoiblissant.
„ Achetez, s'il le faut, des bras qui le détruisent:
„ Contre vos Allies que ses efforts s'épuisent.
„ Mais vous, sans plus chercher dans des combats douteux
„ Une gloire sanglante ou des revers honteux,
„ Portez loin de ces bords vos forces réunies:
„ Submergez ses vaisseaux, brulez ses Colonies.
„ C'est-là, que dans sa source il faut aler tarir
„ Ce commerce fécond qu'il ne peut secourir.
„ Qu'on nomme vos exploits conquêtes ou rapines;
„ Allez de sa puissance attaquer les racines,
„ Et vous verrez bientôt se flétrir de langueur
„ Cet arbre dont la seve entretient la vigueur.

(*a*) Le système de Milord Stairs est connu de toute l'Europe. Sa plus grande frayeur étoit que la France eût une Marine. Les Anglois, disoit-il, doivent l'écraser à quelque prix que ce soit, dès qu'ils la verront s'élever.

Londres grave en airain ces leçons dans ſes faſtes;
Tout ſemble conſpirer à des projets ſi vaſtes :
L'Europe eſt embraſée, & l'Empire François
Vainqueur, mais accablé de pénibles ſuccès,
Entouré d'ennemis, conſume dans la guerre
Et ſon or & ſon ſang répandus ſur la terre. [a]
Les vainqueurs, les vaincus, dans ce triſte univers,
Tout gémit ; & l'Anglois triomphe ſur les mers.
Inſtruits par le malheur, les Peuples ſe demandent :
„ Pour qui coule le ſang que nos glaives répandent?
„ Et pour qui pleurons-nous nos enfans égorgés,
„ Nos murs réduits en poudre & nos champs ravagés;
„ L'Anglois ſeul, enrichi de la perte commune,
„ Veut ſur notre ruine élever ſa fortune ;
„ Mais qui de nous eſt fait pour être aveuglement
„ De ſon ambition la proie ou l'inſtrument ?
„ Des Iſles de Colomb aux rivages de l'Ourſe,
„ Quand le fer deſtructeur aura marqué ſa courſe ;
„ Quand nous l'aurons rendu plus fier, plus dangereux ;
„ En bute à ſes complots, ſerons-nous plus heureux?
„ L'un à l'autre il nous vend comme de vils eſclaves,
„ Il a par les François ruiné les Bâtaves ;

(a) Guerre de Boheme.

„ Pour épuiſer la France il arme les Germains,
„ Qu'il détruira peut-être un jour par d'autres
„ mains.
„ Jadis (*a*) pour l'Acadie il eût livré l'Autriche :
„ Toujours prêt à courir au butin le plus riche ;
„ Que ſon intérêt change, il change de parti,
„ Et n'offre à qui le ſert qu'un joug appeſanti.
„ A ce funeſte joug c'eſt trop livrer nos têtes :
„ Qu'il pourſuive lui ſeul ſes injuſtes conquêtes ;
„ Et qu'on ne diſe plus que ſon or corrupteur
„ Eſt du ſort des Etats l'arbitre & le moteur.
Ainſi l'Europe enfin s'éclaire & ſe dégage.
L'Anglois en vain trois fois la rappelle au carnage:
Trois fois [*b*] vaincu lui-même il fuit en menaçant
Et réduit à la Paix (*c*) la ſigne enfrémiſſant.
Sur l'Océan calmé les hoſtilités ceſſent,
L'eſpérance & l'ardeur dans nos Iſles renaiſſent,
Le commerce effrayé rappelle ſes eſprits :
D'abord foible & timide, il ſort de ſes debris ;
Pas à pas il s'étend, s'affermit & s'éleve
Et l'envie auſſi-tôt contre lui ſe ſouleve.
La Paix tenoit ce monſtre à ſes pieds enchaîné ;

(*a*) L'Acadie cédée aux Anglois fut une des conditions du Traité d'Utrecht, qui aſſure la Couronne d'eſpagne à la Maiſon de Bourbon

(*b*) A Fontenoy, à Raucoux, à Lavfeld.

(*c*) La Paix d'Aix-la-chapelle.

Mais bientôt de ſes fers il ſort plus effréné.
L'orage qui ſe forme aux bords de l'Acadie,
Menace l'Univers d'un nouvel incendie ;
L'Anglois en l'excitant feint de le conjurer.
Il atteſte la Paix que l'on vient de jurer,
Il l'atteſte, & médite, implacable en ſa haine ;
Du Canada ſurpris l'invaſion ſoudaine.
Tel étoit ce projet ſi terrible & ſi vain,
Dont Shirley parmi nous fomentoit le levain.
Le piége eſt découvert ; retirez vos arbitres,
Anglois : les attentats ſont déſormais vos titres.
Qu'on n'examine plus vos droits ni vos deſſeins :
Ennemis dans la paix, dans la treve aſſaſſins
Vous avez révolté la groſſiere droiture
D'un peuple qui n'avoit pour loi que la nature.
Du parti le plus juſte il s'eſt enfin rangé.
Vous oſez le proſcrire ; il ſera trop vengé.
Sa Maſſue (*a*) a déja ſecondé notre épée,
Et déja, d'une main dans le meurtre trempée,
Il montre à ſes enfans vos cheveux tout ſouillés
Du ſang qui fume encor ſur vos fronts dépouillés.
Braddock, ce confident d'une trame perfide,
De vos brigands armés ce redoutable guide,
Les voit périr, ſuccombe, & nous laiſſe en mourant

(*a*) Les Sauvages l'appellent *caſſe tête*.

D'un complot déteſté l'aveu déshonorant.
Honteux, déſeſpéré de ce revers funeſte
Dans toute ſa fureur l'Anglois ſe manifeſte :
Semblable à cet eſprit du Ciel précipité
Que l'Homere de Londre a ſi bien imité,
Son orgueil confon du s'endurcit à la honte,
Et derage écumant, mord le frein qui le dompte.

Qu'eſt devenu ce Peuple autrefois vertueux ?
Son courage étoit noble autant qu'impétueux :
L'équitable François l'admiroit ſans le craindre:
Ses guerriers expirans nous forçoient à les plaindre.
Anglois, vous fûtes grands dans vos malheurs paſſés;
De notre eſtime enfin vous êtes vous laſſés ?
Où ſont les ſentimens que vous nous inſpirâtes ?
Héros à Fontenoy, ſur les mers vils Pirates,
Pour courir au pillage avec impunité,
Vous joignez la baſſeſſe à l'infidélité !
Vous nous criez, *la Paix*, & nous livrez la guerre!
Lâcheté juſqu'à vous inconnue à la terre :
Vous nous tendez les bras, vers vous nous accourons ;
Et vous nous trahiſſez quand nous vous ſecourons !
Mais d'un Peuple effréné ces horreurs ſont l'ouvrage.
En ſoupçonner ſon Roi, c'eſt lui faire un outrage.
Roi d'Albion, LOUIS n'en appelle qu'à toi (*a*).

(*a*) Réquiſition du Roi

Il en eſt tems encor, juge & prononce en Roi ;
Sois complice ou vengeur, autoriſe ou répare ;
Choiſis... ſon choix eſt fait, & Fox (*b*) nous le déclare.

LOUIS, ta gloire enfin n'a plus à balancer ;
Et l'offenſe impunie invite à t'offenſer.
Venge ton Pavillon, venge ton Diadême.
O France, quels tréſors n'as-tu pas en toi-même!
Que Londre a peu connu ta force & tes moyens!
L'honneur ſous un Monarque a fait des Citoyens.
Ame de nos Conſeils, ô puiſſante harmonie!
De l'Etat dans tes mains la force eſt réunie.
Tout n'a qu'un mouvemet, qu'un centre, qu'une loi :
La France eſt un grand corps, dont le cœur eſt ſon Roi.
Mais quel trouble imprévu s'éleve au ſaint de Londre ?
LOUIS, dans ſes projets tu viens de la confondre.
Si l'Autriche & la France ont dû ſe balancer,
S'affoiblir tour à tour, tour à tour s'abaiſſer ;
C'étoit pour s'affermir dans un juſte équilibre,
Et rendre en s'uniſſant le monde heureux & libre.
Aux deſſeins de Henri LOUIS a ſatisfait :
Il a fait ce qu'Armand dans ce ſiécle auroit fait.
France, Autriche, vos noms enlacés par la Gloire,
Enchaînés par la paix ſe ſuivront dans l'hiſtoire.

[*b*] Réponſe du Miniſtre d'Angleterre.

D'une ſainte union ſymboles révérés ;
Et du bonheur public preſages aſſurés,
Ces noms en traits de flamme ornent le frontiſpice
Du Tample de janus (*a*) fermé ſous leur auſpice.
REINE, l'amour du monde & l'exemple des Rois,
De LOUIS triomphant digne émule autrefois,
De LOUIS déſarmé plus digne amie encore,
Le François t'admira ; déſormais il t'adore.
Les Sujets de LOUIS ſont devenus les tiens.
Tes Peuples à leur tour ſont au nombre des ſiens.
Leur amour pour leurs Rois vient de former leur chaine.
Ils furent ennemis ſans connoître la haine ;
Ils ſont rivaux encor de gloire & de vertu,
Et s'aiment en Héros, comme ils ont combattu.
Rois amis des mortels, tranquilles Répupliques,
C'eſt pour vous que ſont faits nos liens pacifiques :
Sous les ailes de l'Aigle, à l'ombrage des Lis,
Goûtez des jours ſereins par la Paix embellis :
Tranquilles ſpectateurs, vous nous verrez combatre ;
Sous ſes coups imprévus l'Anglois croit nous abatre ;
Il ne ſçait point encor, même après Fontenoi,
Ce que peut le Francois lorſqu'il venge ſon Roi.

(*a*) Quand cette Epitre a été compoſée, il y avoit lieu de préſumer qu'aucune Puiſſance de l'Europe, ne ſeroit aſſez ennemie du bien public, & de ſes intérêts particuliers, pour ſoppoſer aux vues pacifiques de la *France* & de l'autriche,

Londres t'a méconnu ; ton ardeur l'a trompée :
Peuple autrefois l'ami de Rome & de Pompée !
Marseille, tu fais plus qu'on n'ose demander,
Et Richelieu n'a pas le tems de commander.
Huit Soleils ont produit les travaux d'une année :
Tout est prêt, on fait voile, & Minorque étonnée
Voit vingt mille Guerriers s'élancer sur ses bords.
L'Anglois cherche en fuyant son salut dans ses Forts ;

Là, tout ce qu'inventa la prudence guerriere
Pour rendre une défense & longue & meurtriere ;
Trois mille combattans sous un triple rempart,
Et la flamme & le fer, & la nature & l'art,
Nous avons tout à vaincre. Autour de ces murailles
La terre sous nos pas endurcit ses entrailles.
La bombe dans les airs s'élance en mugissant ;
Le boulet vole, tombe & roule en bondissant ;
A travers les éclats du bronze & du salpêtre,
L'insatiable mort commence à se repaître ;
Le François l'envisage, & marche en l'insultant :
La voix qui le commande est tout ce qu'il entend.
Du front de Richelieu le calme & l'assurance
Sement autour de lui la joie & l'espérance,
Il semble qu'il fait part, au milieu des combats,
De son génie aux Chefs, de son cœur aux Soldats.

Sage & malheureux Bing, il est tems de paroître ;
Viens chercher ta ruine & ta honte peut-être.
Rome après la défaite honoroit la valeur ;
Carthage en un Héros punissoit le malheur ;

Ta Patrie a l'orgueil & la foi de Carthage :
Tremble ; elle peut encor l'imiter davantage.
Il combat ; & vaincu, préfere ſon devoir
A l'honneur dangereux d'un noble déſeſpoir ;
Il fuit : mais contre nous ſa flotte ramenée
Peut ſecourir encor Minorque abandonnée.
Non, François, ton ardeur ſçaura la devancer ;
Sans donner aux deſtins le tems de balancer.
Eſt-il pour ce torrent d'obſtacle qu'il ne dompte ?
S'il ne peut renverſer ſa digue, il la ſurmonte.
Déja Mahon chancelle & prévoit ſon malheur :
Il réſiſte à la foudre, & cede à la valeur.
De l'Anglois conſterné l'eſpérance eſt éteinte.
Ni de ſon triple Fort la redoutable enceinte,
Ni le foſſé profond qui nous tient ſéparés,
Ni les fourneaux ſans nombre à nos pieds préparés,
Ni la foudre qui borde un mur inacceſſible,
Ne lui ſemblent pour nous un obſtacle invincible.
Il cede, il capitule, & des Lis déployés
Il détourne en partant ſes regards effrayés.
La Méditerranée à l'Europe eſt rendue,
L'Univers applaudit, & Londre eſt confondue.
C'eſt ainſi que la honte eſt le fruitde l'orgueil.
Quand le crime eſt heureux, la Terre eſt dans le deuil :
La Terre eſt dans la joie, alors que la Victoire
Couronne la Vertu des lauriers de la Gloire.

MARMONTEL.

EPITRE
A M. LEC. DEB***

J'AVOIS juré que, ſur ma lyre,
Je ne cadencerois jamais
Ni l'Eloge, ni la Satyre.
J'avois juré que déſormais
Ma Muſe fiere, ſans rudeſſe,
Ne préſenteroit point de fleurs
Aux favoris de la Déeſſe
Qui nous ſéduit par ſes faveurs,
Et dont l'inconſtance traîtreſſe
Fait redouter à la Sageſſe
Le faite gliſſant des grandeurs.
J'avois juré..... Vaine promeſſe!
Je romps aujourd'hui mon ſerment,
Pour vous heureux & tandre Amant
Des doctes Nymphes du Permeſſe,
Pour vous favori de Plutus;
Vous en qui le rang, l'opulence
Sont l'équitable récompenſe
Et des Talens & des Vertus.

NE craignez pas que dans une Ode ;
J'aille, louangeur incommode,
Vous assoupir par mon encens ;
Je me ris de ces foux lyriques,
Qui, moins sublimes que pesans,
Versent leurs pavots pindariques
Sur les Belles & sur les Grands.

O Volupté, tendre Déesse,
Inspire-moi ces fons flatteurs,
Ces Vers, enfans de la paresse,
Qui par les charmes séducteurs
D'une agréable négligence,
Méritent toujours l'indulgence
Des plus difficiles Lecteurs.

C'EST sur ce ton que dans Cythere,
Couronné de myrte & de fleurs,
D'une voix flexible & légere,
Vous chantiez jadis ces trois Sœurs,
De qui la Nature est la mere,
Sans qui la beauté réguliere
N'a point de droits sur notre cœur,
Et qui souvent à la laideur
Donnent l'heureux talent de plaire.
Qui, mieux que vous, pouvoit vanter
Des *Grâces* le charmant partage ?
Vous êtes fait pour les chanter,

Puiſque vos Vers en ſont l'ouvrage.

SUR la lyre d'Anacréon
Vous célébrez l'enfant volage,
Qui dans le printems de notre âge,
Eſt le tyran de la raiſon.
Vous chantez le Dieu de la table,
Celui des vers & des Chanſons;
Vous peignez la Muſe adorable,
Qui par un regard favorable,
Vous inſpira les plus doux ſons,
Et qui non moins tendre qu'aimable,
Rendit ſon cœur à vos leçons.
Oui, votre Muſe enchantereſſe
Eſt l'amante de la Beauté,
L'image de la Volupté,
Et l'oracle de la Sageſſe.

LA Volupté peinte en vos Vers,
N'eſt point cette idole peſante,
Qui ſur le Pinde languiſſante,
Eſt inſenſible à nos concerts,
Qui, moins par goût que par foibleſſe,
Exempte d'aimables deſirs,
Languit au ſein de la molleſſe,
Et s'endort parmi les plaiſirs:
C'eſt cette Nymphe ſémillante,
Toujours vive, toujours brillante,

Qui, par les ris de la gaieté
Et par les jeux de la folie,
Fait rire la mélancolie,
Et déride la gravité.
C'eſt la décence qui, ſans ceſſe,
Par ſes plaiſirs comptant ſes jours,
Boit dans la coupe des Amours,
Le doux nectar de la Sageſſe.
ESCLAVE d'un vieux préjugé,
Envain l'imbécille vulgaire,
Croit que, de tous ſoins dégagé,
Un Poëte n'eſt partagé,
Que du talent peu néceſſaire,
De coudre & de rimer des mots;
Mais vous joignez, malgré ces ſots,
L'art d'être utile au don de plaire.

TEL on vit jadis ADDISSON,
Négocier la paix en France,
Pour le Monarque d'Albion;
Et graver à jamais ſon nom,
Par ſa verve & ſon éloquence,
Dans les faſtes de l'Hélicon.
Ou tel au temple de Thalie,
DESTOUCHES fronda nos travers;
Et fut utile à ſa Patrie
Par ſes Traités & par ſes Vers.
Tel au luth Anacréontique,

Vous joignez l'étude des Loix :
Tel, vous délaſſant quelquefois
Par une Chanſon poétique,
Des graves ſoins de vos emplois ;
On vous a vu, grand Politique,
Soutenir avec tout le poids
D'une éloquence pathétique,
Et l'autorité deſpotique,
Et la juſtice de nos droits.
Oui, c'eſt vous, dont la main puiſſante,
Par une adreſſe bienfaiſante,
Forma ce nœud ſi glorieux
Que l'Anglois craint & qu'il admire ;
Ce nœud qui vient de joindre entr'eux,
L'Eſpagne, la France & l'Empire.
Que ce premier de vos bienfaits,
Que ce lien qui nous raſſemble,
Puiſſe réunir à jamais
Des Peuples nés pour vivre enſemble !
C'eſt vous qui rendez à Thémis
Sa balance & ſon premier luſtre ;
Par vous notre Sénat illuſtre,
Verra ſes droits plus affermis ;
Il va confondre la malice,
Rétablir l'ordre, la juſtice,
Et renverſer nos ennemis.

MAIS tous ces bienfaits, dont la France

Conſervera le ſouvenir,
Nous font entrevoir l'eſpérance
Du plus favorable avenir.
Oui, tandis que ſur nos frontieres,
Le Dieu terrible des combats,
Au bruit des trompettes guerrieres,
Lance la foudre & le trépas :
Tandis que la voix de la gloire,
Dans les feux conduit nos Guerriers,
Et que la main de la victoire
Couronne leurs fronts de lauriers ;
Tandis qu'arbitres du tonnerre,
Les François unis aux Germains,
Enſemble s'ouvrent les chemins
De la Pruſſe & de l'Aagleterre ;
Nous verrons vos paiſibles mains
Fermer le temple de la Guerre,
Enchaîner la paix ſur la terre,
Et rendre heurreux tous les humains.
Nous vous verrons, à ma Patrie,
Unir ces ſuperbes Bretons
Dont nous admirons l'induſtrie,
Et qu'à regret nous combattons.
Nous vous verrons, nouveau Mécene,
Et même Horace quelquefois,
Elever aux plus hauts emplois,
Les heureux Chantres de la Seine,
Et les charmer par votre voix.

Une abondance legitime ,
Va circuler dans nos Cités ;
Les Arts , ſoudain reſſuſcités ,
Prendront le vol le plus ſublime :
Le Commerce banni des Mers ,
Que trouble le *D*ieu des ravages ,
Rapportera ſur nos rivages
Les richeſſes de l'Univers.
La Religion triomphante
De l'artifice des méchants ,
Ranimera les tendres chants
De la piété renaiſſante ;
Terraſſera l'audacieux ,
Couronnera les vœux du Juſte ,
Et , juſques au plus haut des Cieux ,
Elevera ſa tête auguſte.

BLINDE SAINMORE.

EPITRE

A M. LE C. DE B***

APRES ſa Retraite du Miniſtere.

DAIGNEZ excuſer la licence
Que , dans ſes tranſports ingénus ,

Le moins connu des inconnus
Prend vis-à-vis votre EMINENCE,
D'oſer lui porter les tributs,
Qu'à vos talens, qu'à vos vertus,
Doit offrir tout être qui penſe.

NON, ce n'eſt point à la grandeur,
A la puiſſance, à la ſplendeur,
Que j'offre mes foibles adages :
Et le poiſon adulateur
Jamais n'inſecta mes hommages ;
Mais de loin votre adorateur,
De vos Ecrits admirateur,
Au modele des heureux Sages,
A votre Muſe, à votre cœur,
A vos ſentimens purs, ſublimes,
Je préſente, en ces minces rimes,
Un encens pour vous peu flatteur.

MINISTRE, je vous félicite
Aujourd'hui de ne l'être plus ;
D'être affranchi de la pourſuite
Du Courtiſan qui ſollicite,
Par mille placets ſuperflus,
Des graces, des faveurs d'élite ;
Pour des ſervices prétendus,
Et le plus ſouvent mal rendus.

VOTRE bonne étoile s'acquitte,

En vous rendant la faculté
De faire votre volonté :
Eh ? quel Philoſophe ne quitte
Pour un bonheur ſi ſouhaité,
Une gênante autorité,
Qui flatte moins qu'elle n'agite ?

AU Poſte où vous avoient porté
Tous les genres du vrai mérite,
On eſt fort craint, fort reſpecté :
Des clients nombreuſe eſt la ſuite,
Mais on y perd ſa liberté.
Au ſurplus, la liſte eſt petite
Des bons amis de qualité.

DAILLEURS, dans la plus haute place,
Trouve-t'on la realité
Du vrai bien, que le bon Horace,
Et tous les Menins du Parnaſſe,
Ont éternellement chanté ;
Par un trait ſouvent répété ;
Toujours plein de goût & de grace,
Bientôt il vous ſera cité.

QUE de veilles que de fatigues
Ne troubloient point vos plus beaux jours,
Pour développer tant d'intrigues,
Pour caver de furtifs diſcours,
Diſſiper mille ſourdes brigues,

Concilier tant d'intérêts ;
Et rompre les obſcures ligues
Que tramoient des complots ſecrets ?

DANS ces piéges que ſçavent tendre
La ruſe & les ſophiſmes vains,
Ou pour corrompre, ou pour ſurprendre
Les cœurs, les eſprits les plus ſains :
Votre franchiſe droite & pure,
D'un coup d'œil profond & léger ;
Par ſa marche facile & ſûre
Perçoit tout l'art de l'étranger.

DANS leurs projets, dans leurs ſyſtêmes ;
Vous impoſiez à nos voiſins :
Vous éludiez leurs ſtratagêmes,
Tandis que, prévenant leurs fins,
La ſagacité de vos vues
Barroit les routes inconnues
Qu'ouvroient leurs obliques deſſeins.

VOUS étiez tout à la Patrie,
Et vous n'étiez jamais a vous :
La gloire a des momens bien doux ! . . .
Mais cette gloire ſi chérie
Des Miniſtres & des Héros,
N'eſt qu'une fleur toujours nourrie ;
Loin des myrtes & des pavots.

„ HEUREUX, dit l'Ami de Mécene ;
„ Celui qui ſçait vivre pour ſoi,

„ Qui ne reconnoît d'autre loi
„ Que le doux penchant qui l'entraîne,
„ Qui ne cede qu'à ſes deſirs:
„ Qui, loin des embarras du monde,
„ Jouiſſant d'une paix profonde,
„ N'a d'affaire que ſes plaiſirs!

CETTE aimable Philoſophie
Ne ſe prend point dans nos Traités
Avec l'antique Germanie,
Ni dans la généalogie
De tant de Souverains, entés
Sur les Rejettons tranſplantés
Du Conquérant de l'Auſonie.

Les abſtraites diſcuſſions
Des droits ſuſpects des Nations,
Les Alliances & les Titres,
A chercher dans des monumens,
La plupart détruits par le temps,
Dans des Chartes, dans des Regiſtres,
Que bien des fois les plus ſçavans,
Ne conſtatent que ſur des vitres,
Sur des cloches, ſur des tombeaux,
Ou ſur quelques douteuſes litres
Empreintes de vieux panonceaux, ...
Telle eſt, ſur de ſombres Bureaux,
Bien ſouvent la tâche où s'applique
Un Maître de la Politique,

Pour accorder des Rois rivaux.

Oh ! queces mots froids de Diete ,
De Congrès, de Junte ſecrete ,
Sont barbares ſur l'Hélicon !
Et que la diffuſe Logique ,
Dont un Agent grave ſe pique ,
A peu de cours chez Apollon !
De cette ténébreuſe étude
Que n'inſpirent point les neuf Sœurs ,
Vous allez perdre l'habitude ,
En laiſſant à vos Succeſſeurs ,
Au prix de vos doctes ſueurs ,
Un traivail moins ſec & moins rude.

Vous rentrez dans vos doux loiſirs.
Vos jours tiſſus de vrais plaiſirs ,
Dans le calme & dans l'opulence ,
Du ſuccès de tous vos deſirs ,
Répondent à votre EMINENCE.

Reprenez ces nobles crayons ,
D'où partoient les brillans rayons ,
Dont l'expreſſion vive & pure ,
Sçait réaliſer même encor ,
Par votremagique peinture ,
Tous les biens que , dans l'âge d'or ,
Cybelle offroit à la Nature.

Peignez-nous cette yolupté

Qui fait la gloire, la ſageſſe,
Et du Lycée & du Permeſſe :
Sur laquelle l'homme entêté,
Par l'appas de l'oiſiveté,
Prend trop facilement le change :
Foites-nous aimer la vertu,
Si digne de notre louange ;
Par votre muſe, confondu
Le vice à ſes pieds abattu,
De nos illuſions la venge.

Chantez la franchiſe & l'honneur,
De la raiſon toujours compagnes ;
Les plaiſirs purs, le vrai bonheur,
L'innocence de nos campagnes,
Et tant d'autres attraits divers
De la félicité des Sages,
Que, dans vos magnifiques Vers,
Solemniſeront tous les âges.

Par votre lyre & vos hautbois,
Rappellez ces Grâces naïves,
Si ſéduiſantes & ſi vives,
Que vous embellites cent fois,
Tantôt ſous l'ombrage des bois,
Tantôt ſur l'émail de nos rives :
Mais que l'eſprit morne des Loix
Depuis long-temps rend fugitives,
A l'aſpect du Trône des Rois.

LE RETOUR D'APOLLON.

A M. LE C. DE B ***

QUAND Apollon quitta les Cieux,
Il aprit aux Bergers à chanter sur la lyre;
Et les échos se plaisoient à redire
De son luth enchanteur les sons harmonieux
Il trouva le bonheur dans ce désert sauvage.
Se plaire en tous les lieux est le secret du Sage :
Triomphant, il revint s'asseoir au rang des Dieux;
Là, faisant plus d'heureux, il le fut davantage;
Il versa ses bienfaits sur cent Peuples divers
Il avoit fait le bonheur d'un Village,
Mais il fit dans les Cieux celui de l'Univers.
On dit aussi, si l'on en croit l'Histoire,
Qu'il fut sensible aux vœux des plus simples mortels,

Et qu'il n'oublia point, au faîte de la gloire
Ceux qui, dans sa retraite, encensoient ses autels.

O vous, en qui l'Europe admire
Le sçavoir & le rang, l'esprit & la bonté;
Illustre CARDINAL, c'est à vous de me dire
Si c'est la fable, ou bien la vérité.

BLIN DE SAINMORE.

VERS

*POUR mettre au bas du PORTRAIT de S. E M. le C. DE B******

LES Talens, la Naissance & l'éclat du genie,
Ont fait seuls toute sa grandeur;
C'est dans les vertus de son cœur
Que les François liront l'Histoire de sa vie.

L'Abbé DE REYRAC.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

The Lib
University o

Date

For failure to re
or before the last
below there will be
cents, and an extra
cents for each ad